

Joseph Henri Boex dit

Rosny Aîné

L'ÉTONNANT VOYAGE DE HARETON IRONCASTLE

(1922)

Table des matières

PROLOGUE

Une terre fantastique

Rebecca Storm attendait les Esprits. Elle tenait, d'une main légère, un porte-crayon d'or, la pointe sur un bloc de papier glauque. Les Esprits ne venaient point.

– Je suis un mauvais médium, soupira-t-elle. Rebecca Storm avait le visage biblique du dromadaire et presque son poil sablonneux. Ses yeux étaient visionnaires, mais sa bouche, armée de dents d'hyène, qui eussent broyé des os à moelle, annonçait un contrepoids réaliste.

– Ou bien, suis-je indigne ? Ai-je démérité de l'Au-Delà !

Cette crainte la ravagea, puis entendant sonner l'heure, elle marcha vers la salle à manger.

Un homme de haute stature, symbole parfait du type inventé par Gobineau, se tenait devant la cheminée. Hareton Ironcastle, visage en carène, cheveux paille d'avoine, yeux glauques de pirate scandinave, gardait à 43 ans la peau d'une vierge blonde.

– Hareton, demanda Rebecca d'une voix raclante... que veut dire épiphénomène ? Ça doit être blasphématoire.

– C'est au moins un blasphème philosophique, tante Becky.

– Et qu'est-ce que cela signifie ? demanda une jeune personne qui achevait de manger un pamplemousse, tandis que le maître d'hôtel servait des œufs et du lard frit, avec du jambon de Virginie.

Les grandes filles claires qui, jadis, inspirèrent les sculpteurs de déesses, devaient être à son image. Hareton concentra son regard sur une chevelure aux nuances d'ambre, de miel et de paille de froment.

– Ça signifie, Muriel, que si votre conscience n'existait point... vous vous disposeriez à consommer ce jambon et vous m'interrogeriez exactement comme vous le faites... Seulement, vous ignoreriez que vous mangez et vous ne sauriez pas que vous m'interrogez. Autrement dit, la conscience épiphénomène existe, mais tout se passe comme si elle n'existait point...

– Ce ne sont pas des philosophes qui ont pu inventer de telles absurdités ? exclama la tante Rebecca.

– Si, ma tante... ce sont des philosophes.

– Il faut les enfermer dans un sanatorium.

Le maître d'hôtel apporta pour la tante des œufs au lard fumé, et, pour Hareton, qui n'aimait pas les œufs, une grillade et deux petites saucisses. La théière, les petits pains brûlants et tendres, le beurre frais, les pots de jam, formaient des îlots sur la nappe étincelante.

Les trois convives mangèrent avec religion. Hareton achevait une dernière rôtie, avec du currant jam, lorsque le maître d'hôtel apporta la correspondance. Il y avait des lettres, un télégramme, des journaux. La tante captura deux lettres et une gazette intitulée *The Church*, Hareton saisit le *New York Times,* le *Baltimore Mail,* le *Washington Post*, le *New York Herald.*

Il décacheta d'abord le télégramme et, avec un demi-sourire dont la signification demeurait inintelligible :

– Nous allons voir le neveu et la nièce de France.

– Je devrais les avoir en horreur, remarqua la tante.

– Monique est fascinante ! déclara Muriel.

– Comme le nécromant qui prit l'apparence d'une jeune fille, reprit Rebecca. Je ne peux pas la voir sans un plaisir pervers... c'est une tentation...

– Tante, il y a quelque chose dans ce que vous dites, acquiesça Ironcastle. Croyez pourtant que si l'esprit de Monique contient du liège... un bon plomb de loyauté et d'honneur le redresse.

D'une enveloppe qui portait le timbre de Gondokoro, il extirpa une seconde enveloppe, pourrissante et pleine de maculatures, où l'on retrouvait encore des pattes et des ailes d'insectes écrasés :

– Ceci, dit-il, avec une sorte de piété, vient de notre ami Samuel... Je respire le désert, la forêt et le marécage !

Il décacheta précieusement le pli ; ses traits se couvrirent d'une brume. La lecture dura. Par intermittence, Hareton exhalait un souffle fort, presque un sifflement.

– Voilà, dit-il, une aventure qui dépasse de beaucoup ce que j'avais cru possible sur cette infâme planète !

– Infâme ! riposta la tante... L'œuvre de Dieu !

– N’est-il pas écrit : « L’Éternel se repentit d’avoir fait l’homme sur la terre et en eut un grand déplaisir dans son cœur ? »

Rebecca, haussant un sourcil incertain, consomma son thé noir ; et Muriel, saisie de curiosité :

– Quelle aventure, père ?

– Vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal ! grommela astucieusement Ironcastle. Je sais, Muriel, que vous garderez le secret, si, au préalable, je demande votre parole. Me la donnez-vous ?

– Devant Notre-Seigneur, fit Muriel.

– Et vous, tante ?

– Je n’invoquerai pas Son nom en vain. Je dirai : oui.

– Votre parole vaut toutes les perles de l’Océan.

Hareton était plus agité que ne le laissait entrevoir son visage, apte à réfréner l’émotion :

– Vous savez que Samuel Darnley est parti à la recherche de plantes nouvelles, dans l’espoir de compléter sa théorie sur les transformations circulaires. Après avoir franchi des lieux épouvantables, il a atteint une terre inexplorée, non seulement par les Européens, mais par tous les hommes vivants. C’est de là qu’il m’envoie sa lettre.

– Qui l’a portée ? demanda sévèrement Rebecca.

– Un Nègre qui a, vraisemblablement, gagné un poste britannique. Par des voies que j’ignore, la lettre est parvenue à

Gondokoro, où l'on a cru bon, vu sa décrépitude, de l'insérer dans une enveloppe fraîche...

Hareton était rentré en soi-même, ses yeux parurent creux et vides :

– Mais, insista Muriel, qu'a donc vu Mr Darnley ?

– Ah ! oui, sursauta Ironcastle. La terre où il est parvenu diffère fantastiquement, par ses plantes et ses bêtes, de toutes les terres du monde.

– Plus que l'Australie ?

– Beaucoup plus. L'Australie n'est, après tout, qu'un vestige des anciens âges. La contrée de Samuel semble aussi avancée que l'Europe ou l'Asie, peut-être davantage, dans l'évolution générale... Elle a pris une autre voie. On doit supposer qu'il y a bien des siècles, peut-être des millénaires, une série de cataclysmes ont rétréci ses districts fertiles. Ceux-ci ne dépassent guère, actuellement, le tiers de l'Irlande. Ils sont peuplés par des mammifères et des reptiles d'une sorte fantastique. Les reptiles ont *le sang chaud !* Il existe enfin un animal supérieur, comparable à l'homme par l'intelligence, mais aucunement par sa structure, ni par la *forme* de son langage. Les végétaux sont plus étranges encore, d'une complication invraisemblable, et qui font positivement échec aux hommes.

– Cela sent le sortilège à plein nez ! grommela la tante.

Muriel demanda :

– Comment ces plantes peuvent-elles faire échec aux hommes ? Mr Darnley prétend-il qu'elles sont *intelligentes ?*

– Il ne le dit pas. Il se borne à écrire qu'elles ont des facultés mystérieuses, qui ne ressemblent à aucune de nos facultés cérébrales. Ce qui est sûr, c'est que, d'une manière ou d'une autre, elles savent se défendre et conquérir.

– Est-ce qu'elles se meuvent ?

– Non. Elles ne se déplacent pas, elles sont susceptibles de croissances souterraines, subites et temporaires, qui sont un de leurs modes d'attaque ou de défense.

La tante était exaspérée, Muriel abasourdie et Hareton saisi de la surexcitation intérieure propre aux Yankees.

– Ou bien ce Samuel est devenu fou, exclama la tante, ou bien il est tombé dans le domaine de Béhémoth[1].

– C'est ce que je verrai de mes yeux, répondit machinalement Ironcastle.

– Christ ! protesta la tante… vous ne voulez pas dire que vous allez rejoindre cette créature lunatique !

– Je le ferai, tante Becky, ou du moins, j'essayerai de le faire. Il m'attend : il n'a aucun doute sur ma détermination.

– Vous n'abandonnerez pas votre fille !

– Je veux accompagner mon père, affirma paisiblement Muriel.

Il y eut de l'effroi dans le regard d'Ironcastle :

---

[1] La tante adopte évidemment l'opinion de ces pères de l'Église qui font de Béhémot un emblème de Satan.

– Pas au désert ?

– Si j'étais votre fils, vous n'y mettriez pas d'obstacle. Ne suis-je pas aussi entraînée qu'un homme ? Ne vous ai-je pas suivi dans l'Arizona, les Montagnes Rocheuses et l'Alaska ? Je résiste aussi bien que vous-même à la fatigue, aux privations et au climat.

– Toutefois, vous êtes une jeune fille, Muriel.

– C'est une raison du vieux temps. Je sais que vous ferez ce voyage, que rien ne pourra vous arrêter... Je sais aussi que je ne veux pas souffrir deux ans à vous attendre... Je partirai avec vous.

– Muriel ! soupira-t-il, ému et révolté.

Le domestique reparut avec son plateau étincelant ; Hareton y saisit un bristol :

Philippe de Maranges

On avait ajouté au crayon : « *Et Monique* ».

– Allons ! fit presque joyeusement sir Hareton.

Il y avait, dans le parloir, un jeune homme et une jeune fille. On trouve au pays cévenol des hommes comme Philippe de Maranges, des visages où chaque trait marque une ardeur secrète, où les yeux ont la couleur des rocs. La stature du visiteur approchait celle d'Ironcastle. Mais c'est Monique qui captura les regards. Pareille aux jeunes sorcières, apparues à la lueur des torches et des bûchers, elle faisait comprendre l'inquiétude de Rebecca. Les cheveux de ténèbres, sans aucun reflet, figuraient pour la tante quelque chose de plus infernal encore que les yeux,

garnis de longues étamines frisées, plus sombres d'être encadrés par des sclérotiques d'enfant.

« Dalila devait être ainsi ! » se disait Rebecca avec une admiration effarée.

Un attrait invincible la fit asseoir auprès de la jeune fille, qui exhalait une odeur lointaine d'ambre et de muguet.

Par des questions indirectes, Hareton parvint assez vite au point qui intéressait Maranges.

– J'ai besoin, avoua celui-ci, de faire des affaires.

– Pourquoi ? s'enquit Hareton, en sa manière nonchalante.

– Surtout à cause de Monique... Notre père nous a laissé un patrimoine débilité par des dettes trop sûres et des créances trop douteuses !

– Je crains, dear boy, que vous ne soyez pas fort en affaires ! Il faudrait vous abandonner aveuglément à un spécialiste, à qui vous apporteriez un surcroît de capitaux. À Baltimore, je ne vois rien. Peut-être mon neveu Sydney Guthrie pourrait-il ? Personnellement, je suis d'une incapacité ridicule.

– Il est bien vrai, soupira Philippe, que je n'ai guère la vocation, mais puisqu'il le faut !

Hareton considéra la jeune sorcière avec prédilection. Elle contrastait si parfaitement avec la fascinante Muriel qu'il s'attardait à admirer ce contraste :

– Voilà, grommela-t-il, une irréfutable objection contre les systèmes qui préconisent *une* race supérieure : les Pélasges valaient les Hellènes.

Maranges goûtait avidement le voisinage de Muriel.

– Il me semble que vous étiez un grand fusil ? dit Hareton. Et la guerre vous a habitué aux épreuves. Je pourrais donc vous proposer une affaire. Subiriez-vous les épreuves d'un Livingstone, d'un Stanley ou de votre Marchand ?

– Vous ne doutez pas que j'aie rêvé cette existence ?

– Nous reculerions avec dégoût devant la plupart de nos rêves, s'ils devenaient praticables. L'homme aime à se mettre abstraitement dans des situations qui répugnent à sa nature. Imaginez des contrées inconfortables et dangereuses, des tribus ou des peuplades gênantes, quelquefois anthropophages, les privations, la fatigue, les fièvres : notre rêve consent-il à devenir une réalité ?

– Croyez-vous qu'il soit confortable de geler à trois, quatre ou cinq mille mètres d'altitude, dans une machine à voler, imparfaite et capricieuse ? Je suis prêt, à cette unique condition, que l'aventure promette une dot à Monique.

– Le pays où je vais – car c'est moi qui organiserai l'expédition – renferme des trésors vivants qui ne vous intéressent point ; il recèle aussi, en abondance, des minéraux précieux : l'or, le platine, l'argent, les émeraudes, les diamants, les topazes. Avec de la chance, vous pouvez capturer la fortune... Avec de la malchance, vos ossements sécheront dans le désert. Réfléchissez.

– L'hésitation serait stupide... Seulement, *mériterai-je* une fortune ?

– Dans les solitudes, un grand fusil rend immanquablement d'immenses services... Il me faut des hommes sûrs, – de

ma classe, et, par conséquent, associés : je compte enrôler Sydney Guthrie qui est à Baltimore, et se propose un voyage de ce genre.

– Vous aviez, dit Philippe, parlé de trésors vivants ?

– Oubliez-les ! Cela ne vous concerne ni ne vous intéresse.

Hareton rentra de nouveau dans son moi comme l'annonçait sa prunelle creuse.

La tante Rebecca souriait méchamment.

Les jeunes filles répandaient autour d'elles le charme effrayant et doux qui a tiré l'amour humain de la sélection animale, et Philippe mêlait la chevelure de Muriel aux terres mystérieuses où il allait revivre la vie primitive.

PREMIÈRE PARTIE

I

La nuit inexorable

Le soir allait étreindre la forêt des vieux âges et la peur, faite de peurs accumulées par les générations sans nombre, agitait les bêtes herbivores. Après tant de millénaires, la forêt ignorait presque l'homme. Dans sa persévérance obscure et inlassable, elle refaisait les formes engendrées avant les temps où naquirent les Cromlechs et les Pyramides. Les arbres demeuraient les maîtres de la terre. De l'aube au crépuscule, à travers les jours, à travers les nuits, sous les rayons rouges, sous les rais d'argent, invaincus par les siècles et vainqueurs de l'étendue, ils dressaient leurs royaumes taciturnes.

Dans un district formidable de la sylve, des branches craquèrent. Un être velu, se détachant d'un baobab, s'étendit sur le sol et ses quatre mains noires demeurèrent entre-closes.

Il ressemblait sauvagement à la bête funeste qui, dans les ténèbres antiques, avait allumé le feu, mais ses mâchoires et son torse approchaient ceux des lions.

Longtemps engourdi dans un rêve opaque où le passé s'embrumait, où l'avenir n'apparaissait point, il fit enfin entendre un appel rauque et doux. Quatre créatures surgirent, qui étaient des femelles, avec les mêmes visages noirs, les mêmes mains musculeuses, et d'étranges yeux jaunes qui s'allumaient dans la pénombre. Six petits suivirent, pleins de la grâce joyeuse qui est le don des jeunes êtres.

Alors, le mâle achemina sa horde vers l'occident où mourait, dans les ramures, un soleil vaste et rouge, moins rude que le soleil du jour.

Les gorilles parvinrent à l'orée d'une clairière, creusée par le feu des nuages, où persistaient des moignons d'arbres carbonisés, avec des îlots de gramens et de fougères. À l'autre extrémité de la clairière, quatre têtes monstrueuses se levèrent parmi les lianes. Elles contemplaient un spectacle extraordinaire...

Le Feu ! Quelques créatures verticales y lançaient des branches et des rameaux. Les flammes, blêmes encore, croissaient avec l'agonie du soleil ; dans le bref crépuscule, elles devinrent roses, puis écarlates, et leur vie paraissait toujours plus redoutable... Les lions mâles ayant rugi, avec la force des météores, le grand gorille rauqua sourdement.

Les lions ignoraient le feu. Ils ne l'avaient jamais vu courir le long des herbes sèches ou dévorer les ramures ; ils ne connaissaient que la lueur importune des orages ; mais, au fond de l'instinct, ils redoutèrent la chaleur et la palpitation des flammes.

Le gorille mâle savait. Trois fois, il avait rencontré le feu grondant dans la sylve et croissant incommensurablement. Dans sa mémoire opaque, des images repassaient, une fuite immense, des milliers de pattes, des myriades d'ailes terrorisées. Il portait à ses bras, à sa poitrine, des cicatrices qui avaient été d'intolérables blessures...

Tandis qu'il s'arrêtait, en proie à des souvenirs épars, ses femelles s'étaient rapprochées ; les lions, émus de curiosité et d'incertitude, à pas lourds et légers marchaient vers le spectacle insolite.

Les êtres verticaux regardaient venir les grands fauves.

Dans l'enceinte des feux, quinze hommes noirs comme les gorilles leur ressemblaient par la face pesante, les mâchoires énormes et les bras longs. Sept hommes blancs et une femme de

leur race n'avaient d'analogie avec les anthropoïdes que leurs mains. Il y avait des chameaux, des ânes et des chèvres.

L'antique épouvante passait, par rafales :

– Ne tirez pas ! cria un homme blond, de haute stature.

Le rugissement d'un lion passa comme la voix même des âges primitifs ; les masses rudes des deux mâles, leurs crinières, leurs vastes épaules, décelaient une terrifique puissance.

– Ne tirez pas ! reprit l'homme blond. Il est improbable que les lions nous attaquent, et les gorilles moins encore...

– Improbable, sans doute ! répondit un de ceux qui tenaient leurs carabines. Je ne crois pas qu'ils franchissent les bûchers... et pourtant...

Il égalait presque l'homme blond par la taille, il en différait par la structure, par ses yeux d'ambre, sa chevelure noire et dix nuances indéfinissables qui impliquaient une autre race ou une autre civilisation.

– Vingt fusils et le Maxim ! intervint un colosse aux mâchoires de granit, dont les yeux vert malachite se nuaient d'ambre et de cuivre devant la flamme. Sa chevelure avait la couleur des lions. Il se nommait Sydney Guthrie ; il venait de Baltimore.

Les deux lions mâles rugirent ensemble ; les bûchers éclairaient de face leurs têtes compactes ; les anthropoïdes observaient les créatures verticales et peut-être les croyaient captives du feu.

Un Noir avait dégagé la mitrailleuse Maxim. Sydney Guthrie introduisit des balles explosibles dans son fusil qui était un

fusil à éléphants ; sûr de son tir, Philippe de Maranges épiait le lion le plus proche. Aucun de ces hommes n'avait positivement peur, mais ils connaissaient une émotion frémissante.

– Chez nous, dit pensivement Maranges, lorsque vivaient encore l'ours des Alpes, le loup de France et d'Allemagne, ils n'étaient qu'un reflet vague des temps du mammouth, du rhinocéros, de l'ours gris. Ici, des lions et des anthropoïdes identiques à ceux-là ont pu se rencontrer, il y a cinquante, il y a cent mille ans !... près d'une chétive famille d'humains, armée de la massue, derrière un feu pitoyable.

L'avance des lions détermina les gorilles à battre, lentement, en retraite :

– Pitoyable ! répliqua Ironcastle. Ils étaient, mieux que nous, exercés à faire des feux. J'entrevois des mâles rudes, adroits et musculeux, derrière des bûchers énormes, qui faisaient trembler les lions... Il put y avoir des soirs misérables... il dut y avoir des soirs magnifiques... Mon instinct préfère leurs âges aux nôtres.

– Pourquoi ? demanda un quatrième interlocuteur, un Anglais, dont le visage rappelait le grand Shelley.

– Parce que, déjà, ils avaient la joie des hommes, sans l'infernale prévoyance, qui gâte chacun de nos jours.

– Ma prévoyance ne me fait pas souffrir ! répondit Sydney... C'est un bâton où je m'appuie... Ce n'est pas un glaive suspendu sur ma tête !

Une exclamation l'interrompit. Hareton montrait du doigt un petit anthropoïde qui s'était sournoisement avancé vers les lions. Il rongeait une herbe, près d'un massif de fougères... Un

des lions mâles fit un bond de trois toises, tandis que le grand gorille et deux femelles accouraient en rauquant.

Mais le lion, ayant rejoint sa proie, la terrassa d'un coup de patte...

– Oh ! sauvons-le... sauvons-le !... criait une voix éperdue.

Une jeune fille s'était dressée, une de ces grandes filles blondes qui sont la gloire des races anglo-saxonnes. Philippe de Maranges épaula ; il était trop tard : le gorille mâle attaquait. Ce fut véloce, farouche et formidable ; les mains noires étreignaient la gorge jaune, tandis que le grand fauve, avançant le mufle, plantait ses dents dans la poitrine de l'anthropoïde.

Les bêtes monstrueuses tanguèrent, on entendait leurs souffles, leurs râles, le craquement des muscles énormes. La griffe arrachait des lambeaux de ventre au gorille ; le gorille, sans lâcher prise, planta ses dents dans le cou du Carnivore, près de la jugulaire...

– Splendide ! exclama Guthrie.

– Affreux ! soupira la jeune fille.

Tous contemplaient, hypnotisés, les larges plaies rouges, les rebondissements des organismes colossaux. La passion des Romains dans le cirque emportait Hareton, Philippe, Sydney et sir Georges Farnham. Les bêtes aussi demeuraient spectatrices, les trois lions, les quatre femelles anthropoïdes, dont l'une tenait contre sa poitrine le petit gorille blessé.

Le lion étouffa. Sa vaste gueule cessa de mordre et s'ouvrit démesurément ; sa griffe frappait au hasard ; et les dents du gorille, ayant déchiré la carotide, un jet écarlate ruissela sur les gramens.

Une dernière fois, la griffe fouilla le ventre ; puis, les masses s'écroulèrent ; et les mains noires se détachant de la gorge sanglante, les colosses demeurèrent immobiles...

Emporté par une fureur panique, Sydney Guthrie saisit une branche enflammée et la lança vers les lions. Les Nègres hurlèrent. Une crainte obscure saisissant l'âme des carnivores, effarés par la mort du grand mâle, ils abandonnèrent la clairière, ils disparurent dans la profondeur de la sylve.

Surpris de son propre acte, Guthrie se mit à rire. Les autres demeuraient graves. C'était comme s'ils venaient d'assister, non à la lutte de deux bêtes, mais à la lutte d'un lion et d'un homme. Et la voix de Hareton éveilla des échos au fond des consciences, lorsqu'il remarqua :

– Pourquoi tels de nos ancêtres n'auraient-ils pas eu la force de cet anthropoïde ?

– On dirait, exclama la jeune fille, que le gorille a bougé.

– Allons voir, proposa sir Georges Farnham.

Guthrie examina son fusil à éléphants :

– Allons !

– N'oublions pas de prendre des torches, ajouta paisiblement Ironcastle.

Ils prirent des torches et sortirent par un hiatus des bûchers.

Les femelles anthropoïdes reculèrent devant les êtres armés du feu, et ne s'arrêtèrent qu'à l'orée de la clairière, d'où

elles contemplaient avec une obscure angoisse le mâle étendu. Il ne remuait plus ; sa tête reposait sur le ventre du lion, dont la crinière était cramoisie, dont les grands yeux jaunes étaient vitrifiés par la mort :

– Rien à faire ! remarqua Sydney. D'ailleurs, à quoi cela servirait-il ?

– À rien, répondit Maranges... mais de le voir survivre m'aurait fait plaisir.

– J'ai tellement l'impression que c'est un être humain, chuchota Muriel...

Hareton, tirant un petit miroir de sa poche, l'approcha de la gueule du gorille :

– Il n'est pourtant pas mort ! conclut-il en montrant une fine buée sur le verre... Toutefois, comment pourrait-il en revenir ? Il a perdu plusieurs pintes de sang.

– Est-ce qu'on ne pourrait pas essayer ? demanda timidement la jeune fille.

– Nous le ferons, Muriel... La vitalité de ces brutes est incroyable.

Trois Nègres transportèrent le gorille dans l'enceinte flamboyante, où Ironcastle commença d'immuniser et de panser les blessures.

Les femelles étaient revenues ; elles gémissaient étrangement sous les étoiles :

– Pauvres créatures, dit Muriel.

– Leurs mémoires obscures oublieront vite, fit Maranges. Le passé existe si peu pour elles !

Ironcastle continuait à examiner les blessures :

– Il n'est pas impossible qu'il vive, conclut-il en admirant le torse énorme de l'anthropoïde :

– Cette brute est pour le moins un parent éloigné de nos premiers pères...

– Un parent éloigné ! Je ne crois pas que notre ancêtre ait été un singe ni un anthropoïde !

Ironcastle continuait à panser les plaies. La poitrine du gorille palpitait faiblement ; il demeurait abîmé dans l'inconscience :

– S'il y a une chance pour lui de revivre dans les arbres... il faut qu'il reçoive des soins... En l'abandonnant...

– Nous ne l'abandonnerons pas ! se récria Muriel.

– Non, darling, nous ne l'abandonnerons que si notre sécurité l'exige. Tout de même, c'est un fardeau !

Un cri bref et sourd. Le plus âgé des Nègres, un homme couleur de boue, montrait le nord de la clairière ; sa main vacillait :

– Quoi donc, Kouram ? demanda Guthrie.

– Les Hommes-Trapus ! gémit le Nègre.

La clairière semblait déserte ; les hurlements des fauves se décelaient épars et lointains.

– Je ne vois rien, dit Maranges, qui tenait sa longue-vue.

– Les Hommes-Trapus sont là, affirma le vieil Africain.

– Sont-ils redoutables ?

– Ce sont les hommes nés de la Forêt-sans-Pitié, rusés et insaisissables !

– Là-bas ! s'écria sir Georges.

Il venait d'entrevoir une silhouette verticale parmi des fougères. Déjà elle s'était évanouie. Et l'on ne discernait, au-delà du trou lumineux des flammes, que la forêt noire sous un ciel blanc d'étoiles.

– Ces pauvres diables, dit Guthrie, en haussant les épaules, doivent être à peine armés...

– Ils ont des sagaies empoisonnées, reprit Kouram, des haches de pierre, des épieux. Toujours en grand nombre, ils sont habiles à tendre des pièges – et ils dévorent...

Le vieux Nègre hésita :

– Ils dévorent ? fit impatiemment Guthrie.

– Les vaincus, maître.

Les bûchers ronflaient et palpitaient comme des créatures ; par intervalles, on entendait un craquement semblable à une plainte ; les étincelles élevaient un vol de lampyres ; et la forêt envoyait un souffle léger, plein de caresse sournoise et de mystère féroce.

II

Les Hommes-Trapus

Kouram conta la légende des Hommes-Trapus, nés de la Forêt, du Marécage et d'une bête venue des Nuées.

On n'est pas sûr que ce soient des hommes. Leurs yeux jettent une lueur verte dans la nuit et voient à travers les ténèbres ; leur poitrine est large, leurs membres courts ; leurs cheveux ressemblent au poil des hyènes ; ils n'ont pas de nez, mais deux trous noirs au-dessus de la bouche ; ils vivent par tribus, dont la moindre compte cent guerriers ; ils allument mal le feu, cuisent à peine leurs aliments et ignorent les métaux ; leurs armes sont en bois et en pierres.

Les Hommes-Trapus ne savent pas cultiver la terre, ni tisser des étoffes, ni cuire des poteries ; ils se nourrissent de chair, de noix, de pousses tendres, de jeunes feuilles, de racines et de champignons. Ils se font une guerre implacable, dévorent les blessés et les captifs, même les femmes, surtout les enfants. Une haine inextinguible anime les Trapus du Nord qui ont le poil rouge, contre ceux du Midi, qui ont le poil noir et ceux de l'Occident qui s'enorgueillissent de leurs poitrines bleues.

Ils ne s'accroissent pas, ils diminuent de génération en génération. Leur courage méprise la mort et ne défaille pas devant les supplices. Par le visage, ils ressemblent autant à des buffles qu'à des hommes ; ils répandent une odeur qui ressemble à l'odeur des chairs brûlées.

Quand Kouram eut fini, Maranges demanda :

– Tu as vu les Trapus ?

– Oui maître. J'avais à peine l'âge d'homme lorsqu'ils m'ont fait prisonnier. Je devais être dévoré. Le feu était prêt pour me cuire. Ceux qui me tenaient avaient le poil rouge. Ils riaient parce qu'ils avaient d'autres prisonniers et des morts dont les blessures saignaient encore. On nous avait enchevêtrés avec des lianes. Les sorciers chantaient lentement, dans une langue inconnue. Ils agitaient des haches et des branches en fleurs… Des hurlements ont passé sous les ramures, puis, des sagaies pointues. Les Trapus aux poitrines bleues étaient venus. Il y eut une bataille. J'ai dégagé les lianes et je me suis enfui vers la plaine…

Kouram se tut, rêveur. Les temps de sa jeunesse se pressaient dans sa cervelle séchée. Il y eut de la consternation dans le regard de Hareton fixé sur la chevelure étincelante de Muriel. Maranges, avec un long soupir, épiait la jeune fille. Mais Sydney Guthrie considérait les ténèbres sans crainte et sans souci. Sa jeunesse, sa sève, une joie qui lui était naturelle, lui dissimulaient l'avenir. À force de voyager en Orient, sir Georges Farnham avait contracté un peu du fatalisme des Arabes et des Mongols.

– Que feraient ces misérables ? dit le colosse. La mitrailleuse seule suffirait à anéantir une tribu, le fusil à éléphants les réduirait en miettes, Maranges et Farnham, aussi adroits que Bas-de-Cuir, possèdent des fusils qui débitent vingt balles à la minute, Muriel même est presque bonne tireuse, tous nos hommes sont bien armés. À vingt fois la distance où atteignent les sagaies, nous les exterminerions.

– Ils savent se rendre invisibles, répliqua Kouram. Lorsqu'une sagaie frappera les hommes ou les bêtes, nous ne saurons pas d'où elle est partie.

– La terre est nue autour de nos feux... à peine s'il pousse des fougères et des herbes...

Quelque chose siffla dans la nuit ; un trait long et fin passa sur les flammes, et l'on vit tressauter une petite chèvre noire : la sagaie s'était enfoncée dans son flanc.

Alors, la grande nuit d'étoiles devint hostile. Hareton, Guthrie, Farnham et Maranges scrutaient les ténèbres. On ne voyait que les femelles anthropoïdes dont les yeux luisants fouillaient les pénombres.

Le vieux Kouram avait poussé une faible plainte.

– Tu ne vois rien ? demanda Maranges.

– Maître, je ne vois que ce bouquet de fougères.

Philippe épaula et tira trois fois, à trois hauteurs différentes. On entendit deux cris rauques ; un corps sombre bondit, retomba, et se mit à ramper parmi les herbes basses... Maranges hésita avant d'achever le fugitif. Celui-ci disparut, comme s'il avait été englouti par la terre. De longs cris sinistres, des clameurs qui rappelaient le hurlement du loup et le ricanement de l'hyène se répercutèrent sur la clairière et dans la forêt :

– Nous sommes enveloppés, remarqua Hareton.

Le silence se refit d'un bloc. La Croix du Sud marquait la huitième heure du soir. Et la petite chèvre noire, poussant un bêlement désespéré, s'affaissa et mourut.

Kouram, ayant retiré la sagaie, la tendit à Ironcastle. L'Américain l'examina attentivement et dit :

– La pointe est en granit... Faites dresser les tentes, Kouram...

Les tentes furent dressées, dont une assez grande pour servir de salle à manger ou de parloir à toute l'expédition. Toutes étaient d'une toile épaisse, solide, imperméable :

– Nous n'y serions pas à l'abri des balles ! remarqua Hareton, mais ces sagaies s'arrêteront à la surface.

Quand les Blancs se trouvèrent réunis dans la grande tente, les Nègres servirent du millet et du cercopithèque rôti. Ce repas fut mélancolique ; Guthrie seul gardait un large optimisme.

Il savoura le rôti, le millet saupoudré de poivre rouge, et remarqua :

– Il sera nécessaire de faire une battue !

– Une battue ? exclama Maranges.

– Les abords du campement doivent être libres, jusqu'à une distance qui dépasse la portée de leurs damnées machines... L'important est de dormir sans trouble...

On l'écoutait avec une sorte d'ébahissement :

– Mais, remarqua Ironcastle, une sortie nous exposerait aux sagaies.

– Pourquoi ? demanda Guthrie. Ce n'est pas nécessaire.

– Voyons, Sydney !... Il n'est pas possible que vous plaisantiez.

– C’est vous qui ne vous souvenez pas, oncle Hareton. J’ai prévu les flèches empoisonnées... J’ai fait venir de New York les vêtements nécessaires...

– C’est vrai... vous m’aviez parlé de ça... et je n’y songeais plus.

Guthrie se mit à rire tout en achevant une tranche de cercopithèque.

– Hallo ! dit-il... Kouram, fais apporter la malle jaune.

Dix minutes plus tard, deux Nègres apportaient une malle assez plate, en cuir fauve, que tous considéraient avec une curiosité ardente. Sydney ouvrit la caisse avec méthode, montra une pile épaisse de vêtements qui ressemblaient à des mackintosh.

– Étoffe nouvelle, dit-il... Métallique... aussi souple que du caoutchouc. Voici les gants, les masques, les jambières, les capuchons.

– Vous êtes sûr que cela résistera aux flèches ?

– Tenez...

Il développe un des mackintosh, le fixa à une paroi de la tente et dit à Ironcastle :

– Voulez-vous jeter la sagaie ?

Hareton saisit l’arme et visa. La sagaie rebondit contre le vêtement.

– L’étoffe reste intacte ! constata Maranges. La pointe de granit a seulement causé une dépression.

– Il ne pouvait y avoir aucun doute, reprit l'Américain de sa voix tranquille. Padding et Mortlock ont fourni la marchandise... La première maison du monde dans son genre !... Les Trapus perdront leur venin... Malheureusement, il y a les chameaux, les ânes et les chèvres... S'ils périssaient, ce serait irréparable... Voilà pourquoi je veux abattre tout ce qui, autour de l'enceinte, peut cacher des hommes.

– Un tronçon d'arbre et trois ou quatre bouquets de fougères ! remarqua sir Georges.

Sydney revêtit le plus volumineux des vêtements, se fixa un masque flexible sur le visage, enroula les jambières depuis la cheville jusqu'au genou, et dit :

– Allons régler les circonstances !

Farnham, Ironcastle, Maranges, Muriel, Kouram et deux serviteurs blancs, qui se nommaient Patrick Jefferson et Dick Nightingale, l'imitèrent.

– Marchons du côté opposé à celui qu'occupent les bêtes, dit Ironcastle.

La lune, écornée, couleur d'écarlate, gravissait le fond de la clairière et les rais, comme une onde impondérable, imbibaient la sylve millénaire.

– Il est étonnant, dit Maranges, que ces brutes n'aient pas lancé une autre sagaie.

– Les Trapus sont patients, répondit Kouram. Ils ont compris que nous avions des armes redoutables et ils ne nous attaqueront directement que s'ils y sont contraints... Si bien qu'ils se cachent, il y a peu d'abris autour du feu...

– Alors, tu crois qu'ils n'abandonneront pas leurs projets ?

– Ils sont plus opiniâtres que les rhinocéros ! Ils nous suivront jusqu'à la fin de la forêt. Rien ne pourra les décourager… et si nous leur tuons des guerriers, plus nous en tuerons, plus augmentera leur haine !

Farnham, Hareton et Muriel, armés de longues vues, examinaient les recoins du site.

– Rien ! fit Hareton.

– Non, rien, acquiesça Farnham… Nous pouvons marcher.

Il avait pris une hache assez longue, très affilée, qui pouvait remplir l'office de faux.

Muriel se penchait sur le gorille. Il n'était pas sorti du coma et ressemblait à un cadavre.

– Il s'en tirera, fit doucement Maranges.

La tête blonde se redressa, les jeunes gens se regardèrent. Une émotion imprécise comme les ramures nocturnes soulevait la poitrine de Philippe. Muriel était calme, un peu méfiante :

– Croyez-vous ? dit-elle. Il a perdu presque tout son sang…

– La moitié tout au plus…

Une voix gémissante leur fit tourner la tête ; les femelles anthropoïdes étaient toujours là. Les petits et l'une des mères s'étaient endormis. Les autres veillaient.

– Elles sont inquiètes, dit Kouram. Elles savent que les Hommes-Trapus nous enveloppent… Elles savent aussi que le mâle est parmi nous.

– Est-ce qu'elles ne nous attaqueront pas ? demanda Ironcastle.

– Je ne crois pas, maître ; vous n'avez pas achevé le gorille… elles le sentent !

– En route ! fit Guthrie.

La petite troupe franchit un défilé et se trouva hors de l'enceinte. Guthrie se dirigea d'abord vers le plus proche des bouquets de fougères et l'abattit en quatre coups de hache. Ensuite, il supprima des herbes hautes, fit tomber un moignon de palmier et se dirigea vers le buisson sur lequel avait tiré Maranges. Quand il l'eut fait disparaître, il n'y avait plus, à portée de sagaie, aucun abri où les Trapus pussent se rendre invisibles.

– Mais, demanda Philippe, comment donc le blessé a-t-il pu disparaître ?

– Dans une crevasse, répondit Kouram. Il précédait Maranges et Guthrie :

– Le voici.

En deux bonds, Guthrie, Maranges et Farnham le rejoignirent.

Dans une crevasse, ils aperçurent un homme étendu et complètement immobile. Un poil aussi rouge que le poil du renard couvrait son crâne et se groupait en îlots sur ses joues. Il avait une tête en cube, tronquée à la mâchoire, qui semblait directement posée sur les épaules ; un teint de la couleur des

tourbes, des bras aplatis qui se terminaient par des mains extraordinairement courtes, dont la forme générale évoquait la carapace des crabes ; les pieds plus courts encore, avec des orteils vagues, à peine existants, semblaient recouverts d'une substance cornée.

D'amples épaules, un torse épais et large justifiaient le nom de la race.

L'homme était à peu près nu ; du sang se coagulait sur le ventre et sur la poitrine ; une ceinture de peau écrue maintenait une hache verte, un couteau de pierre. Deux sagaies gisaient dans la crevasse.

– Les trois balles l'ont atteint, remarqua Kouram... Mais il n'est pas mort. Faut-il l'achever ?

– Garde-t'en bien ! cria Maranges, avec horreur.

– C'est un otage, dit flegmatiquement Guthrie.

Il se baissa, il souleva l'Homme-Trapu comme il aurait soulevé un enfant. Une sorte de grondement retentit ; six ou sept sagaies sifflèrent, dont deux atteignirent Kouram et Guthrie. Le colosse se mit à rire, tandis que Kouram, par ses gestes, apprenait aux ennemis invisibles que leur attaque était vaine.

L'œil lucide de Farnham scrutait les abris. Il y en avait peu. Cependant, à cinquante mètres environ, on discernait un buisson qui pouvait dissimuler deux ou trois hommes.

– Que faire ? demanda sir Georges.

– Il est indispensable qu'ils nous redoutent !... Aucune attaque ne peut rester sans riposte. Feu !

Guthrie, épaulant sa carabine à éléphants, tira vers un bloc qui émergeait au centre du buisson.

La détonation fut suivie d'une explosion et d'une clameur furieuse ; un corps se dressa et retomba inanimé...

– Pauvre brute ! soupira Philippe.

– Ne gaspillons pas la pitié, répliqua Sydney. Les pauvres brutes sont des assassins par destination et des anthropophages par principe. Il n'y a pas deux moyens de leur enseigner notre force...

Il mit sous son bras le corps de l'homme évanoui et reprit le chemin du campement. Les serviteurs blancs avaient fait disparaître tous les refuges auxquels ne s'étaient pas attaqués Maranges et Guthrie.

Dans un rayon de cent mètres, aucun homme ne pouvait se dissimuler, quelle que fût sa ruse.

Sydney déposa le Trapu près du gorille ; Hareton se chargea des pansements ; à deux ou trois reprises, sans sortir de sa pâmoison, le blessé fit entendre une plainte :

– Il est moins dangereusement atteint que l'anthropoïde.

Kouram considérait le Trapu avec une appréhension haineuse :

– Mieux le tuer, dit-il. Il faudra le surveiller continuellement.

– Nous avons des cordes ! fit Guthrie, en boutant le feu à sa pipe. La nuit sera tranquille... et demain, il fera jour.

Ayant ôté son masque et son manteau métallique, Muriel rêvait devant le grand Orion, constellation de la terre natale, et la Croix du Sud qui symbolisait la terre inconnue. Philippe s'enchantait auprès de cette fille pareille aux oréades, aux napées qui se lèvent dans l'aube des forêts, aux ondines qui jaillissent des lacs crépusculaires. Dans la solitude sinistre, elle concentra les songes de l'homme. L'heure en était plus redoutable. Philippe pâlissait à la pensée que le péril qui menaçait les mâles la menaçait bien plus encore...

– Ne pouvons-nous rien pour ces pauvres bêtes ? dit-elle en montrant les femelles anthropoïdes.

– Elles n'ont aucun besoin de nous, fit-il en souriant... La forêt entière est leur royaume, où croissent en abondance tous les biens qui sont le bonheur pour les gorilles.

– Mais voyez qu'elles ne s'éloignent pas. Leur inquiétude est visible... elles doivent avoir peur des Trapus-Rouges... Ceux-ci, pourtant, ne les ont pas attaquées ?

Muriel parlait presque mystérieusement, plus séduisante d'être perdue dans la sylve originelle, au sein des mêmes pièges qui menaçaient, à l'aurore humaine, les ancêtres dont sa forme précieuse l'éloignait plus encore que les millénaires.

– Ils ne les ont pas attaquées, dit-il, parce qu'ils doivent réserver leurs armes...

– Pour nous ! fit-elle avec un soupir, et tournant la tête vers Ironcastle qui achevait de panser le Trapu.

Le cœur plein d'une douceur tragique, Philippe goûtait ensemble l'espace stellaire, les cendres lumineuses qui imbibaient les confuses contrées du sous-bois et la flexible fille d'Amérique,

pareille aux filles de l’île pâle où jadis vivaient ces Angles païens, dont la beauté charmait saint Grégoire.

III

L'abreuvoir

Le sort avait désigné Hareton pour prendre la dernière garde. Trois Noirs veillaient avec lui, qui surveillaient le pourtour de la clairière.

Une nuit semblable à toutes les nuits de cette forêt, une nuit d'embuscade et de meurtre, de triomphes et de misères, un ouragan de glapissements, de rugissements, de hurlements, de bramées, de râles, de cris d'agonie, les chairs dévorées vives, les ventres engloutisseurs et les ventres dévorés – l'angoisse, l'épouvante, la férocité, la convoitise – la fête des uns et l'horreur des autres, la souffrance nourrissant la volupté, la mort rassasiant la vie...

– « Chaque nuit depuis cent mille ans, songeait Hareton... chaque nuit sans relâche et sans miséricorde... chaque nuit les bêtes charmantes ou ingénieuses, qui ont tant de peine à croître, périrent ainsi sous la nécessité inconcevable... et périront ! Seigneur ! que ta volonté est mystérieuse ! »

La lueur blanchâtre du firmament pesait légèrement sur les espaces noirs de la sylve ; les odeurs rôdaient – fraîches comme les sources, suaves comme la musique, grisantes comme des jeunes femmes, fauves comme des lions, équivoques comme des reptiles...

Une lourde mélancolie contractait l'Américain. Plein du remords d'avoir emmené Muriel, il ne pouvait comprendre sa faiblesse.

– « Il faut croire, se dit-il, que tout homme a non seulement son heure, mais sa saison de folie. »

Parce qu'il était énergique dans l'action et suivait ses projets, il ignorait son irrésolution devant Muriel. Elle ne l'avait jamais quitté. Elle était la dernière de sa race, Hareton ayant perdu ses deux fils dans le torpillage du *Thunder*, en vue de la côte d'Espagne. Depuis, il résistait mal aux souhaits et à la volonté de sa fille...

Vers l'aube, une vapeur abattue sur l'éclaircie rendit les perspectives moins nettes ; la lumière voilée de la lune déforma la figure des arbres ; les étoiles s'enveloppaient d'un tulle pâle où elles vacillaient comme de frêles veilleuses.

Alors, sans cause, Ironcastle se figura Muriel emportée par les Hommes-Trapus, et des images épouvantables le tourmentèrent...

Trois chacals s'arrêtèrent, tournés vers le feu. Hareton considéra avec une espèce de sympathie leurs museaux de chiens, leurs oreilles pointues, leurs yeux vigilants. Ils s'enfuirent dans le sous-bois ; tout retomba dans le vaste silence :

– « L'ennemi est là pourtant ! » se dit le voyageur.

Rien ne décelait sa présence ; la forêt semblait seule, avec ses fauves ; des milliers d'herbivores avaient expiré sous la dent et la griffe.

Malgré tout, Hareton subissait le charme vaste, ce silence entrecoupé de bruits légers, du craquement des flammes, du passage frissonnant des bêtes, d'un soupir des feuilles...

Une vapeur plus blanche monta jusqu'aux étoiles, la vapeur impondérable de l'aube ; la rosée crépita sur les bûchers ; les

trois Nègres, attentifs, scrutaient la lueur primordiale qui parut naître des arbres autant que du firmament. Les mensonges émouvants de l'aurore s'écoulèrent en un moment. Le jour fut là ; dans les profondeurs insondables, des millions de bestioles peureuses se levèrent qui ne craignaient plus de vivre. Hareton tira de sa poche une petite Bible et lut, avec le recueillement des hommes de sa race :

« 33. Il réduit les fleuves en déserts, et les sources d'eaux en sécheresse ;

34. la terre fertile en terre salée à cause de la malice de ceux qui y habitent ;

35. il réduit les déserts en des étangs et la terre sèche en des sources d'eaux ;

36. et il y fait habiter ceux qui étaient affamés. »

Joignant les mains, il pria, car sa vie était divisée en deux compartiments étanches : dans l'un était sa foi à la Science, dans l'autre sa foi à la Révélation.

– « Voilà ! se dit-il... Il s'agit de rendre les bêtes invulnérables... J'aurais pu sauver la chèvre en la cautérisant... »

Une ombre passa à côté ; avant d'avoir tourné la tête, il sut que c'était Muriel :

– Darling ! murmura-t-il, j'ai mal agi en obéissant à votre volonté.

– Êtes-vous si sûr, fit-elle, que nous n'aurions pas couru des dangers plus grands sans sortir de notre pays ?

Elle prit la petite Bible aux mains de son père et, tournant les feuilles au hasard, elle lut :

« Certes, il te délivrera des pièges du chasseur et de la mortalité funeste ! »

– Qui sait ! soupira-t-elle, ce qui se passe en Amérique ?

Un rire jovial l'interrompit, la stature géante de Guthrie se dressa devant les flammes évanouissantes :

– Que pourrait-il se passer qui ne soit pas la répétition de ce qui se passait avant notre départ ? Je suppose que des milliers de navires emplissent les ports des États-Unis... que les chemins de fer transportent les citadins qui quittent les plages pour retourner dans les villes... que les usines grondent, que les cultivateurs songent aux semailles d'automne, que les braves gens prennent leur repas du soir – car le soir tombe là-bas – que les autobus, les tramways et les motocars emplissent les rues de Baltimore...

– Sans doute, fit la voix grave de Philippe, mais il peut y avoir aussi de grands cataclysmes.

– Un tremblement de terre ? demanda Farnham...

– Pourquoi pas ?... Y a-t-il une raison décisive pour que l'Angleterre et la France soient éternellement à l'abri des tremblements de terre ? En tout cas, les États-Unis les connaissent. Mais je songeais à autre chose...

La grande lumière, la lumière créatrice et meurtrière s'emparait de la sylve. Les derniers bûchers s'éteignirent. Dans le pays des ramures parut l'éblouissement des ailes.

– Qu'allons-nous faire ? demanda Hareton.

– Déjeuner, répliqua Sydney… Ensuite, nous tiendrons un conseil de guerre.

Kouram donna les ordres utiles ; deux Nègres apportèrent du thé, du café, des conserves, des confitures, des biscuits, du buffle fumé, du saucisson en boîte. Guthrie déjeuna avec cette énergie joyeuse qu'il apportait aux repas.

– Comment va le gorille ? demanda-t-il à Kouram.

– Il est encore engourdi, maître, mais le Trapu Rouge commence à s'éveiller.

Philippe servait Muriel ; la jeune fille, tout en croquant des biscuits et buvant du thé, contemplait le site :

– Elles sont encore là ! murmura-t-elle.

Elle montrait le groupe des anthropoïdes qui avaient dormi à proximité des feux.

– C'est étrange, répondit Philippe. Kouram a raison, je pense ; elles redoutent les Hommes-Trapus qui, pourtant, ne doivent guère songer aux gorilles quand ils guettent des ennemis comme nous !

Les grands yeux turquoise de Muriel se voilèrent de rêve ; Philippe se disait tout bas :

« Et comme elle craindront de voir finir leurs jours
Ceux qui les passeront près d'elle ! »

Guthrie, ayant achevé son buffle fumé et son café de conserve, dit :

– Maintenant, traçons un plan. Tant que nous demeurerons dans la clairière, nous serons à l'abri des Trapus. Pour nous attaquer, ils doivent se découvrir... Seulement, nous ne pouvons demeurer dans la clairière, sans eau et sans bois... L'eau est à un mille d'ici... Le bois est indispensable.

– Que gagnerons-nous à camper ? demanda Maranges.

– Nous y gagnerons de travailler à rendre aussi invulnérables que possible ceux de nos Nègres qui ne peuvent recevoir le mackintosh métallique, fit Ironcastle. Nous chercherons aussi le meilleur moyen de garantir nos bêtes, dont la perte serait un désastre.

– Si ces damnés cannibales reçoivent du renfort ?

Hareton tourna vers Kouram un visage anxieux :

– Est-ce possible ?

– C'est possible, maître... Mais les Trapus-Rouges s'allient rarement... sinon contre les Trapus à la poitrine bleue. Leurs tribus vivent loin l'une de l'autre.

– Donc, remarqua Philippe, il y aurait autant et même plus de chances que nos assiégeants rencontrent des congénères pendant la marche.

– Alors, nous campons ? demanda insoucieusement Sydney.

– C'est mon avis, répondit Ironcastle.

– Le mien, acquiesça paisiblement sir Georges.

– Où en est la provision d'eau, Kouram ?

– Nous n'avons pas de quoi donner à boire aux chameaux, aux ânes et aux chèvres... Nous comptions sur l'abreuvoir.

– La sortie est inévitable !

Par-delà l'enceinte de cendres et la zone nue, rien que de pâles îlots de fougères, d'herbes ou de broussailles. Ensuite la mystérieuse contrée des arbres.

L'abreuvoir était invisible :

– Il faut que le camp soit bien gardé, dit Guthrie. C'est vous, oncle Hareton, qui maniez le mieux la mitrailleuse : vous devrez demeurer avec Muriel, Patrick Jefferson, et la plupart des Nègres. Farnham, Maranges, Kouram, Dick Nightingale, deux Noirs et moi-même ferons une sortie jusqu'à l'abreuvoir. Dommage que nous ne puissions pas amener un chameau...

Ironcastle secoua la tête. Une vaste inquiétude pesait sur sa poitrine. La sortie lui répugnait profondément :

– Nous pouvons encore attendre !

– Non ! riposta Guthrie. Si nous attendons, nous courrons de plus grands risques... C'est maintenant qu'il faut se décider.

– Sydney a raison, appuya Philippe.

La troupe de sortie fut revêtue des mackintosh et des masques métalliques. Guthrie avait son fusil à éléphants, une hache et deux revolvers. L'armement de Maranges et de Farnham était identique, à part la carabine. Dick Nightingale emportait en outre un dirk épais et pesant.

– Allons !

Le mot tomba comme une vibration de tocsin. Un petit tremblement secouait les épaules de la jeune fille. La forêt parut plus féroce, plus démesurée et plus sournoise. Philippe prit une dernière image de la fille de Baltimore.

Ce furent les Nègres qui prirent la tête. Kouram avait une expérience subtile, achetée par dix agonies ; les autres ouvraient des sens agiles sur l'étendue. À eux trois, ils formèrent un triangle à large base. Philippe, dont l'ouïe était extraordinaire, suivait Kouram. Sydney allait à grands pas lents, sa force effrayante rassurait les Noirs plus encore que le fusil à éléphants ou que les carabines infaillibles de Farnham et de Maranges. À l'arrière-garde marchaient les autres.

Ils allaient vers l'est. Un phacochère fila sous les palmiers, des antilopes se dérobèrent ; les Trapus demeuraient invisibles. Au bout de la clairière, Kouram, le cou tendu, épiait les pénombres vertes :

– Attention ! dit Philippe.

Parmi les craquements légers, les glissements furtifs, les bruits presque imperceptibles qui semblaient les souffles de la forêt, il croyait discerner je ne sais quel mouvement organisé, qui s'éloignait et se reformait à l'arrière.

Des voies semblaient frayées, voies anciennes où les bêtes et parfois les hommes passaient depuis des siècles pour se rendre à l'abreuvoir. La petite troupe s'était resserrée, Kouram toujours en tête, suivi de près par les deux Nègres.

– Peut-être ont-ils décampé ? chuchota Guthrie.

– J'ai entendu trop de corps glisser parmi les végétaux, répondit Maranges.

– Vous avez une oreille de loup !

Kouram fit halte ; un des Nègres s'aplatit contre le sol. Déjà Philippe avait entendu :

– On marche là-bas, dit-il, en montrant des fourrés, à droite d'un baobab.

– Ce sont eux, dit Kouram, mais ils sont aussi devant nous... et à gauche. Ils nous enveloppent... Ils savent que nous allons à l'abreuvoir.

L'invisible présence devint énervante. On était pris dans un piège souple, mouvant et solide, un piège vivant qui ne se dérobait que pour mieux se rabattre...

Dans la lueur verte, un miroitement argenté révéla l'eau, mère des êtres. À mesure qu'on approchait, on discernait un petit lac. Des nymphéas géants étalaient leurs pétales, une bande d'oiseaux s'élevait avec un long froufrou ; un gnou inquiet cessa de boire.

Étendu entre des bords plus capricieux que les fiords de Norvège, tapissés de végétaux, fiévreux et dévorants, le lac n'avait guère de figure.

L'expédition s'arrêta près d'une sorte de promontoire où les plantes avaient été arrachées par les éléphants, les rhinocéros, les lions, les buffles, les phacochères, les antilopes. Claire et presque fraîche, l'eau devait être alimentée par un courant souterrain ; elle s'écoulait par trois rios.

Les Nègres burent avidement. Moins aguerris contre les bactéries palustres, les Blancs, ayant rempli leurs gourdes, y versèrent quelques gouttes d'un liquide jaunâtre.

– Aux outres, maintenant !

Une clameur s'enfla, fantastique et épouvantable, qui comportait une sorte de rythme : deux hurlements suivis par un râle. Des formes humaines surgirent et disparurent. Puis, le silence retomba, pénétrant comme un silence d'orage :

– C'est la voix de cent hommes ! murmura Kouram.

Les faces des Noirs furent de plomb et de cendre ; Farnham et Maranges scrutaient les sous-bois ; Guthrie, dressé en Ajax Télamon, levait son lourd fusil à éléphants…

Des sagaies volèrent qui frappaient vainement les vêtements métalliques ou qui s'enfonçaient dans le lac :

– Nous *aurions* tous péri ! constata paisiblement Sydney.

– Ces sagaies peuvent servir, remarqua sir Georges, qui ramassa celle qui avait rebondi sur sa poitrine. Elles sont plus dangereuses pour eux que pour nous.

– Oui, ces vers dégradés nous fournissent des armes…

Les outres avaient été déposées sur le promontoire ; la petite troupe attendait, disposée en demi-cercle, avec le lac à l'arrière. Toutes les bêtes avaient fui ; les rives étaient désertes, un oiseau funèbre passait au ras des eaux.

– Qu'est-ce qu'ils attendent ? exclama Guthrie avec une teinte d'impatience.

– Ils veulent voir si les sagaies ont tué ! répondit Kouram. Le poison n'agit qu'après un temps de mille pas.

On n'entendait que les voix lointaines des psittacidés et d'un singe qui ululait à l'autre rive du lac. Le silence parut interminable – puis la clameur reprit, plus rauque, et deux bandes de Trapus se précipitèrent. Ils étaient au moins soixante ; barbouillés de rouge, armés de l'épieu, de la massue ou de la hache de jade.

– Feu ! cria Farnham.

Lui-même et Maranges, visant avec une précision infaillible, avaient mis quatre hommes hors de combat, lorsque le fusil à éléphants éleva sa voix retentissante. L'effet fut monstrueux : des bras, des jambes, des os rouges, des pieds s'éparpillèrent ; on vit une tête accrochée par les cheveux dans les ramures d'un baobab ; des entrailles sinuaient comme des serpents bleus. Hurlant d'épouvante, les Trapus battirent en retraite et se dissipèrent, sauf une troupe, surgie à la faveur des roseaux, qui fondit farouchement sur les voyageurs. Un coup de massue terrassa Kouram ; assailli par deux Trapus, un Noir croula, et deux adversaires parurent devant Philippe. Le minium faisait de leurs faces des faces de sang ; leurs yeux phosphoraient, leurs gros bras courts élevaient des haches vertes.

Maranges, parant les coups, étendit l'un des antagonistes sur le sol, tandis que le second, attaquant de biais, abattait son arme. Mais Philippe s'était effacé. Emporté par l'élan, le Trapu arriva tout près de la rive : alors, d'un coup de botte, Maranges l'envoya dans le lac.

Guthrie, lui, tenait tête à trois Trapus. Ils hésitaient, effarés par la stature du géant. Sydney rabattit l'épieu d'un agresseur, le saisit à la nuque, le fit tournoyer comme une massue et le lança sur ses compagnons, et sir Georges, accouru à la rescousse, d'un coup de crosse assommait le plus épais des agresseurs.

Ce fut la déroute. Les Trapus valides s'enfuirent à l'abri des roseaux ; les blessés rampèrent vers la forêt et, selon qu'il était convenu, Guthrie fit entendre trois coups de sifflet, un long et deux brefs, pour annoncer à Ironcastle que le péril avait disparu.

– Il nous faut des prisonniers, remarqua Farnham en s'emparant d'un fugitif.

Guthrie et Dick l'ayant imité, quatre hommes blessés restèrent aux mains des vainqueurs.

– Où est Kouram ? fit anxieusement Maranges.

Kouram répondit par un soupir, suivi d'un grognement. L'épaisseur de sa toison, la puissante ossature du crâne l'avaient préservé. Déjà le second Noir était debout, sans autre dommage qu'une clavicule démise...

Vingt minutes plus tard, l'expédition retournait vers le campement. Elle formait un carré, au centre duquel se traînaient les captifs ; deux fois, la clameur de guerre des Trapus se répercuta aux arcades sylvestres, mais il n'y eut point d'attaque.

Lorsqu'il entendit la fusillade, Ironcastle, prêt au combat, fit avancer la mitrailleuse : les signaux de Guthrie le tranquillisèrent. Pendant l'intervalle qui suivit, son inquiétude recommença de s'accroître ; il allait malgré tout faire une sortie, lorsqu'il vit l'expédition surgir à l'extrémité orientale de la clairière.

La caravane avançait lentement, retardée par les captifs.

– Pas de pertes ? cria Hareton quand Philippe et Guthrie furent assez proches.

– Aucune… Un Noir seul a quelque chose à l'épaule.

Involontairement Muriel se tournait vers Maranges qu'elle préférait, pour son caractère et pour sa sensibilité.

– Étaient-ils nombreux ? demanda-t-elle.

C'est Guthrie qui répondit.

– Une soixantaine ont attaqué de face… Dix sont venus par les roseaux. Si c'est toute la tribu, notre victoire est à peu près certaine…

– Ce n'est pas toute la tribu, déclara Kouram.

– Il a raison, dit Philippe… il y avait des voix à l'arrière. L'attaque ayant échoué, les réserves n'ont pas paru.

– Combien croyez-vous qu'il y ait de guerriers ? demanda Ironcastle au vieux Nègre.

– Au moins dix fois les doigts de la main, et encore cinq fois, répondit Kouram.

– Cent cinquante… Ils sont incapables de forcer le camp…

– Ils n'essayeront pas, dit Kouram, et ils n'attaqueront plus en masse avant de nous avoir attirés dans un piège… Ils connaissent maintenant vos armes. Ils savent que les sagaies sont inutiles contre les manteaux jaunes.

– Vous ne croyez pas qu'ils renonceront à nous traquer ?

– Ils seront autour de nous comme la lumière est sur la forêt.

Ironcastle baissa la tête, pensif :

– Nous ne pouvons préparer notre départ en un jour, intervint Maranges, qui tremblait pour Muriel.

– À coup sûr, approuva Hareton dont l'inquiétude avait le même objet. Seulement, il faut de l'eau et des vivres, pour nous et pour les bêtes.

– Je ne pense pas qu'ils nous attaquent encore sur le chemin de l'abreuvoir ? fit Sydney.

– Non, maître, acquiesça Kouram… Ils n'attaqueront ni aujourd'hui, ni demain… Ils attendent notre départ… Le bétail pourra paître, sous la protection des fusils.

Les interlocuteurs sentirent peser l'inconnu formidable des hommes et des choses. Entre eux et leurs patries, les forêts, les déserts, les océans ; tout proche, un ennemi étrange, homme et bête, qui n'avait guère varié depuis cent siècles. Cet ennemi, mal armé, dérisoire et terrifique avait la puissance du nombre, de la ruse, de l'opiniâtreté. Malgré leurs fusils, leur mitrailleuse, leurs armures, les voyageurs étaient une proie…

– Comment vont les blessés ? demanda Maranges.

Hareton montra une petite tente :

– Ils sont là… l'homme a repris connaissance, mais sa faiblesse est extrême. Le gorille est encore engourdi.

L'attention se porta sur les captifs. Aucun n'était blessé dangereusement. Avec leurs faces compactes, barbouillées de minium, leurs yeux féroces, leurs poitrines épaisses, ils éveillaient des impressions équivoques et farouches.

– Je les trouve plus laids que les gorilles ! dit Guthrie. Il y a en eux de l'hyène et du rhinocéros !

– Ce n'est pas tant leur laideur qui me frappe, fit Hareton, que leur expression... Cette expression est humaine, mais dans ce que l'humanité a de pire. Elle révèle, à un degré extrême, cette tare qu'on ne rencontre que chez les singes et les hommes.

– Les panthères... les tigres ? demanda Muriel.

– Ils sont *naïvement* féroces, riposta Hareton, ils ne sont pas méchants. Il y a dans la méchanceté une sorte de transcendance étrangère aux pires carnassiers. Cette transcendance n'atteint tout son développement que chez nos semblables. À en juger par leur physionomie, ces Trapus seraient parmi les plus méchants des humains.

– C'est toujours une supériorité ! grommela Farnham.

Kouram, qui avait écouté sans comprendre, dit avec force :

– Pas garder de captifs ! Plus dangereux que des serpents !... Ils feront des signaux aux autres Trapus. Pourquoi ne pas couper leurs têtes ?

IV

Le python et le phacochère

Pendant trois jours, les voyageurs travaillèrent à préparer leur départ. Une antilope ayant été capturée par les Nègres, Ironcastle fit des expériences avec les sagaies vénéneuses : une cautérisation immédiate neutralisait les effets du poison.

– Bon ! fit Guthrie, qui avait assisté aux expériences. Il faut maintenant essayer sur un des captifs.

– Je n'en ai pas le droit ! répliqua l'oncle.

– Pour moi, c'est un devoir ! répliqua le neveu. Entre la vie de braves fellows et celle d'un de ces bandits, hésiter n'est qu'une folie !

Muni d'une sagaie, il alla saisir un des captifs, qu'on gardait dans une tente grossière. C'était le plus trapu de la bande : sa largeur atteignait la moitié de sa hauteur. Les yeux ronds se fixèrent sur le géant avec une férocité superstitieuse. Après une courte hésitation, Sydney piqua le Trapu à l'épaule. L'homme se roidit ; son visage exprima la haine et le dédain.

– Voilà, oncle Hareton... Je prends le péché pour moi tout seul... Soyez le bon guérisseur !

Ironcastle cautérisa vivement la blessure. Au bout d'une demi-heure, aucun symptôme d'empoisonnement ne s'étant produit :

– Vous voyez si j’ai bien fait ! conclut le colosse en ressaisissant le Trapu. Nous sommes sûrs maintenant que la cautérisation peut sauver les hommes aussi bien que les animaux…

Comme l’avait prévu Kouram, il ne se produisit aucune attaque nouvelle.

Chaque matin, une expédition allait jusqu’au lac. On amenait deux chameaux couverts d’une housse en toile forte, la toile qui devait servir à réparer les tentes. Les Nègres rapportaient du fourrage qui s’ajoutait aux herbes ou aux jeunes pousses que chameaux, ânes et chèvres paissaient dans la clairière.

Les Trapus demeuraient invisibles ; aucun indice ne dénonçait leur présence :

– C’est à croire qu’ils ont décampé, dit Maranges au déclin du quatrième jour.

Il avait longuement écouté les rumeurs, les bruits légers de l’ambiance, d’une oreille plus fine que celle des chacals.

– Ils ne décamperont que s’ils y sont forcés ! dit Kouram. Ils sont partout autour de nous… mais assez loin pour qu’on ne puisse ni les entendre ni les flairer !

Les captifs se ressentaient à peine de leurs blessures, sauf celui qui avait été ramassé le premier soir. Tous, gardant une attitude impassible, et constamment aux écoutes, ne répondaient pas aux signes par lesquels Ironcastle ou ses compagnons tentaient de se faire entendre.

Les visages, aussi immuables que des masques de pierre, ne semblaient pas moins stupides que des faces d’hippopotames ou de rhinocéros. Toutefois, deux influences se faisaient lentement jour dans leurs âmes obscures. À l’aspect de Guthrie, leurs

yeux se dilataient férocement ; à l'aspect de Muriel, ces mêmes yeux reflétaient un brumeux mysticisme.

– C'est par vous deux qu'il faudra tenter leur apprivoisement ! disait Hareton.

Ces paroles ne satisfaisaient pas Maranges : dans les prunelles bestiales, quelque chose irritait sa tendresse.

Un autre événement intéressa les voyageurs. Le gorille avait repris connaissance. Sa débilité était extrême ; il avait des frissons de fièvre. Lorsqu'il se rendit compte de la présence des hommes, il manifesta une faible émotion, vraisemblablement craintive. Ses paupières vacillaient, et il tenta de soulever son crâne, mais, sentant son impuissance, il se résigna. Parce qu'on ne lui faisait aucun mal, et que la répétition régit la bête plus encore que l'homme, il s'accoutuma à son entourage. Sauf quelques retours d'aversion ou de peur, il recevait paisiblement la visite des explorateurs. Celle d'Ironcastle, qui le soignait et le nourrissait, lui devint agréable.

– Il est certainement moins indomptable que ces brutes trapues ! disait le naturaliste. Nous l'apprivoiserons...

L'expédition s'était remise en route.

Immense, la sylve ne se révélait pas inextricable. Les arbres, souvent monstrueux, surtout les baobabs et les figuiers, formaient rarement des massifs. Les lianes n'abondaient point, ni les arbustes épineux, ni les buissons.

– Cette forêt est confortable, remarqua Sydney, qui marchait en tête avec sir Georges et Kouram. Je m'étonne d'y avoir rencontré peu d'humains !

– Pas si peu ! rétorqua Farnham. Dans la première région, nous avons compté au moins trois sortes de Noirs, ce qui suppose des clans assez nombreux. Et nous sommes poursuivis par les Trapus, qui ne sont pas négligeables.

– C'est eux qui empêchent les autres hommes d'habiter plus loin, remarqua Kouram.

Il n'y avait guère que des contrastes entre Farnham et Guthrie – encore que tous deux réalisassent un type anglo-saxon, teinté de Celte chez l'Américain. Sir Georges avait une vie intérieure aussi puissante qu'Ironcastle, tandis que la conscience de Sydney s'éparpillait en rafales. Aux heures du péril, Farnham se repliait sur soi-même, au point de sembler indifférent ou plongé dans un rêve. Toutes ses émotions étaient alors comme bannies, chassées dans les brumes de l'inconscient – il n'y avait à *l'avant-plan* que la vigilance des sens et les calculs d'une pensée purement objective.

Au rebours, le péril excitait violemment Guthrie, et pendant le combat, il était saisi d'une sorte de vertige allègre, qu'il aimait beaucoup, et qui ne l'empêchait pas de garder le contrôle sur ses décisions et sur ses mouvements.

En somme, Farnham avait la bravoure grave, Guthrie la bravoure joyeuse.

Leurs opinions différaient autant que leurs caractères. Sydney, pareil à la tante Rebecca, mêlait du spiritisme et de l'occultisme à sa foi, tandis que sir Georges se conformait aux rites de l'Église anglaise qu'il acceptait intégralement. L'un et l'autre admettaient la diversité des sectes, pourvu qu'on obéît aux prescriptions fondamentales des Évangiles.

Deux jours coulèrent sans aventure. Dans la forêt silencieuse et hermétique, à peine si quelque bête furtive fuyait devant la caravane. Les oiseaux même se taisaient, hors les psittacidés qui, par intermittence, élevaient leurs voix stridentes.

Aucune trace humaine. Farnham et Guthrie croyaient que les Hommes-Trapus étaient demeurés à l'arrière. Kouram luimême doutait de leur présence.

Le troisième jour, dans l'après-midi, les arbres s'espacèrent et l'on se trouva dans une sorte de forêt-savane, où des îlots boisés alternaient avec des étendues d'herbes et des plages désertiques.

Le territoire se divisa en deux zones très distinctes : à l'est, la savane prédominait de plus en plus ; à l'ouest, la sylve continuait, entrecoupée d'éclaircies. Les explorateurs se maintenaient sur la lisière des deux régions, afin de s'assurer les avantages de l'une et de l'autre.

Un marécage, dépassant l'orée de la sylve, empiéta sur la savane, borné de hauts papyrus, dont les ombelles tremblotaient dans la faible brise sans cesse naissante et mourante. Tout autour, une terre de reptiles, moite, chaotique et crevassée. Des nymphéas géants étalaient leurs feuilles semblables à des vasques, enveloppées d'algues propices aux bêtes ténébreuses, tandis que des oiseaux de béryl, de peluche et de soufre fuyaient à l'approche des hommes…

– Nous ferons halte pour le lunch et pour la sieste, proposa Hareton.

Pendant que les Noirs installaient la caravane sous les baobabs, Muriel, sir Georges, Sydney et Philippe exploraient les rives palustres. Muriel s'arrêta près d'une crique. Autour des fleurs sacrées, d'immenses papillons feu et jonquille, des

mouches écarlates, vert-de-gris ou turquoise, menaient leurs sarabandes légères, une grenouille longue comme un rat bondit dans l'eau torpide ; l'apparition de formes flasques, l'émergence d'une gueule béante, la fuite éperdue de poissons noirs, décelaient la vie monstrueuse.

Une apparition fabuleuse tira Muriel de sa contemplation. Plus qu'aucun des êtres rencontrés dans la forêt des âges, elle évoquait les forces obscures, l'effroyable chaos du monde. Larve épaisse et longue comme un tronc d'arbre, couverte d'une écorce damasquinée, elle rampait avec une agilité répugnante, guidée par une petite tête aux yeux de verroterie. Tout ce qu'il y a de hideux dans un lombric, une sangsue ou une limace se manifestait colossalement... Elle s'arrêta. On n'eût pu savoir si elle voyait la jeune fille : ses yeux minéraux n'avaient point de regard.

Un dégoût sauvage, un vertige sinistre figeaient la chair de Muriel et le cri qui lui montait au larynx ne put être achevé. Devant la puissance de cette bête, issue des régions inférieures, et qui semblait un prodige immonde, la terreur était plus profonde, la révolte plus affreuse que devant la férocité du tigre ou du lion.

La menace était encore latente. Dans l'instinct ténébreux du python, la créature verticale n'avait point une forme familière. Mais les jarrets tremblants de Muriel se heurtèrent à une souche ; elle trébucha, tomba sur les genoux et parut plus petite. Excité par la chute, le python rampa violemment, lova son vaste corps autour de la jeune fille, et l'être charmant ne fut plus que la proie du reptile... De nouveau, elle voulut crier ; l'horreur anéantit sa voix, la tête du python se dressait devant le visage pâle et les beaux yeux mourants ; les muscles du ver géant étouffaient le souffle et faisaient craquer les vertèbres. Elle sentit vaciller sa conscience ; la mort plana ; l'esprit s'abîma dans les ténèbres...

Sir Georges et Philippe marchaient de conserve sur la rive du marécage. L'eau, les herbes, les roseaux et les buissons décelaient les frissons incommensurables de la vie.

– Ce lieu est d'une fécondité terrifiante, remarqua sir Georges. Les insectes surtout...

– Les insectes sont l'abomination du monde ! poursuivit Philippe. Voyez ces mouches... il n'y a pas un coin de l'étendue dont elles ne s'emparent... Elles sont là, prêtes à tout anéantir et à tout dévorer. Sir Georges, nous périrons par les insectes...

Comme il disait, sir Georges, qui dépassait un îlot de papyrus, poussa un cri rauque et ses yeux se dilatèrent :

– Fearful ! exclama-t-il.

Tout de suite, la même épouvante passa dans Philippe.

Sur le promontoire, le python achevait d'envelopper Muriel et resserrait son vortex formidable... La tête étincelante retombait sur une épaule, un charme horrible s'exhalait de cette grâce captive du monstre.

D'instinct, Philippe avait saisi sa carabine, mais sir Georges criait :

– Le revolver et le couteau !

Ils bondissaient ; en un éclair, ils atteignaient le promontoire... On ne pouvait savoir si la bête s'apercevait de leur présence. Elle ondulait, elle frétillait, tout entière à l'œuvre vorace. Simultanément, sir Georges et Philippe criblèrent la tête de coups de revolver, puis ils se mirent à trancher dans le corps

énorme... Les anneaux fléchirent et se déroulèrent. Philippe avait saisi la jeune fille et la posait sur l'herbe... Déjà, elle se ranimait, un sourire hagard sur son visage d'oréade :

– Il ne faut rien dire à mon père !

– Nous ne dirons rien, promit sir Georges.

Redressée, elle eut un petit rire où la joie de vivre se mélangeait encore d'effroi et de dégoût :

– Cette mort était trop immonde !... Vous m'avez doublement sauvé la vie !

Elle détourna les yeux, car elle venait de voir le cadavre étrange du python.

Guthrie aussi suivait la rive du marécage. Il admirait en sa manière cette création effrayante qui, intarissablement, convertit le minéral en matière vivante. L'eau, à perte de vue, nourrissait les plantes palustres et laissait entrevoir l'animalité fabuleuse qui grouillait dans les profondeurs :

– S'il y avait partout de l'eau et de la terre, grommela Guthrie, toute la planète se mettrait à vivre... et encore, presque à elle seule, l'eau y suffirait... Quel damné prodige que la mer des Sargasses... je croyais que notre steamer n'en sortirait jamais !... Ce monde incompréhensible du cachalot au zoophyte, du requin à l'argonaute, qui habite les gouffres !... Et dans le gouffre, à cinq mille, à dix mille mètres, les bêtes abyssales... En vérité si, comme dit la Bible, nous avions des eaux supérieures et des eaux inférieures emplissant l'Étendue... toute l'Étendue vivrait. C'est magnifique et dégoûtant !

Un grognement coupa son soliloque. Il était parvenu à une baie fantasmagorique, pleine de réduits boueux, de chair végétale et de terre ferme où vingt troupeaux eussent trouvé refuge. À cent yards se profilait un animal fantastique, une manière de sanglier haut sur pattes, la tête colossale, la face enflée, pleine de verrues, un groin opaque armé de défenses en arc, épaisses, tranchantes et aiguës, une peau glabre, le poil réfugié sur l'échine en une longue crinière.

– Par le vieux Nick, c'est un phacochère, songea le jeune homme, et damnément beau dans son genre...

La bête grogna. D'humeur brutale et grossière, de mentalité incohérente, féroce et courageuse, elle ne reculait que devant le rhinocéros, l'éléphant ou le lion. Encore, acculée, eût-elle accepté la bataille : dans les ténèbres millénaires, que de fois le lion a succombé aux coups des défenses courbes !... Mais, prêt au combat, le phacochère ne le recherche point. Il faut l'heure des folies, le sauvage et féroce enchantement de l'amour, la crainte transformée en fureur ou bien la nécessité de se frayer passage...

Celui-ci grognait parce qu'il soupçonnait l'attaque. Entre les touffes velues, les petits yeux scintillaient, et l'on voyait trembloter les joues verruqueuses.

– Nous avons peu de provisions, grommela Guthrie.

Il hésitait, toutefois, indulgent pour les bêtes bien construites. Celle-ci, mâle dans le plein de l'âge, avait en elle de quoi refaire mille phacochères redoutables... Et Guthrie, comme Théodore Roosevelt, tenait à ce qu'il y eût, longtemps encore, des animaux de grande lignée, beaux ou monstrueux, très véloces, très forts et très rusés. Comme il méditait, un deuxième phacochère jaillit du marécage, et tout de suite, dix groins, affreux et superbes.

Tous grognaient, inquiets, maussades, et subitement, prenant le galop, ils semblaient foncer sur Guthrie. Il se jeta vers la gauche, tandis que la horde continuait sa course, mais le grand mâle qui avait surgi d'abord venait aveuglément. Guthrie n'eut pas le temps de dégainer ni de viser ; les longues défenses cherchaient à le déchirer lorsque, d'un coup de poing, un swing formidable, il frappa la bête derrière l'oreille. Ce coup, solidement porté, fit trébucher le phacochère ; il recula en rauquant ; ses yeux dardaient des flammeroles... Sydney riait, un rire barbare et joyeux, fier d'avoir fait vaciller la bête puissante. Et il criait :

– Hulloo !... Time !... Come on !...

Le phacochère reprit l'attaque, que le Yankee évita d'un effacement vers la gauche, puis les poings s'abattirent en marteaux, sur la nuque, dans les côtes et sur le groin... La bête tournoyait, biaisait, fonçait et soufflait. Les antagonistes se trouvèrent au bord d'un fossé et soudain, empoignant le phacochère à la patte et le poussant à l'épaule, Sydney le lança dans la bourbe... L'animal s'y débattit, se redressa et fila sur l'autre bord, tandis que Sydney clamait, plus glorieux qu'Hercule vainqueur du sanglier d'Érymanthe :

– Je te fais grâce, monstre des marécages !

V

La caverne fauve

Les plantes de la région sylvestre se multiplièrent ; les arbres, plus abondants, avec des feuillages plus touffus, les broussailles plus épaisses, rendaient la marche difficile. Il fallut se rabattre sur la savane. Ingrate, elle comportait une terre rouge, des herbes affligeantes, alternant avec les surfaces rocheuses ; des serpents violâtres se glissaient aux crevasses, des lézards bleus se chauffaient sur les rocs ; de-ci de-là, quelque autruche filait éperdument dans la solitude... Puis, il n'y eut plus que les rocs et les lichens, pâles rongeurs de la pierre, à travers les siècles des siècles... Enfin, une chaîne de collines dressa ses dents et ses arêtes.

Guthrie, monté sur une cime, cria d'enthousiasme. Perdu entre trois solitudes millénaires – la sylve, la savane et le désert – un lac étendait ses flots intarissables.

La sylve, emplissant l'Orient de ses nations d'arbres, était séparée de la savane par les roches rouges et les sables morts, où le lichen même agonisait. Après une brousse, la savane s'emparait de l'Occident.

Par cette conjonction de territoires, le lac voyait surgir sur ses rivages toutes les bêtes étranges du désert, les fauves sournois de la prairie, les hôtes sans nombre des ramures : l'autruche et la girafe, le phacochère baroque et le rhinocéros monstrueux, l'hippopotame et le sanglier, le lion, le léopard et la panthère, le chacal, l'hyène et le loup, l'antilope, le zèbre, le dromadaire et le couagga, le gorille, l'hamadryas, la guenon à camail et le babouin, l'éléphant et le buffle ; le python et le cro-

codile ; les aigles et les vautours, les cigognes, les ibis, les grues, les flamants, les aigrettes, les martins-pêcheurs...

– Une solitude admirable... créée pour toutes les bêtes de l'Arche, dit Guthrie. Depuis combien de fois mille ans ce lac a-t-il vu passer l'immense vie que les hommes auront détruite ou soumise avant la fin du XXe siècle ?

– Croyez-vous qu'ils la détruiront ? répondit Farnham... Si Dieu le veut. Moi, je pense qu'il ne voudra point !

– Pourquoi ? Depuis trois cents ans, ne protège-t-il pas visiblement la civilisation ? Et surtout la civilisation anglo-saxonne ? N'est-il pas écrit : « Remplissez la terre, et l'assujettissez, et dominez sur les poissons de la mer, et sur les oiseaux des cieux, et sur toute bête qui se meut sur la terre ! »

– Mais il n'est pas écrit : « Détruisez ! » Or, nous avons effroyablement détruit, Sydney, sans miséricorde et sans discernement. L'œuvre de Dieu semble être entre les mains fragiles de l'homme... Nous n'avons plus, croit-on, qu'un geste à faire. Nous ferons ce geste. Il nous conduira à notre perte... tandis que la création libre refleurira. Voyez-vous, je ne peux pas croire que tout a pu être préservé si longtemps, jusqu'à l'Australie des marsupiaux et des ornithorynques, pour périr sous des armes humaines. Je vois distinctement l'abîme qui va s'ouvrir, je vois les nations se redissoudre en peuplades, les peuplades en tribus, les tribus en clans... En vérité, Sydney, la civilisation va mourir, la vie sauvage va renaître !...

Guthrie poussa un vaste éclat de rire :

– Je prédis, fit-il, que les usines de l'Europe et de l'Amérique fumeront sur toutes les savanes et consumeront toutes les forêts ! Toutefois, s'il en était autrement, je ne suis

pas de ceux qui se répandraient en pleurs. J'accepterais la revanche des Bêtes !

– Moi, je l'accepte, répondit mystiquement Farnham, parce que ce sera la volonté du Seigneur.

Une bande de couaggas, en sa grâce sauvage et des gnous baroques bondirent sur un promontoire tandis que trois hautes autruches s'avançaient sur une plage stérile, par ce besoin d'espace libre qui est l'intelligence de leur instinct. Des buffles aussi surgirent, des babouins dissimulés dans les buissons, un vieux rhinocéros couvert de sa cuirasse aux grands sinus, lourd, indolent et formidable, dans la pleine sécurité d'une force que redoutent les lions et qui brave l'éléphant...

Puis, peureuses, véloces, dominant tous les êtres de leur long col et de leur tête aux cornes fines, quelques girafes galopèrent...

– Énigme ! grommela sir Georges. Pourquoi ces formes étranges... pourquoi la hideur de ce rhinocéros et la tête saugrenue de ces autruches ?

– Tous sont beaux en comparaison de celui-là ! dit Guthrie, montrant un informe hippopotame. Quelle peut être la signification de ces mâchoires monstrueuses, de ces yeux hideux, de ce corps de porc géant !

– Soyons sûrs que tout cela a un sens merveilleux, Sydney...

– Je veux bien, dit insoucieusement le colosse. Où établirons-nous le campement ?

Comme ils examinaient le site, un spectacle les hypnotisa. À la lisière de la forêt venaient de surgir les colosses.

Ils marchaient, graves, redoutables et pacifiques. Leurs pattes semblaient des troncs d'arbres, leurs corps des rocs et leurs peaux des écorces mobiles. Leurs trompes les prolongeaient comme des pythons et leurs défenses figuraient de vastes piques recourbées... La terre trembla. Les buffles, les phacochères, les antilopes et les couaggas s'écartaient devant la horde monstrueuse ; deux lions noirs rentraient sous les ramures ; les girafes dressaient des têtes anxieuses.

– Ne trouvez-vous pas que les éléphants évoquent des insectes géants ? dit Guthrie.

– C'est une vérité sûre, riposta sir Georges. Je les compare à des bousiers, à des galofas et plutôt encore à des cyclommates. Il doit y avoir là des femelles de dix mille livres, Sydney !... C'est un glorieux spectacle...

L'immense troupeau envahissait le lac. L'eau rejaillissait ; des barrits membraneux secouaient l'étendue, et les mères veillaient sur des éléphanteaux grands comme des onagres, folâtres comme des jeunes chiens.

– S'il n'y avait pas l'homme, fit rêveusement Farnham, personne ne serait aussi puissant sur la terre... et cette puissance ne serait point méchante...

– Tout le monde ne la reconnaîtrait pas ! Voyez, là-bas sur son promontoire, le rhinocéros solitaire. Il ne reculerait pas devant le plus formidable seigneur à trompe ! Mais n'oublions pas le campement...

– J'aperçois, là-bas, à proximité de la forêt, mais dans la savane, une zone nue entre trois roches, ni trop près ni trop loin

du lac, fit sir Georges, en tendant le bras droit, tandis que sa main gauche maintenait la lunette d'approche à la hauteur des yeux. Il sera facile d'y faire et d'y entretenir du feu.

Guthrie examina l'endroit et le trouva bon.

– Toutefois, repartit-il après un silence, j'aimerais autant cet autre endroit… creusé dans la brousse… qui forme un demi-cirque. Si vous le voulez, l'un de nous l'explorera, l'autre ira jusqu'aux Trois-Roches.

– Ne serait-il pas préférable d'aller ensemble ?

– Nous rapporterons chacun, je pense, des éléments suffisants pour nous décider. D'ici, les deux emplacements se valent. Si nous trouvons, en fin de compte, que tout est bien des deux côtés… nous jouerons à pile ou face. Gagnons du temps…

– Je ne suis pas bien sûr que nous en gagnerons – mais il est probable que nous n'en perdrons pas. Allons ! conclut Farnham, quoique je n'aime pas la dispersion.

– Pour moins d'une heure !

– Bon ! Et vous choisissez ?

– Je propose les Trois-Roches.

Quoiqu'il marchât rapidement, Guthrie, suivi de Kouram et d'un autre Noir, mit presque une demi-heure pour atteindre les abords de la sylve. L'endroit se trouva plus spacieux qu'il ne l'avait prévu : il le jugea confortable. Deux des roches étaient nues, avec des parois rouges ; la troisième, de beaucoup la plus vaste, se révélait bossue et crevassée. Des banians croissaient

dans une échancrure ; on apercevait un trou noir qui était l'ouverture d'une caverne.

– Kouram, fit le colosse, tu examineras le terrain d'ici à la roche aiguë, et ton camarade d'ici à la roche ronde. Nous nous retrouverons ici même.

– Prendre garde à la caverne, maître ! remarqua Kouram.

Guthrie répondit par un sifflotement et se dirigea vers la roche ravinée.

Elle formait un assemblage surprenant et architectural. Une tour ébréchée, un tronc de pyramide, des ébauches d'obélisques, des arcatures, des oves, des frontons vagues, des aiguilles gothiques, partout le labeur infatigable des lichens, des pariétaires et des météores...

Ce lieu farouche pouvait devenir hospitalier. La caverne et les grands creux ébauchaient des demeures qu'un remaniement rendrait inexpugnables aux fauves, ou dont on ferait une forteresse contre les hommes.

– C'est ici qu'il faudrait camper, songea Guthrie.

Les paroles de Kouram lui revinrent : « Prendre garde à la caverne ! »

Guthrie mélangeait à doses variables la témérité et la prévoyance. Aussi réfléchi, avec plus de fougue, que Ironcastle lui-même, soudain il cédait aux pièges, aux risques, aux hasards, aux vertiges de l'aventure.

Alors les déclenchements de son énergie énorme l'empêchaient de lutter contre soi-même et son expérience sportive lui donnait une confiance excessive. À la boxe, aucun ama-

teur ne lui résistait ; il eût tenu tête à Dempsey. Il portait un cheval avec le cavalier. Son bond approchait celui des jaguars...

La caverne était plus vaste encore qu'il ne l'eût imaginé. Des ailes membraneuses le frôlèrent ; un oiseau de nuit ouvrit des yeux de phosphore dans la pénombre ; des bêtes rampantes sinuèrent... Il fallut allumer la lanterne électrique...

Le Yankee vit un fourmillement de bêtes souterraines que la lumière faisait fuir dans les fissures. Une voûte irrégulière était tapissée de ptéropidés dont plusieurs se détachèrent, effarées, avec de petits cris et se mirent à tourbillonner, en soubresautant sur leurs ailes silencieuses.

Des galeries apparurent, inquiétantes et, à l'extrémité de la caverne, deux fissures laissaient transparaître une lueur indécise.

Le voyageur s'engagea dans une de ces fissures, qui devint rapidement trop étroite... Alors, dardant les rais de sa lanterne, Guthrie eut une vision émouvante. Au bout de la fissure, dans la cloison latérale, deux trous aux bords déchiquetés, l'un incliné à droite et l'autre à gauche, laissaient apercevoir de nouvelles cavernes. Elles devaient s'ouvrir sur la muraille occidentale du rocher, que Guthrie n'avait point vue encore ; une lueur confuse y pénétrait, où les rayons électriques traçaient des cônes violâtres... Dans la caverne de droite, trois lions mâles et deux femelles se dressaient, effarés par cette lumière insolite. Des lionceaux s'allongeaient dans la pénombre. Ces familles de fauves, étrangement associées, avaient une poésie farouche. Les mâles égalaient les lions disparus du Mont Atlas et les femelles faisaient songer à des tigresses blondes.

– La vie est belle ! songeait le colosse.

Passionnément, il se mit à rire. Ces bêtes redoutables étaient à sa merci. Deux ou trois coups de fusil à éléphants, et les rois sauvages entreraient dans la nuit éternelle. L'âme antique des chasseurs se dressa. Guthrie épaula son arme. Un scrupule alors et aussi la prudence, puis, le visage détourné, un long tressaillement.

Une deuxième caverne venait de surgir, avec des habitants plus formidables encore. Dans aucune des vastes ménageries américaines, Sydney n'avait vu de lions comparables à ceux qui se levaient dans la pénombre. Ils semblaient venus du fond de la préhistoire, géants pareils au lion-tigre, à la felis spelaea des cavernes chelléennes...

Une foudre vivante se répercuta sur le granit rouge. Tous les lions rugissaient ensemble. Guthrie les écoutait, haletant d'enthousiasme... Une fois encore, il épaula – mais secouant la tête et cédant à des sentiments inexprimables, il battit en retraite. « Ce n'est pas ici que nous établirons le campement ! » songeait-il.

Quand il se retrouva à l'air libre, il se dirigea vivement vers Kouram et l'autre Noir, qui marchaient vers les roches, et il leur fit signe de ne pas aller plus avant. Ils attendaient le géant qui se hâtait, car, d'un moment à l'autre, les lions pouvaient sortir de leurs repaires. Leurs rugissements s'éteignaient. Bêtes de flair médiocre et d'intelligence paresseuse, sans doute s'hypnotisaient-elles encore sur la fissure d'où avaient jailli les rayons mystérieux...

Un rauquement fendit l'étendue. Un lion venait de surgir et une lionne.

Ce n'étaient pas les fauves immenses de la deuxième caverne ; toutefois, leur taille surprit Kouram. Il y avait de la nonchalance dans leur attitude. L'heure n'était pas venue où ces

souverains de la faune déploient leurs énergies terrifiques. Plus que le tigre, le lion déchoit hors des ténèbres. Il lui faut, guerre ou amour, la pâle lueur stellaire, le cristal noir des nuits.

Cependant, flanqué de la lionne, sournoise et presque rampante, le lion s'avança. Sydney arma son fusil et s'assura que le bowie jouait dans sa gaine. Il y avait six cartouches dans le revolver…

Un nouveau rugissement transperça l'étendue : le lion-colosse, à son tour, émergea dans l'ombre des roches :

– Dam'it ! maugréa Guthrie… nous jouons à pile ou face avec le mort.

Le premier lion prit la course. En six bonds, il franchit la moitié de la distance qui le séparait du Yankee, mais le lion-colosse demeurait immobile, dans un rêve fauve, encore plein des ombres de la caverne.

Il ne fallait plus songer à fuir. Sydney fit face, tandis que Kouram et son compagnon épaulaient. Trois détonations retentirent. La balle du fusil à éléphants effleura le crâne du lion et alla exploser à deux cents pieds ; les balles des Noirs passèrent inoffensives.

Trois bonds énormes et la bête attaquait. Le corps blond retomba comme un roc. Il retomba là même où était l'homme, mais l'homme s'était déplacé. Devant les dents et les griffes, il y eut la lame tranchante du bowie knife. Le fusil à éléphants avait parlé une seconde fois, en vain, parce que l'élan de la bête et son propre élan ne permirent point à Guthrie de viser… Une des deux vies allait rentrer dans les ténèbres éternelles.

Les Noirs épaulaient encore, mais d'un geste impuissant, car Guthrie était devant le fauve et ils se méfiaient de leur adresse.

Afin d'effarer le lion, Guthrie poussa une clameur sauvage ; le lion riposta par un rauquement. Puis les énergies s'entrechoquèrent. Le lion fit bloc, les griffes projetées, le mufle béant, d'où émergèrent les canines granitiques, mais l'homme avait son arme. Il se courba, il darda le grand bowie qui pénétra tout entier dans le poitrail et fouilla dans ses profondeurs...

La bête ne tomba point. Elle lança sa griffe qui entra dans les côtes du Yankee ; sa gueule énorme tenta de saisir le crâne... Sydney comprit que le bowie n'avait pas atteint le cœur ; il frappa du poing gauche sur les naseaux du lion, dont le mufle recula... Alors, retirant l'arme, l'homme refrappa au défaut de l'épaule...

Avec des souffles rauques, le colosse vertical et le colosse carnivore s'acharnèrent. Ce fut la bête qui s'abattit...

Une ombre flotta sur les prunelles de Guthrie. Dans l'effort suprême, sa tête ayant heurté le roc, il était presque évanoui ; et la lionne n'était plus qu'à trois bonds, suivie de près par un lion noir... Sydney connut le danger et se roidit pour une lutte mortelle : avant que ses muscles pussent réagir, les deux bêtes l'auraient déchiré...

Cependant, là-bas, sir Georges venait de surgir, en même temps que Philippe apparaissait au sommet de la colline...

Tous deux épaulèrent, tous deux visèrent la lionne. À peine les détonations eurent retenti, la bête tournait sur elle-même et s'effondrait, deux fois frappée au crâne... En s'abattant, elle avait heurté le lion noir qui, sa course interrompue, flaira la mourante. Déjà de nouvelles détonations résonnaient et le lion

noir, à son tour, cessa de connaître la sylve, la savane et les nuits enivrantes.

Toute la caravane était accourue, les Nègres hurlaient de joie, et Guthrie se redressait dans sa force... Il n'y avait plus de danger. Là-bas, le lion-colosse avait disparu derrière les rocs ; une crainte sans forme faisait reculer les autres fauves...

– Je n'ai pas été loin de connaître ce qui se passe de l'autre côté, grommela Guthrie, un peu pâle, plein d'une joie qu'il ne dissimulait point, en serrant les mains de sir Georges et de Philippe. Il ne doit pas y avoir beaucoup de riflemen de votre classe, même au Cap !

– Non ! dit Hareton, qui était accouru avec Muriel, mais définitivement, il ne faut plus s'éparpiller...

– Le maître a raison ! ajouta Kouram... Et il ne faut pas oublier les Trapus... Kouram a découvert des traces ; Kouram ne sera pas étonné s'ils tendent un piège !

VI

La poursuite latente

La vie réparait ingénieusement les fibres obscures du gorille et les cavernes de chair où la mort avait travaillé dans les décombres. Sous les voûtes dures, au fond des orbites blêmies, les yeux recommençaient à scruter l'univers. Une défiance amère persistait dans l'âme du fauve. Il se savait captif de créatures équivoques et presque à sa ressemblance. Parfois son front se plissait étrangement ; des images flottaient, qui recréaient les sites abolis et les silhouettes de ses compagnes... À l'approche des hommes, son poil se hérissait ; l'instinct élevait ses bras contre le danger mortel que peut devenir toute créature.

Il en était une pourtant qu'il accueillait avec douceur. Quand Hareton paraissait, l'homme des bois dressait sa tête lourde, avec un scintillement dans les pupilles. Il considérait patiemment ce visage pâle, ces cheveux clairs, ces mains qui avaient calmé sa souffrance et qui le nourrissaient. Malgré des retours d'inquiétude et des remous de méfiance, l'habitude souveraine, la salutaire répétition, origine de toute sécurité, peu à peu enveloppait les gestes d'Ironcastle.

Le gorille eut la foi. Chaque geste de l'homme devint rassurant. La bête sut qu'il y avait, dans le vaste monde, quelqu'un de qui elle pouvait chaque jour attendre l'aliment, source de vie. Parce qu'elles renaissaient, ces impressions furent plus profondes et presque méditées. Il y eut un vague échange entre les mentalités dissemblables.

Bientôt, la présence d'Ironcastle fut de la joie. Quand l'homme paraissait, la bête, rassurée, subissait la présence des autres. Mais dès qu'Hareton s'éloignait une défense sauvage grondait dans la large poitrine.

Les Trapus ne s'apprivoisaient pas. Une hostilité indomptable luisait au fond de leurs pupilles. Leurs mufles opaques, ou demeuraient étrangement roides, ou exprimaient en éclair une aversion homicide. Ils acceptaient les soins et la nourriture, sans aucune lueur de gratitude. Leur défiance se manifestait par de longs préliminaires qui précédaient leurs repas. Ils flairaient, tâtaient interminablement les aliments. Muriel, seule, semblait ne pas éveiller leur haine. Ils la considéraient inlassablement et, par intermittence, quelque chose d'indicible agitait leurs lèvres pesantes...

On les sentait perpétuellement aux aguets. Leurs yeux cueillaient toutes les images ; leur ouïe absorbait les moindres frémissements des choses.

Après l'aventure des lions, leur vigilance parut plus intense. Kouram dit un matin :

– Leur tribu est très proche... *Elle leur parle.*

– Tu as entendu des voix ? demanda Ironcastle.

– Non, maître... Ce ne sont pas des voix... ce sont des signes sur l'herbe, sur la terre, sur les feuilles et sur l'eau...

– Comment le sais-tu !

– Je le sais, maître, parce que l'herbe est coupée avec des intervalles ou bien tressée, parce qu'il y a des sillons sur la terre, parce que les feuilles sont relevées ou arrachées comme ne le

font pas les bêtes... parce qu'il flotte des brindilles croisées sur l'eau... Je le sais, maître !

– Tu ne sais pas ce que cela signifie ?

– Non, maître !... Je ne connais pas leurs signes... mais ils ne peuvent penser qu'à nous faire du mal ! Et ceux que nous avons pris deviennent dangereux pour nous. Il faut les tuer ou les torturer.

– Pourquoi les torturer ?

– Pour qu'ils dévoilent leurs secrets...

Ironcastle et ses compagnons écoutaient avec stupeur.

– Mais que peuvent-ils faire ? demanda Guthrie.

– Ils peuvent aider à nous dresser des pièges...

– Il n'y a qu'à les surveiller davantage et les enchaîner.

– Je ne sais pas, maître. Même enchaînés, ils sauront aider leur tribu.

– Si on les torturait, parleraient-ils ?

– Peut-être... l'un d'entre eux est moins brave que les autres ! Pourquoi ne pas essayer ? demanda ingénument Kouram. On les tuera ensuite.

Les Blancs ne répondirent pas, connaissant l'incompatibilité de leurs mentalités et de celle du Noir.

– Il faut écouter Kouram, dit pensivement Ironcastle, quand leur guide se fut retiré. Dans son genre, c'est un homme très intelligent.

– L'écouter, sans doute ! marmonna Guthrie. Mais que pouvons-nous faire de plus que nous faisons ? Son conseil, au fond, est le seul sage. Il faudrait les torturer et les tuer ensuite.

– Vous ne le feriez pas, Guthrie ! exclama Muriel avec horreur.

– Non, je ne le ferais pas, mais il serait légitime de le faire... quand ce ne serait que pour vous, Muriel. Ces hommes sont une infernale vermine... prête à tous les forfaits... une collection de criminels, et vous pouvez être sûre qu'ils n'hésiteraient pas à nous cuire et à nous manger...

– Paroles inutiles. Nous ne les tuerons pas, et moins encore les torturerons-nous, intervint Ironcastle. D'ailleurs, ils ne pourraient rien nous révéler... puisque nous ne les comprenons pas.

– Kouram les comprend peut-être.

– Non. Il ne peut que deviner. C'est insuffisant.

– Vous avez raison, dit Philippe. Nous ne nous avilirons pas ! Toutefois, que faire d'eux ? Leur présence est un danger.

– Votre question est une réponse, remarqua sir Georges. Les libérerons-nous ?

– Non ! pas encore... Est-il impossible, en alliant la ruse des Noirs à nos ruses de Blancs, de déjouer leur astuce ?

Ironcastle leva les sourcils, puis regarda fixement Philippe.

– Puisque la terre, l’herbe, les feuilles et l’eau parlent, ne peut-on déformer les signes ?

– J’y pensais, fit Ironcastle. À coup sûr, on le pourrait. De plus, c’est une précaution élémentaire de bander les yeux des captifs pendant la marche ou, mieux, de leur envelopper la tête. La nuit, on peut les maintenir dans une tente...

– Il faudrait aussi les bâillonner, ajouta Guthrie. Et boucher leurs oreilles...

– Ils seront bien malheureux ! soupira Muriel.

– Pas longtemps. Kouram prétend qu’ils ne quittent pas la forêt. Jamais on ne les a vus s’avancer dans la plaine à plus d’une journée de marche. Eh bien ! cette forêt n’est pas sans bornes !

– Rappelons Kouram, dit sir Georges.

Kouram écouta parler les Blancs en silence.

– C’est bien ! répondit-il, Kouram veillera ; les compagnons aussi... Mais la ruse des Trapus est inépuisable. Il faudra toujours craindre une évasion. Voici ce que je viens de trouver.

Il montra des feuilles de figuier liées par des brins d’herbe ; les pointes de plusieurs feuilles étaient enlevées ; d’autres feuilles se trouvaient percées symétriquement.

– Un des captifs a laissé tomber ce signe près d’un buisson... Et cela veut certainement dire plus d’une chose. Pourquoi ne pas les tuer ? soupira-t-il en levant les mains vers son visage.

La surveillance devint plus minutieuse et plus sévère. Tout le jour, on tenait voilés les visages des captifs ; la nuit, un veilleur se tenait dans leur tente ; et lorsqu'on leur permettait de faire quelques pas dans le campement, ils avaient les jambes entravées. Malgré tout, ils étaient un incessant sujet d'inquiétude.

À travers leur impassibilité, Ironcastle, Philippe et Muriel commençaient à discerner la ruse de leurs yeux et les légers frissons de la bouche ou des paupières, par quoi ils décelaient leurs haines ou leurs espérances. Lorsqu'ils ne purent plus épier pendant le jour, leur rage fut manifeste. Une menace sournoise émanait de leur attitude ; le moins patient avait proféré des paroles que l'on devinait injurieuses...

Puis, ils parurent résignés. Au bivouac, à la lueur des bûchers, ils rêvaient mystérieusement, aussi immobiles que des cadavres.

– Eh bien ! demanda, un soir, Philippe à Kouram... *Parlent-ils* toujours aux leurs ?

– Toujours ! répondit gravement Kouram. Ils entendent et ils répondent.

– Mais comment ?

– Ils entendent par la voix des chacals, des corbeaux, des hyènes, des léopards... Ils répondent par la terre.

– Vous n'effacez donc pas leurs signes ?

– Nous les effaçons, maître. Pas toujours, parce que nous ne savons pas... Les Trapus sont plus rusés que nous !

Cette nuit était rendue plus charmante par une brise qui soufflait de la terre vers le lac. Les brasiers élevaient leurs lueurs écarlates ; on entendait la vie gronder dans les profondeurs de la sylve ; Philippe considérait la figure de la Croix du Sud qui se répétait en tremblant dans les eaux... Un instant, Muriel se tint auprès de lui. Enveloppée de lumière rouge mêlée à la pénombre bleue, elle était une apparition presque fluide dans la vie profonde du désert. Il la respirait avec une douceur qui, par intervalles, devenait angoissante ; elle éveillait tout ce qu'il y a de mystérieux dans le cœur des hommes. Bientôt, l'heure devint si émouvante que Philippe sentit qu'il ne l'oublierait jamais.

– Rien ne ressemble moins que cette nuit à une nuit de Touraine, dit-il... et cependant c'est à une nuit de Touraine que celle-ci me fait songer... une nuit au bord de la Loire, près du château de Chambord... et aussi rassurante que celle-ci est redoutable.

– Pourquoi redoutable ? fit Muriel.

– Ici, toutes les nuits sont redoutables. La nature n'a perdu aucun de ses noirs prestiges.

– C'est vrai ! chuchota la jeune fille avec un frémissement, car elle se revit dans les anneaux du python. Mais je crois que nous regretterons ces nuits.

– Profondément ! La vie nous a été de nouveau révélée... et avec quelle puissance !

– Nous avons revu le Commencement dont parle le Livre.

Il inclina la tête, sachant qu'il ne fallait pas prononcer une seule parole qui choquât Muriel dans la croyance qu'elle avait reçue d'une longue génération de femmes et d'hommes mystiques. Elle vivait, comme Hareton, deux existences isolées :

dans l'une était sa foi, à laquelle sa raison ne touchait jamais, dans l'autre s'accomplissait un destin terrestre où elle pensait librement et selon les circonstances.

– Puis, ajouta-t-il, avec un peu d'angoisse, vous avez rayonné sur nous la vie de votre beauté ! Il ne pouvait pas y avoir une douceur plus profonde ! Avec vous, Muriel, nous n'avons jamais tout à fait quitté le monde où les hommes dominent... avec vous nos tentes sont des demeures... nos feux du soir sont un foyer... vous êtes l'image de ce que l'humanité a fait de plus charmant et de plus consolant... notre meilleure espérance et notre plus tendre inquiétude !

Elle l'écoutait, curieuse, finement émue et sachant qu'elle était aimée. Mais quoiqu'il y eût du trouble dans son cœur, elle ignorait encore si elle préférerait Philippe à tous les hommes et elle réservait ses paroles :

– Il ne faut pas exagérer ! dit-elle... Je n'ai pas tant d'importance... et je suis plus souvent un fardeau qu'une consolation.

– Je n'exagère pas, Muriel. Même si vous n'étiez pas aussi brillante, ce serait déjà une grâce incomparable de vous voir assise parmi nous, si loin de la patrie blanche !

– Eh bien ! murmura-t-elle, c'est assez parler de moi, un même soir. Regardez plutôt comme les étoiles tremblent gentiment dans les eaux frisées du lac.

Elle chanta à mi-voix ;

Twinkle, twinkle, little star,
O I wonder what you are !

– Je me revois petite fille, dit-elle, devant un lac de mon pays... un soir aussi... tandis qu'une voix chantait cette petite chanson innocente.

Elle s'interrompit, elle tourna la tête et tous deux virent une forme trapue qui rampait, franchissait la zone des feux et se précipitait dans le lac.

– Un des prisonniers ! exclama Philippe.

Déjà Kouram, deux Nègres et sir Georges se précipitaient. Ils demeurèrent les yeux fixés sur la plaine des eaux ; des formes obscures évoluaient, reptiles, batraciens, poissons, mais aucune forme humaine n'était visible.

– Les canots ! ordonna Hareton.

C'étaient des canots démontables qui furent prêts en un moment. Deux équipes protégées par les vêtements-armures sillèrent sur le lac. Mais toutes les recherches furent vaines : le Trapu avait réussi son évasion ou s'était noyé. On ignorait comment il s'était sauvé, car il avait emporté ses liens et complètement déjoué la vigilance des deux veilleurs qui gardaient la tente aux captifs.

– Vous voyez, maître, fit Kouram, lorsque les canots furent rentrés...

– Je vois, répondit mélancoliquement Ironcastle, que vous aviez raison ! Ce Trapu a été plus rusé que nous.

– Pas lui seulement, maître. C'est la tribu qui l'a délivré.

– La tribu ? exclama railleusement Guthrie.

– La tribu, maître. Elle a donné l'arme pour couper les cordes… et peut-être l'eau qui brûle.

– Qu'est-ce que l'eau qui brûle ? demanda Hareton avec anxiété.

– C'est une eau qui sort de la terre, maître… Elle brûle les herbes, le bois, la laine et la peau… Si les Trapus en ont versé dans le creux d'une pierre, le fugitif a pu s'en servir…

– Nous allons bien voir !

Le sol de la tente n'avait gardé la trace d'aucune substance corrosive.

– Kouram aime les légendes ! grogna Guthrie.

– Non ! dit sir Georges… car voici un fragment de corde évidemment brûlé.

Il montrait un brin à peine long d'un demi-centimètre, dont un bout était calciné.

Ironcastle haussa les sourcils :

– Capital ! Kouram n'exagère rien.

– Qu'est-ce qui prouve que la corde a été brûlée par un corrosif ? dit Sydney. Le captif a peut-être profité d'un tison égaré.

– Non ! affirma sir Georges, qui continuait à examiner le fragment de corde. Ce n'est pas ici la brûlure d'une flamme.

– Alors, pourquoi ont-ils tardé si longtemps à se servir de leur damné liquide !

– Parce que l'eau qui brûle ne se trouve pas partout, maître ! dit Kouram qui avait entendu. On peut marcher des semaines et des semaines... même des mois sans la rencontrer !

– Nous avons eu tort de ne pas emmener des chiens ! dit Philippe.

– Avant le départ, nous aurions dû les faire venir des Antilles ou de la Vera-Cruz... mais nous n'avions pas le temps, dit Hareton.

– Nous dresserons des chacals ! dit Guthrie mi-grave et mi-facétieux...

– Je préférerais me fier au gorille ! reprit Ironcastle... Il déteste particulièrement ces Trapus.

– Vous avez raison, maître, intervint Kouram. L'Homme-qui-ne-parle-pas est l'ennemi des Hommes-Trapus !

– Croyez-vous qu'on puisse le dresser ?

– Vous le pouvez, maître... vous seul !...

Hareton s'efforça de dresser l'anthropoïde. Les premiers jours, rien ne parut pénétrer dans le crâne de granit. Lorsqu'on mettait le gorille en présence des Trapus captifs, une agitation extraordinaire faisait palpiter le fauve et ses yeux plus ronds, fluorescents, verdissants, exprimaient une fureur menaçante et une crainte mystérieuse.

Après quelques jours, il y eut, dans la mentalité de la brute, une sorte d'explosion pareille aux éclosions subites de telles fleurs tropicales. L'intelligence scintillait par sursauts. Puis la

bête parut positivement comprendre qu'elle devait surveiller les prisonniers.

Elle s'accroupissait devant leur tente, flairait les émanations odieuses, épiait l'espace. Un soir, tandis que Hareton contemplait le feu, Kouram parut devant lui :

– Maître, l'Homme-sans-Parole a senti venir les Trapus. Ils sont près du campement.

– Tout le monde est à son poste ?

– Oui, maître... D'ailleurs, ce n'est pas une attaque qui est à craindre.

– Quoi, alors ?

– Je ne sais pas. Il faut veiller sur les aliments, sur les captifs et sur la terre...

– Sur la terre ? Pourquoi ?

– Les Trapus connaissent des cavernes que leurs ancêtres ont creusées...

Hareton comprit ce que le Noir voulait dire et, pensif, il se rendit auprès de l'anthropoïde. Il était violemment agité ; il écoutait et flairait ; les poils qui couvraient la crête de son crâne se hérissaient par intervalles.

– Eh bien, Sylvius ?

Hareton passa doucement la main sur l'épaule de la bête. Sylvius répondit par un mouvement indécis, ébauche d'une caresse et fit entendre un cri sourd.

– Va, Sylvius !

La bête se dirigea vers l’extrémité ouest du campement. Là, son agitation devint frénétique et, s’accroupissant, elle se mit à creuser la terre.

– Vous voyez, maître ! fit Kouram, qui était venu. Les Trapus sont dans la terre.

– Alors, le campement est situé au-dessus d’une caverne ?

– Oui, maître.

Hareton demeura un long moment soucieux. Kouram s’était couché, il collait son oreille contre le sol.

– Ils sont là ! dit-il.

Le grondement de Sylvius parut acquiescer à ces paroles.

Un cri d’effroi traversa la nuit, un cri de femme qui fit trembler Hareton.

– C’est Muriel ! exclama-t-il.

Il bondit vers la tente de la jeune fille. Le Noir qui la gardait gisait sur le sol, immobile... Hareton leva la portière de toile qui fermait la tente et darda la lueur de sa lampe électrique.

Il ne vit pas Muriel.

VII

Muriel dans la nuit

Au centre de la tente, il y avait un trou ovale, où pouvaient passer deux hommes. À côté on voyait un bloc de porphyre vert.

Hareton, poussant une clameur d'alarme, se précipita. Des marches informes s'enfonçaient dans les ténèbres. Sans attendre, Ironcastle descendit. Quand il fut à la dernière marche, il aperçut un couloir souterrain, mais après une douzaine de toises, la route se trouva barrée par un éboulement de terre et de cailloux.

Philippe, Sydney, sir Georges étaient venus.

– Dam'it ! hurla Guthrie, saisi d'une fureur sauvage.

– Il faut s'organiser, dit sir Georges.

Le vertige tournoyait dans le crâne de Philippe et son cœur sonnait le tocsin. Tous tâtaient la terre dans l'espoir d'une issue.

– Kouram, commanda sir Georges, faites venir des pelles et des pioches.

Guthrie, après une minute d'exaspération, revenait au sens pratique de sa race et de sa nation :

– Ma perforeuse ! fit-il.

Il avait prévu, avant le départ, la possibilité d'un obstacle de pierre ou de terre. Accompagné de Dick et de Patrick, il alla

chercher l'appareil. C'était une machine ingénieuse, qui pouvait, selon les circonstances, fonctionner à l'essence ou être manœuvrée à la main. Comparativement légère, il ne fallait que deux hommes ordinaires pour la transporter.

Dix minutes plus tard, la perforeuse était en place, et Sydney ayant rempli le réservoir, elle commença son œuvre et traça un passage cinquante fois plus vite que ne l'eussent fait des pioches et des pelles.

Ironcastle s'élança le premier dans le couloir libre. Les lueurs des lampes électriques ne montraient aucune trace du passage de Muriel et des Trapus. Bientôt il fallut se baisser, puis la fissure devint si étroite qu'il fut impossible d'avancer deux de front...

– C'est à moi de marcher en avant ! déclara Guthrie, d'un ton énergique et presque impérieux... Non ! Oncle... non !... ajouta-t-il en attirant Hareton, qui voulait demeurer en tête. Ici, ma force devient notre meilleure sauvegarde. Je briserai plus facilement qu'aucun de vous l'obstacle et j'aurai mieux raison de ceux qui oseraient engager le combat !

– Mais, objecta Hareton, le couloir peut devenir trop étroit pour vous...

– Je me coucherai et vous passerez sur mon corps.

Guthrie discutait tout en avançant. Il était d'autant plus logique qu'il fût en tête que, seul avec sir Georges et Patrick, il avait revêtu le costume imperméable aux sagaies.

Quoiqu'il s'abaissât encore, le couloir ne devint pas plus étroit. Les poursuivants se courbaient tellement qu'un peu plus, il eût fallu ramper... Puis, le plafond s'éleva, le passage s'élargit

et sir Georges poussa une exclamation. Il venait de ramasser un petit mouchoir qui appartenait à Muriel.

Hareton s'en empara et le pressa sur ses lèvres.

– C'est du moins la certitude qu'elle a passé par ici ! remarqua Guthrie.

Un faible rayonnement pénétrait dans la route souterraine et, presque subitement, le lac se montra sous la lueur d'un quart de lune...

Pendant plusieurs minutes, les compagnons contemplèrent les eaux où tremblotaient doucement Sirius, Orion, la Vierge et la Croix du Sud... Des chacals glapissaient sur la plaine, de colossales grenouilles élevaient des voix aussi retentissantes que la voix des buffles...

– Rien ! murmura sir Georges.

Trois îles allongeaient leurs masses arborescentes. C'est elles qui attiraient l'attention passionnée de la petite troupe.

– C'est là qu'ils doivent l'avoir enlevée ! exclama plaintivement Hareton.

De grandes larmes coulaient sur ses joues ; tout ce visage impassible se décomposait dans la douleur ; il sanglotait :

– J'ai fait une chose inexpiable... je mérite mille fois les supplices et la mort...

Le désespoir de Philippe égalait celui du père. Une horreur sans nom enténébrait son âme, rendue plus intolérable par son impuissance !

Guthrie, les yeux phosphorescents, tendait les deux poings vers les îles.

– Nous ne pouvons rien faire ! dit sir Georges avec autorité. Nous perdrons toute chance de la sauver si nous continuons à exposer inutilement nos existences.

Il examina le rivage. C'était une falaise presque abrupte. Il ne fallait pas songer à la gravir : presque à coup sûr, des Trapus étaient cachés ; en un moment, ils eussent anéanti tous ceux qui n'avaient pas le vêtement imperméable. Ici, sous une roche en surplomb, et le lac libre jusqu'aux îles, toute surprise était impossible :

– Que faire ? demanda tristement Hareton.

Dans sa douleur, il sentait le besoin de confier le commandement à un esprit plus calme.

– Il n'y a qu'une seule chose à faire : retourner au camp... par où nous sommes venus... équiper les canots et explorer les îles.

– Right ! fit Guthrie dont l'excitation commençait à céder aux instincts positifs du veneur. Ne laissons au hasard que ce qu'on ne peut pas lui enlever. Faisons vite. Je pars le dernier...

– Non ! objecta sir Georges. Pour la retraite, Sydney, il vaut mieux que ce soit moi ! Je me retournerai plus facilement s'il faut faire face à l'ennemi.

Sydney céda ; la petite troupe rétrograda rapidement sous terre. Quand elle parvint auprès de la perforeuse, l'Anglais murmura :

– Nous avons de la chance !... L'issue aurait pu être bloquée !

Il fallut plus d'une demi-heure pour mettre le canot démontable en état de naviguer. Hareton et Philippe vivaient des transes de condamnés à mort, mais une énergie noire coordonnait leurs actes. Comme Guthrie, ils pensaient qu'il ne fallait perdre aucune chance.

Sir Georges devait garder le camp avec Patrick, Dick Nightingale et la plupart des Africains. L'expédition de poursuite comportait donc Ironcastle, Guthrie, Philippe, quatre Noirs y compris Kouram, et l'anthropoïde. Celui-ci remplirait un rôle analogue à celui qu'eussent rempli des chiens.

On avait donné aux Noirs des espèces de manteaux en toile goudronnée qui laisseraient difficilement passer les sagaies, mais le gorille se défendit contre toute espèce d'habillement.

Avant de s'embarquer, on tenta une expérience : Sylvius, laissé libre de ses mouvements, se dirigea tout de suite vers le souterrain. Par suite, il devenait improbable que les Trapus eussent paru à la surface, du moins près du campement.

D'autre part, le transport de Muriel sur la falaise semblait impraticable. Tout convergeait vers l'hypothèse d'une fuite par le lac.

– Embarquons ! conclut Guthrie, puisqu'enfin il faut faire un choix.

Le moteur trépida, l'embarcation silla sur les eaux torpides. Elle s'arrêta à la première île, où Ironcastle, Guthrie et Philippe descendirent avec l'anthropoïde, qui donnait des signes manifestes d'irritation.

– Ils ont passé par ici ! conclut Hareton.

Un saurien sauta dans le lac ; des bêtes furtives glissaient parmi la brume et une roussette aux ailes élargies voletait entre les ramures.

Cependant, l'homme des bois, après avoir flairé le sol, s'élançait à travers l'île. Il était redevenu farouche et formidable. Son âme ancienne renaissait et tous les instincts qui le menaient à travers le mystère des sylves.

– Il est libre ! grommela Guthrie. Qu'il lui prenne seulement fantaisie de grimper sur les arbres et nous ne le reverrons plus.

Le gorille, ayant traversé l'île diagonalement, arriva devant une petite crique. Philippe se baissa et ramassa un objet luisant parmi les roseaux : c'était une épingle en écaille.

– Muriel ! gémit le père.

L'anthropoïde rauquait, mais ne bougeait plus, et quand Hareton lui mit la main sur l'épaule, il eut un geste presque humain.

– Aucun doute, affirma Guthrie. Cette vermine s'est rembarquée. Visitons les autres îles...

Il y en avait trois, plus quelques îlots. Les explorateurs ne découvrirent aucun autre indice du passage des Trapus.

– Seigneur ! priait Hareton, les mains jointes vers les étoiles... Dieu du Ciel et de la Terre, ayez pitié de Muriel !... Prenez ma vie et laissez-lui la sienne !

DEUXIÈME PARTIE

I

Les hommes aériens

Ouammhà, l'Aigle Bleu, monta dans le baobab. Trois huttes y contenaient ses femmes, ses filles et ses fils. L'Aigle Bleu avait des écheveaux de neige dans la laine ténébreuse de sa chevelure mais la force habitait ses membres, le courage sa poitrine et la ruse son crâne de granit.

Le regard d'ambre rôda parmi les delebs, les palmiers à huile, les douros, les pandanus, les dragonniers entrecoupés de figuiers et d'andropogons. Les baobabs y formaient des îles puissantes. De siècle en siècle, ils portaient les huttes des Goura-Zannkas, Hommes-des-Étoiles. Coniques, semblables aux nids des grands termites, ces huttes étaient fortes contre le soleil et rudes contre les pluies.

Ouammhà commandait les cinq clans de la tribu. Elle comptait cinq cents guerriers, armés de la hache de jade, de la massue et de la sagaie. Il y avait d'autres tribus à l'Orient, d'autres encore dans la vallée des morts. Elles se faisaient la guerre, parce que les hommes se multipliaient en surabondance. On dévorait les captifs et les captives. Quelquefois, les tribus faisaient alliance pour repousser les Trapus, qui convoitaient la terre abondante.

Or, cette année, la guerre venait de finir. Les hommes de Ouammhà, ayant vaincu les Fils du Rhinocéros-Rouge et du Lion-Noir, avaient capturé cinquante guerriers et soixante femmes : on préparait des festins qui se renouvelleraient jusqu'à la lune nouvelle. On les avait plongés dans le lac jusqu'au cou ; ils y marineraient jusqu'à l'heure de l'égorgement ; ainsi leur chair serait plus tendre et plus savoureuse.

Les bûchers s'élevaient dans la Grande Clairière. Ouammhà savait les paroles qu'il faut dire et les gestes qu'il faut faire pour apaiser les Choses puissantes qui sont dans l'Eau, dans la Terre, dans le Vent et dans le Soleil.

Les Goura-Zannkas connaissent la hiérarchie des Forces. Il y a celles qui ressemblent, dans l'Invisible, à des hommes ou à des bêtes : ce sont les plus petites et les moins redoutables. Ensuite, celles qui ont la figure des grands végétaux : leur pouvoir est inconcevable. Celles qui n'ont point de forme et point de limites, qui s'écoulent et qui changent, qui décroissent et croissent, ont pour langage la tempête, la foudre, l'incendie, l'inondation. Ce ne sont pas des Êtres, mais des Choses : devant elles les Êtres ne sont rien !

Quand Ouammhà fut dans le baobab, il clama d'une voix violente et ses fils se montrèrent avec ses gendres, rassemblés au centre des ramures.

Alors Ouammhà discourut :

– Fils des Clans-Élus... les premiers clans aériens... dont Ouammhà est le maître... voici mon commandement ! Un guerrier sur dix se mettra en route à l'ouest, au nord, à l'est et sur le lac... Des hommes inconnus cheminent, avec des chameaux, des ânes et des chèvres. Plusieurs sont étranges et ne ressemblent ni aux Fils des Étoiles ni aux Fils du Rhinocéros-Rouge, du Lion-Noir, ou du Marécage, ni même aux Trapus. Leurs visages n'ont pas de couleur, leurs cheveux luisent comme la paille et leurs armes sont incompréhensibles... Nos guerriers entoureront leur caravane... Ce soir elle campera près de nos limites... Nous l'anéantirons ou nous ferons alliance !... Bà-Louama conduira les guerriers et demain Ouammhà le suivra avec trois cents hommes. J'ai parlé !

Bà-Louama rassembla donc un guerrier sur dix, d'abord sous le baobab de l'Aigle Bleu, puis dans toute la sylve, et se mit en route pour cerner les hommes au visage incolore.

– C'est bien ! dit l'Aigle Bleu, quand l'expédition fut partie... Que la victoire soit consacrée !

Hegoum, l'Homme-à-la-Corne-Sonore, souffla vers les quatre Cieux ; les clans se réunirent dans la Grande Clairière, où l'Aigle Bleu enfla sa voix retentissante :

– Les Goura-Zannkas sont maîtres de la forêt et du lac. Les Fils du Lion-Noir et du Rhinocéros-Rouge s'étant dressés contre nous, nous leur avons brisé le crâne, ouvert le ventre et percé le cœur. Leurs entrailles se sont répandues sur la terre, leur sang a coulé comme une rivière rouge. Nous avons capturé beaucoup de guerriers, de femmes et d'enfants... Vingt guerriers, qui ont macéré dans le lac pendant toute la nuit et tout le jour, sont prêts pour le Grand Sacrifice...

Les clans poussèrent un cri immense, prolongé comme le rugissement des lions. Ils n'étaient point féroces. Aux temps ou la sagaie de guerre reposait, ils avaient des âmes bénévoles, ils rencontraient sans fureur les hommes de tribus voisines. Mais la guerre étant sacrée, c'est un devoir de manger les captifs.

– Que les bûchers s'allument ! ordonna l'Aigle Bleu.

Ils s'allumèrent ; leurs feux luttaient contre les feux fugitifs du crépuscule et dominaient la lueur de la lune croissante dont une moitié était d'argent et l'autre de cendre.

Alors, agitant des torches, les clans descendirent au bord du lac. Les guerriers capturés y baignaient depuis la veille. On ne voyait que leurs têtes, car les corps étaient attachés à des

blocs de granit. À la vue des torches, ils connurent leur sort et ne s'étonnèrent point :

– Fils du Rhinocéros-Rouge et du Lion-Noir, clama Ouammhà, au jour de sa naissance, l'homme est déjà près du jour de sa mort. Où sont-ils les ancêtres innombrables ? Et où seront bientôt ceux qui vont vous mener au sacrifice ? Votre mort est belle, Fils du Rhinocéros et du Lion... Vous avez combattu pour vos clans et nous avons combattu pour les nôtres... Beaucoup de Fils de l'Aigle sont tombés sous vos sagaies. Nous n'avons pas de haine, mais il faut obéir aux Choses, car les Choses sont tout et les Êtres ne sont rien !...

Déjà on retirait les captifs de la vase. Leurs jambes ne les soutenant plus, il fallut les transporter auprès des brasiers.

Ils se mirent à rire quand les femmes, selon la coutume millénaire, vinrent avec les gâteaux de millet, car le repas des vaincus est aussi sacré que le repas des vainqueurs. Les Fils du Lion-Noir et du Rhinocéros-Rouge oublièrent la mort et dévorèrent les gâteaux.

Cependant, Ouammhà donnait le signal des danses rituelles. Un guerrier, le visage peint en rouge comme s'il l'avait trempé dans le sang, frappa sur la caisse de dragonnier, tandis que deux autres soufflaient dans les flûtes de roseau. Les coups rythmaient à contresens, sourdement, le chant monotone des flûtes ; tels guerriers, d'abord très lents, le visage éteint, balancèrent leurs torses. La voix des flûtes s'accéléra, les coups sourds se multiplièrent, une exaltation encore confuse alluma les prunelles, tandis que l'oscillation des corps suivait le rythme de la musique et que les femmes se joignaient aux hommes.

Puis, la caisse sonna frénétiquement, les flûtes glapirent comme des chacals, les Goura-Zannkas se mêlèrent dans une sarabande farouche. Ils s'enlaçaient, avec des clameurs aiguës,

ils formaient une masse houleuse ou se roulaient sur le sol, en bramant, hurlant et rugissant. Une férocité ivre phosphora dans les prunelles ; hommes et femmes échangèrent des morsures ; le sang coulait sur les poitrines noires.

Debout, sur un tertre, immobile et le visage impassible, Ouammhà contemplait ce spectacle. Quand l'acharnement menaça de devenir homicide, il émit trois cris formidables... Et il se fit, presque soudain, un profond silence. La lune de nacre et d'hydrargire semblait descendre sur la cime des baobabs, la lueur des bûchers effaçait les étoiles, et les captifs, ayant dévoré leur provende, attendirent la mort.

L'Aigle Bleu donna le signal. Armés des couteaux verts du sacrifice, des guerriers s'avancèrent et plusieurs captifs, saisis d'une terreur subite, poussaient des plaintes sourdes, tentaient de se lever ou tendaient des mains suppliantes.

Chaque guerrier ayant rejoint sa victime, les yeux se fixèrent sur Ouammhà. Lorsque la main du chef s'éleva, les couteaux de jade tranchèrent les gorges, les sources rouges se répandirent sur les fougères. Puis, les yeux des vaincus cessent de tourner, les corps pantelants s'immobilisent. Les cuisses, les bras, les têtes, les torses répandirent dans la nuit l'odeur des chairs rôties et les Goura-Zannkas connurent la joie délicieuse de dévorer l'Ennemi.

Ensuite, l'Aigle Bleu donna son commandement : à l'heure où les étoiles s'éteignent dans les quatre firmaments, les Goura-Zannkas se lèveraient dans leur force pour combattre les Guerriers-Fantômes.

II

L’aube belliqueuse

C’était vers les deux tiers de la nuit. Kouram veillait auprès des feux et se levait par intervalles pour éloigner le sommeil et pour flairer l’espace. Il savait que les Trapus ne rôdaient plus autour du campement, depuis l’enlèvement de Muriel. Dans son âme sauvage, il s’en réjouissait – car la jeune fille lui était indifférente et il souhaitait obscurément que sa trace fût perdue. Mais il devinait d’autres dangers, car Houmra, le plus subtil des éclaireurs noirs, croyait avoir entrevu des hommes sur les flancs de la caravane.

Kouram, ayant envoyé Houmra et deux autres Noirs à la découverte, se demandait s’il fallait éveiller le chef. Il n’y avait pas d’autres Blancs debout que Patrick, et Kouram ne daignait pas même le prévenir, car s’il le jugeait puissant dans les combats, il l’estimait dépourvu de flair et de discernement.

Situé sur la rive du lac, dans une échancrure, environné de feux, le camp était prêt pour la bataille. Au premier signal, Blancs et Noirs seraient à leurs postes. Kouram avait une confiance religieuse dans la sagesse du chef, dans les carabines à répétition, le fusil à éléphants et surtout l’épouvantable mitrailleuse. Mais il ne fallait pas se laisser surprendre. La rive du lac ne permettait point d’attaque directe et, derrière les bûchers, s’étalait une surface herbeuse où aucun corps d’homme ne pouvait se dissimuler. Le couvert le plus proche était à cinq cents pas. Ainsi, quelle que fût la manœuvre de l’ennemi, il ne pouvait approcher sans se découvrir.

Les étoiles marchèrent – et la Croix du Sud se redressa sur le pôle... À la fin, des silhouettes parurent et Houmra se montra dans la lueur des flammes. Il avait le corps léger comme les chacals et les yeux jaunes du gypaète.

Il dit :

– Houmra a surpris des hommes du côté où le soleil se couche et du côté où brillent les Sept Étoiles...

– Sont-ils en grand nombre ?

– Ils sont plus nombreux que nous. Houmra n'a pas pu les compter. Houmra ne croit pas qu'ils attaqueront avant que les étoiles ne fuient devant la lumière.

– Pourquoi Houmra croit-il cela ?

– Parce que la plupart sont endormis... S'ils n'attendaient pas d'autres guerriers, ils chercheraient à nous surprendre pendant la nuit.

Kouram inclina la tête, car des paroles étaient justes, et il considéra l'Orient. Il ne pâlissait pas encore. Les étoiles, claires sur un ciel très noir, étaient rangées dans l'ordre où elles se rangèrent avant qu'un seul homme ou une seule bête eussent paru sur la terre. Cependant Kouram savait qu'avant une heure, la cendre du jour les éteindrait une à une...

Le silence était puissant et doux. Les bêtes qui devaient périr et refaire de leur chair la chair d'autres bêtes, ne vivaient plus. Même la voix des chacals s'était tue.

Kouram, ayant reçu les rapports des autres coureurs, vérifia les feux et passa auprès des sentinelles :

– Il n'y a rien ? demanda Patrick qui veillait à la corne méridionale du camp.

– Des hommes nous guettent ! répondit le Noir.

– Les Trapus ?

– Non, des hommes qui viennent de la forêt.

Patrick eut un rire silencieux. Cette créature imprévoyante et pleine de bravoure souhaitait des combats.

– Vous ne croyez pas qu'ils attaquent ? demanda-t-il.

À la lueur des feux, il montrait une tête plantée de cheveux marron, des yeux d'outremer et un visage long au menton pointu.

– Ils attaqueront, s'ils se sentent assez forts !

– Tant pis pour eux ! grogna l'Irlandais.

Kouram méprisa cette réponse et s'éloigna. Il lui parut soudain qu'il devait avertir Ironcastle et, se dirigeant vers la tente du chef, il leva la portière, il appela.

Hareton dormait mal depuis la disparition de Muriel. Il se leva, revêtit un vêtement et parut devant le Noir :

– Que me voulez-vous, bon Kouram ?

Il y avait une espérance confuse dans cette question : tout événement, toute parole et toute pensée évoquaient instantanément la jeune fille… Le chagrin le rongeait comme une maladie. En quelques jours, sa chair avait fondu. Un remords épou-

vantable corrodait sa peine : pour avoir emmené Muriel il se sentait aussi coupable que s'il l'avait assassinée.

– Maître, reprit le Noir, le camp est cerné.

– Par les Trapus ? exclama Ironcastle avec une convulsion de colère.

– Non, maître, par des hommes noirs. Houmra croit qu'ils viennent de la forêt.

– Sont-ils nombreux ?

– Houmra n'a pu les compter. Ils se dissimulent...

Hareton baissa la tête et réfléchit tristement. Puis, il dit :

– Je voudrais faire alliance avec eux !

– Ce serait bien, dit Kouram... Mais comment parler ?

Il ne voulait pas dire qu'il était impossible de les comprendre, car il était savant dans l'art des gestes, qu'il avait pratiqué innombrablement.

– Ils lanceront les sagaies sur ceux qui voudront s'approcher d'eux, fit-il. Cependant, maître, j'essaierai quand le jour aura paru.

Les étoiles demeuraient étincelantes, mais l'aube était proche ; elle devait être courte ; le soleil apparaîtrait vite après la première émanation des lueurs diffuses.

– Je ne veux pas que tu exposes ta vie, dit Ironcastle.

Un sourire vaguement ironique plissa les lettres violettes.

– Kouram ne s'exposera pas.

Et il ajouta naïvement :

– Kouram n'aime pas mourir !

Hareton fit le tour du campement et vérifia la mitrailleuse.

– J'aurais dû en apporter plus d'une ! songea-t-il.

Puis il regarda le site : le lac où les astres allongeaient leurs scintillations, la steppe, la brousse, la forêt lointaine. C'était une heure pacifique. La sournoise nature promettait le bonheur et, respirant l'air velouté, Hareton avait d'horribles battements de cœur.

Il se tourna vers la Croix du Sud et pria :

– O Lord God of my salvation, I have cried day and night before thee...[2]

Il parlait ainsi, mêlant le désespoir à l'espérance, et la foi à l'accablement. La fièvre luisait dans ses yeux creux. Un remords ardent continuait à le mordre au cœur.

L'aube tropicale apparut et passa en un instant ; une aurore rapide divisa un moment la lumière ; déjà le soleil couleur de cuivre et de sang montait sur les eaux du lac...

– Faut-il les appeler maintenant ? vint demander Kouram.

– Oui.

---

[2] Ô Seigneur de mon salut, j'ai crié vers toi jour et nuit.

Kouram alla prendre une flûte singulière, taillée dans la tige d'un jeune papyrus, semblable à celle dont usaient quelques peuplades de la Grande Sylve. Elle rendit un son doux, uniforme, qui se répandait au loin…

Puis, faisant signe à Houmra, qui le suivit, il sortit du camp, par l'interstice de deux bûchers.

Ils firent deux cents pas dans la plaine et s'arrêtèrent. Aucun homme ne pouvait avancer à portée de javelot sans qu'ils l'aperçussent. Kouram prit sa flûte, en tira des sons monotones et mélancoliques, puis sa voix s'éleva retentissante :

– Les hommes du campement veulent faire alliance avec leurs frères cachés. Que ceux-ci se montrent comme nous nous montrons…

Il n'espérait pas, en parlant ainsi, se faire comprendre d'hommes qui parlaient une langue inconnue, mais ainsi que des générations sans nombre d'hommes sauvages et d'hommes policés, il croyait à la vertu du verbe, il lui attribuait un pouvoir évocateur, ordonnateur et créateur.

La brousse et la savane ne décelaient aucune présence humaine. Quelque bête passait, furtive, les oiseaux du jour célébraient la lumière créatrice.

– Pourquoi ne répondez-vous point ! clama Kouram. Nous le savons bien que vos guerriers assiègent le camp. Houmra aux yeux d'aigle vous a vus du côté des Sept Étoiles et du côté où le soleil se couche.

On ne répondit pas encore – mais une rumeur se faisait au fond de la brousse ; Houmra, dont l'ouïe était aussi subtile que la vue, dit :

– Je crois, chef plein de sagesse, que d'autres guerriers arrivent…

Alors, Kouram, saisi à la fois d'inquiétude et de colère, prit une voix menaçante :

– Que les hommes cachés ne se fient pas à leur nombre. Les chefs blancs ont des armes aussi terribles qu'un tremblement de terre ou qu'un incendie qui dévore la forêt !

Sa mimique accompagnait les paroles ; mais concevant son imprudence, il reprit avec douceur :

– Nous ne sommes pas venus en ennemis. Si vous voulez notre alliance, vos chefs seront les bienvenus dans le camp !

Soudain, un homme noir se leva avec un mugissement pareil à celui des buffles. Il tenait la sagaie d'une main et la massue de l'autre. La force habitait sa poitrine, ses mâchoires saillaient comme des mâchoires de loup, ses yeux jaunes luisaient d'ardeur, de courage et de convoitise.

Il cria des paroles inconnues, mais ses gestes exprimaient la volonté d'être le vainqueur et le maître.

– Les hommes du camp sont invincibles ! répondit Kouram par la parole et les signes.

Ouammhà l'Aigle Bleu se mit à rire, d'une manière dérisoire et hautaine. Il poussa deux clameurs qui commandaient, et les guerriers goura-zannkas se dressèrent parmi les buissons, les fougères et dans les hautes herbes. C'étaient des hommes puissants par le courage et par la jeunesse ; ils enveloppaient tout le camp. Hagoun, l'Homme-à-la-Corne-Sonore, souffla vers le soleil levant ; les Fils des Étoiles rugirent formidablement, tous armés de la massue et de la sagaie.

Et Ouammhà dit, par le verbe et par le geste :

– Les Fils des Étoiles ont dix guerriers pour chacun des vôtres. Nous prendrons le camp, avec les bêtes et les trésors. Et nous mangerons les hommes !

Kouram, comprenant que le chef noir voulait la guerre, étendit les bras, les projeta devant lui, puis montra le sol et se courba :

– Les hommes de la forêt mourront comme les insectes qui s'élèvent le soir sur les eaux du lac...

La voix retentissante de l'Aigle Bleu alterna avec la corne de Hagoun.

À mesure les Goura-Zannkas se formèrent en colonnes : il y en avait quatre, chacune d'environ cinquante hommes.

Kouram fit une dernière tentative ; sa voix et ses gestes dirent ensemble :

– Il est temps encore de faire alliance.

Mais l'Aigle Bleu, voyant les colonnes en bataille, conçut ardemment sa puissance. Il donna le signal de l'assaut...

Le camp était prêt à le recevoir. Sur le tertre, Ironcastle et un Noir manœuvraient la mitrailleuse. Sydney vérifiait le fusil à éléphants. Philippe et sir Georges veillaient au sud et au couchant. Les autres hôtes du camp, tous prêts à faire feu, au premier signal, formaient une longue ligne elliptique.

– Ne tuez pas le chef, cria Ironcastle.

Car il espérait faire alliance avec Ouammhà, même après une bataille.

Le mugissement de la corne et des Goura-Zannkas se répandait sur le lac ; Kouram battit en retraite et deux cents hommes farouches prirent leur élan :

– Feu ! ordonna Ironcastle.

La mitrailleuse, tournant sur elle-même, lança son jet de balles, si pressé qu'il semblait que ce fût un jet liquide. Le fusil à éléphants éleva sa voix foudroyante. Sir Georges et Philippe visaient méthodiquement, soutenus par le feu des tirailleurs.

Ce fut épouvantable. Avant que l'avant-garde des Goura-Zannkas eût franchi la moitié de la distance qui la séparait du camp, plus de soixante guerriers gisaient sur le sol. La mitrailleuse les abattait par files ; le fusil à éléphants les éparpillait en gerbes de sang, de chair, d'os et d'entrailles ; chaque coup de Philippe ou de sir Georges abattait un homme.

Le fusil à éléphants détermina une première débandade : la colonne noire qui longeait le lac, à la vue des guerriers déchiquetés, de têtes et de membres projetés dans l'étendue, fut saisie de panique et se sauva parmi les papyrus ; puis la mitrailleuse arrêta le groupe qui venait du sud, tandis que le feu de Philippe et de sir Georges, aidés par Dick, Patrick et les tirailleurs noirs, disloquait la troisième colonne...

Mais, à l'occident, la troupe menée par l'Aigle Bleu était encore redoutable.

Le chef la précédait, brandissant, la hache et la sagaie, et déjà elle n'était plus qu'à deux cents mètres...

Hareton la regardait venir. C'était l'élite : des guerriers jeunes, véhéments, hauts de stature, profonds de poitrine qui, s'ils envahissaient le camp, jetteraient le désordre parmi les Noirs et massacreraient les Blancs...

Ils bondissaient, véloces. Ironcastle n'avait que deux minutes pour éviter la catastrophe.

– Dommage ! grommela-t-il.

À regret, il tourna la mitrailleuse vers l'occident puis, méthodique, il arrosa. Ce fut comme si des lames de feu ou les chocs du tonnerre eussent passé sur les assaillants. Les hommes tourbillonnaient comme des abeilles dans la fumée, oscillaient, s'affaissaient avec des cris de rage ou d'agonie, ou fuyaient au hasard, frappés de vertige... Bientôt, il n'y eut plus que dix guerriers pour suivre Ouammhà. Ironcastle les dispersa d'un seul geste.

L'Aigle Bleu resta seul devant le camp. La mort fut dans son âme. La force immense de sa race, en un moment, était devenue la faiblesse des chacals devant le lion. Tout ce qui avait exalté sa poitrine, toute la légende et toute la réalité, s'évanouissaient devant une puissance mystérieuse. Son orgueil sombra dans une humilité sans bornes ; ses souvenirs glorieux gisaient en lui mutilés, informes et méprisables.

Il leva sa sagaie ; il leva sa massue. Il criait :

– Tuez Ouammhà... mais que ce soit la main d'un guerrier qui lui perce la poitrine... Qui veut combattre Ouammhà ?

C'était le sursaut suprême de sa fierté, et sa voix sonnait lamentable. Kouram, qui se tenait auprès de Guthrie, comprit les gestes du chef noir :

– Il veut combattre ! dit-il.

Guthrie se mit à rire. Il épia l'étendue ; il n'y avait plus que des fugitifs, des cadavres ou des blessés :

– Je vais lui donner cette consolation ! dit-il. Le géant franchit un amas de cendres brûlantes et, armé d'une hache, se précipita au-devant de l'Aigle Bleu. Le chef Goura-Zannka, étonné, le regardait venir. Encore que les clans des Étoiles continssent beaucoup d'hommes de grande taille, aucun n'approchait de cet homme pâle, dont la force semblait comparable à celle des rhinocéros. Une tristesse superstitieuse pesa sur l'âme du chef, tandis que Guthrie criait :

– Tu veux combattre ?... Me voici !

Instinctivement, Ouammhà lança sa sagaie, qui effleura l'épaule de Sydney, sans même déchirer l'étoffe... En peu de bonds, le Yankee se trouva devant le Noir. L'Aigle Bleu poussa un cri sinistre et leva sa massue... Guthrie riait.

La massue s'abattit et simultanément la hache de Sydney qui, enfonçant dans le bois dur, arracha l'arme aux mains du chef.

– Tu as combattu ! ricana Guthrie. Arrive...

Saisissant Ouammhà à l'improviste, il le jeta sur son épaule et l'emporta comme un enfant. Ceux du camp hurlèrent formidablement. Les Goura-Zannkas fugitifs s'arrêtèrent, saisis d'épouvante, et, parmi ceux qui s'étaient cachés dans les roseaux ou les broussailles, beaucoup gémirent, accablés par la stupeur d'un prodige.

– Voilà ! dit Guthrie en déposant son prisonnier sur le sol.

Ouammhà tremblait. Il avait mille fois risqué sa vie ; aucun homme n'eût mieux résisté aux tourments et impassiblement attendu l'heure où il serait dévoré par l'ennemi... La peur qui le sidérait n'était point celle du guerrier qui craint la mort, mais celle de l'homme devant l'Inconcevable. Sur l'épaule de Guthrie, il s'était senti aussi débile qu'un petit enfant – et là-bas, près de cent Goura-Zannkas gisaient, alors qu'aucun des hommes du camp n'avait reçu une éraflure. C'était comme si les sagaies et les massues qui, depuis les origines, avaient tué d'innombrables hommes, buffles, phacochères et parfois terrassé le lion, subitement s'étaient transformées en brins de paille...

Muet, le visage couleur de cendre, Ouammhà demeurait prostré.

Une voix le tira de son anéantissement.

Il leva lentement la tête, il vit Kouram qui parlait en faisant des gestes... Et parce que Kouram était noir, il se sentit moins écrasé.

Kouram, par la parole et le signe, disait :

– Les hommes de la forêt veulent-ils maintenant devenir les amis des hommes qui viennent du nord et de l'orient ?

À mesure qu'il répétait et multipliait les signes, Ouammhà les comprenait. Un étonnement immense le pénétra. Il ne concevait pas que, étant captif, il ne fût pas réservé pour un repas de guerre...

Il considérait Kouram, Ironcastle et surtout le colossal adversaire qui l'avait emporté comme un enfant. Parce qu'il avait de l'imagination, il franchit les limites de ses croyances. Des hommes aussi différents des Goura-Zannkas, si étrangement et

si épouvantablement armés, pouvaient avoir des coutumes infinies. En outre, la ruse suggérait que, nomades, les étrangers avaient sans doute intérêt à laisser peu d'ennemis derrière eux. La curiosité aussi, une curiosité aiguë, véhémente, passionnée, agitait l'Aigle Bleu. Que risquait-il ? Sa vie n'était-elle pas aux mains des vainqueurs ? Et Ouammhà estimait que sa vie valait celle de cent guerriers.

Son hésitation tomba brusquement. Il se tourna vers le géant, pour qui croissait en lui une admiration éperdue, il fit le geste de consentement... L'alliance était conclue.

III

Trapus et Goura-Zannkas

Pendant quelques jours, la défiance des voyageurs fut profonde. Blancs et Noirs se tenaient énergiquement prêts à combattre. On campait près des arbres où gîtaient les Hommes-des-Étoiles, dans un espace libre, au bord d'une rivière.

Les clans rôdaient autour. Hommes, femmes, enfants épiaient avidement les êtres fantastiques qui avaient vaincu, sans qu'un seul des leurs eût seulement été atteint par la massue ou la sagaie... On ne leur en gardait pas rancune. Un esprit religieux se mêlait à la crainte qu'ils inspiraient. Surtout l'aspect de Guthrie remplissait les Goura-Zannkas d'une stupeur éblouie ; ils se disaient :

– C'est le plus fort de tous les hommes... Il a la puissance des Choses...

Bientôt, une part de cette admiration se porta sur Hareton. À force d'efforts, et parce qu'il avait le don des langues, il apprit les paroles les plus utiles du dialecte goura-zannka.

Aidé par les gestes de Kouram, il réussit alors à converser avec l'Aigle Bleu. Il sut que les Hommes-des-Étoiles et les Trapus étaient ennemis implacables, à travers les temps. La tradition et la légende éternisaient le récit des combats, les défaites et les victoires, la ruse des Trapus aux prises avec la ruse des clans... Mais depuis près d'une génération, on n'avait vu paraître les Trapus-Rouges, les Trapus-Bleus ou les Trapus-Noirs. Quand Ouammhà comprit qu'une de leurs tribus était proche, la fureur secoua ses muscles – et ses yeux phosphorèrent comme

les yeux du léopard dans le crépuscule… La haine fut en lui, féroce et tumultueuse – une haine qui dépassait sa personne, qui le liait à des forces supérieures.

Hareton conçut cela. Il vit que l'alliance était fondée sur quelque chose de primitif et d'indestructible…

– L'Aigle Bleu découvrira les Trapus ! grondait le chef. Il les cherchera sur les eaux, dans la terre et parmi les rocs. Les Goura-Zannkas sont plus rusés que les chacals.

L'Américain se décida à lui montrer les deux captifs. À leur vue, il bondit, il leva la massue pour leur écraser le crâne… Kouram arrêta son bras.

– Sais-tu leur parler ? demanda Ironcastle.

La haine qui agitait l'Aigle Bleu se reflétait sur le visage épais des prisonniers. Eux aussi subissaient la puissance d'un instinct millénaire.

Ouammhà les injuriait inlassablement. À travers les siècles de combats, les deux races avaient appris à se comprendre, au moins pour l'essentiel.

– Sais-tu leur parler ? répéta Ironcastle.

– L'Aigle sait leur parler.

Hareton dit d'une voix qui sombrait :

– Demande ce qu'ont fait les leurs de la jeune fille qu'ils ont enlevée !

Ironcastle et Kouram répétèrent plusieurs fois la question, le premier par des paroles tronquées, le second par des gestes.

Ouammhà comprit et interpella les captifs. Un rire sournois et silencieux détendit les bouches monstrueuses. Puis, l'un des captifs parla :

– Les Hommes-Fantômes ne reverront jamais la fille aux cheveux de lumière… Elle vit avec les Trapus sur la terre et dans la terre… Elle est l'esclave d'un chef.

– Où sont les Trapus ? clama l'Aigle Bleu. Un mépris froid, ironique et haineux passa sur les yeux du Trapu.

– Ils sont partout ! dit-il en faisant un geste circulaire.

Ouammhà le menaça de la massue. Le Trapu demeura impassible.

Quand l'Aigle Bleu eut traduit la réponse, il y eut un silence tragique. L'image de Muriel prisonnière parmi les brutes fut si nette que le malheureux père poussa un cri de détresse.

– Les captifs me diront où est la horde ! signifia le chef Goura-Zannka.

– Jamais !

– Il faut leur brûler les pieds ! cria Kouram… Alors, ils parleront.

Quand l'Aigle eut compris, il hocha la tête. Et il sut faire entendre qu'aucun supplice n'aurait raison des Trapus.

– Donc, il faut les tuer ! reprit ardemment Kouram. Sans eux, la fille du chef n'aurait pas été enlevée… Sans eux, peut-être les Trapus auraient-ils abandonné la poursuite.

C'était plausible. Mais Æsa avait passé. Il fallait se détourner des jours révolus.

– Veux-tu nous aider à retrouver les Trapus ? demanda Hareton.

Un souffle passionné gonfla la poitrine du chef noir :

– Ouammhà veut les exterminer ! hurla-t-il en faisant tournoyer la massue au-dessus des prisonniers.

Les yeux fauves des Trapus s'entrefermèrent. Et comme Kouram, l'Aigle clama :

– Il faut les tuer !

– S'ils vivent, dit le guide… même avec les yeux bandés, avec la bouche cousue, et les membres liés de cordes, même enfermés dans un sac, ils parleront aux autres.

– Nous ne pouvons pas tuer des hommes désarmés ! répondit tristement Hareton.

Kouram et Ouammhà se regardèrent. Une complicité mystérieuse assombrit leurs prunelles.

– Que va faire Ouammhà pour retrouver les Trapus ? demanda Hareton.

– Les guerriers vont fouiller la forêt, la terre et les eaux. Les sorciers consulteront les Nuages, les Vents et les Étoiles… Et les Goura-Zannkas connaissent toutes les cavernes.

– Si l'Aigle réussit, il aura l'arme qui tue à trois mille pas ! promit Ironcastle en montrant un fusil.

Les yeux jaunes scintillèrent comme l'étoile Aldébaran.

Dix minutes plus tard, l'Homme-à-la-Corne-Sonore assemblait les guerriers.

Avant le soir, les Goura-Zannkas surent que les Trapus rôdaient autour du campement. Ils se tenaient de préférence sous la terre. Elle était creusée de galeries naturelles, souvent reliées entre elles par les travaux des Trapus-Ancêtres, au temps où les Fils des Étoiles n'avaient pas encore conquis les Trois-Forêts et l'Occident du Lac.

Cette découverte resserra les liens entre les clans et les explorateurs. Les Noirs, avec une passion sauvage, y cherchaient les traces de l'ennemi et se préparaient à la bataille. Lorsque les feux s'allumèrent autour du campement, Ouammhà reparut. Il s'arrêta pour contempler Guthrie dont la stature ne cessait de l'émerveiller.

Puis, il dit :

– Cette nuit les Goura-Zannkas veulent combattre ! Ils vaincront... mais plus sûrement si les Hommes-Fantômes apportent leurs armes tonnantes...

Une clameur l'interrompit, et l'on vit une troupe de Goura-Zannkas qui traînaient deux prisonniers. À leur taille brève, à leurs bustes épais et à leurs faces de buffles, on reconnaissait, même dans la pénombre, la race odieuse des Trapus.

Une allégresse furieuse dilata la face de l'Aigle Bleu.

– Maintenant la bataille est proche !... Ceux-là nous donneront leurs cœurs...

Hareton comprit et frissonna.

– Ils sont prisonniers ! exclama-t-il.

– Les prisonniers doivent être dévorés ! C'est la volonté de la Terre, des Eaux et des Ancêtres.

Ironcastle traduisit les paroles du chef noir.

– C'est leur affaire. Il faut respecter les lois de ses alliés ! dit Guthrie.

Sir Georges et Philippe gardaient le silence.

Alors, froidement, Ouammhà cria un ordre ; les massues se levèrent ; les Trapus tombèrent, le crâne fracassé :

– Il aurait mieux valu les tremper d'abord dans les eaux sacrées ! fit Ouammhà d'un ton de regret.

Et voyant qu'Hareton ne le comprenait point, il reprit :

– Je les ai fait tuer pour que tu n'aies pas de regret...

– Ce sauvage est plein d'attentions délicates ! remarqua Sydney, quand Ironcastle eut rapporté la réponse de l'Aigle.

Ouammhà eut un rire cordial. Ses yeux s'attachèrent sur Guthrie, et il dit :

– Pour mieux vaincre les Trapus, les Chefs-Fantômes nous aideront-ils avec les armes tonnantes ?

Ironcastle transmit la demande à ses compagnons.

– Nous devons courir ce risque ! dit sir Georges.

– Quel risque ! Le risque de combattre ? intervint Guthrie. Nous ne pouvons ni ne devons l'éviter.

– Le risque d'une trahison, fit Hareton. Mais je ne crois pas qu'ils nous trahissent.

– Je suis sûr que non ! exclama Philippe.

– Non, ajouta gravement Kouram. Ils seront fidèles. Et si nous les aidons à détruire les Trapus, l'alliance deviendra parfaite.

Hareton demeura un moment rêveur, puis :

– Nous garderons la moitié des nôtres pour veiller sur le campement ; les autres accompagneront les Goura-Zannkas. Le voulez-vous ainsi ?

– Nous le voulons.

– Alors, il n'y a plus qu'à choisir les hommes.

– Le sort décidera, dit Guthrie, avec un gros rire, sauf pour moi, qui dois marcher avec eux.

– Pourquoi ?

– Parce qu'ils le veulent.

– C'est vrai, acquiesça Hareton.

Les regards ardents de l'Aigle Bleu étaient fixés sur le colosse.

Le sort désigna Philippe, Dick Nightingale et Patrick Jefferson. On leur adjoignit six compagnons noirs avec Kouram.

Quand l'Aigle sut que Guthrie participait à l'expédition, il poussa un rugissement de joie. Et tourné vers les hommes qui avaient tué les prisonniers, il clama :

– Le Géant-Fantôme est avec nous !

Une longue clameur salua cette grande nouvelle et l'Homme-à-la-Corne-Sonore souffla vers les horizons.

IV

La bataille du lac

Philippe, avec Dick Nightingale, deux Noirs du campement et cent Goura-Zannkas, devait explorer la rive du nord-occident et les îles. L'un des hommes était Houmra, le coureur aux oreilles de chacal. Nul ne savait comme lui discerner les bruits et leurs menaces. Quand il se couchait sur le sol, l'étendue lui livrait ses mystères : il distinguait à distance le pas lourd du phacochère ou la marche plus pesante encore du rhinocéros ; il ne confondait pas la rôderie du chacal ni celle de la panthère ; il discernait l'approche de l'autruche, de la girafe, même du python, bien avant qu'ils ne fussent en vue ; et tous les cris, tous les murmures, toutes les rumeurs lui livraient infailliblement la nature des êtres et des choses.

Un des fils de l'Aigle commandait les guerriers Goura-Zannkas. Il se nommait Warzmaô, le Python, parce qu'il rampait comme un reptile et plongeait longuement au fond des eaux.

Partis avant le lever de la lune, sous un ciel blanchi par les étoiles, les guerriers suivaient les détours du rivage. Dans la faible luminosité astrale, les corps noirs semblaient faits d'une nuit plus épaisse. Par intervalles Houmra se couchait contre le sol, ou Warzmaô disparaissait dans les fourrés, silencieusement. Une heure passa sans qu'aucun indice décelât la présence des Trapus. Ils savaient certainement qu'on les pourchassait. Peut-être avaient-ils reculé dans le désert, peut-être aussi dressaient-ils des embûches.

Philippe s'efforçait de voir et d'entendre. Il avait l'ouïe aussi fine, même plus fine, que Houmra, mais il commençait à peine à déchiffrer les énigmes de la nuit africaine.

– C'est une damnée affaire ! grommela Dick Nightingale. Comment veulent-ils combattre dans l'obscurité ? Ils ne trouveront jamais qu'une ou deux de ces vermines à la fois et elles aiment mieux mourir que parler !

Dick était un bon serviteur, loyal et brave, mais il aimait la parole ailée. Quoiqu'il chuchotât, Philippe lui dit :

– Il vaut mieux garder le silence !

– Dam'it ! fit l'homme. Je défie un loup de m'entendre à six yards... et nous sommes enveloppés de ces Nègres.

C'était assez juste. Le Python maintenait, autour des Blancs et des Noirs auxiliaires, un cordon mobile de Goura-Zannkas. Il ne voulait pas les exposer à une surprise, non à cause d'eux-mêmes, mais de leurs armes, qui devaient déterminer de promptes victoires.

– Taisons-nous, tout de même ! insista Philippe. Et rassurez-vous, Dick. Je ne crois pas que les Goura-Zannkas comptent se battre dans les ténèbres... pas plus sans doute que les Trapus. Soyez sûr qu'ils ne marchent pas sans raison !

Dick se tut et l'expédition continua ses fouilles monotones. Partout le sol était soigneusement examiné et Houmra, qui devinait les motifs des alliés, écoutait souvent si aucun bruit ne s'entendait dans la terre profonde... La solitude n'était pas silencieuse. On entendait par intermittence le glapissement du chacal, un rugissement, le cri de détresse de l'herbivore vaincu, la plainte des batraciens parmi les roseaux et les nymphéas. Tout était mystérieux, passionnant et terrible. Vainqueur pré-

caire, l'homme ne possédait encore qu'une faible part de la terre sauvage, et, dans l'opacité nocturne, il était perdu au sein d'une puissance invaincue.

Le cœur de Philippe avait des battements brusques et insupportables. Ce n'était pas de crainte. Il ne songeait qu'à Muriel. Elle lui apparaissait dans la phosphorescence du lac, dans la poussière lumineuse des étoiles.

– La lune se lève ! grommela Dick Nightingale.

Fortement écornée, rouge comme la fleur du pavot, mi-obscure encore, mais plus lumineuse à chaque minute, elle traça sur le lac un fleuve de lueurs, et les batraciens la saluèrent de mélopées plaintives.

L'avant-garde goura-zannka s'était arrêtée. Les batteurs d'estrade se replièrent. Puis cent voix violentes rugirent le cri de guerre. Pendant un quart d'heure, on ne vit que les vols confus des projectiles. Ceux qui jaillissaient des fourrés de papyrus et d'herbes visaient les Goura-Zannkas, qui répondaient en bombardant le couvert de pierres pointues.

– Les Trapus sont donc là ? dit Dick en brandissant le poing.

Le combat n'était encore qu'un simulacre. À cause de la distance, les projectiles demeuraient inoffensifs... L'embûche des Trapus avait échoué. Ils comptaient surprendre les Fils des Étoiles par une attaque imprévue, mais les batteurs d'estrade avaient déjoué leur plan. Maintenant, les adversaires hésitaient, les pointes des sagaies étant, de part et d'autre, enduites d'un poison homicide. Avant d'atteindre l'ennemi, l'agresseur subirait des pertes déprimantes.

Warzmaô, qui le savait bien, épiait les papyrus. Les Trapus demeuraient invisibles, les uns tapis parmi les végétaux, les autres à l'abri des anfractuosités rocheuses. Parfois le chef poussait un mugissement que répétaient les guerriers avec une telle force que les singes, surpris, cessaient de crier.

Des deux côtés la patience était égale, mais aussi la haine, une haine sans bornes, dont les origines se perdaient dans la nuit des races... Si les Goura-Zannkas, plus impétueux, n'avaient pas attaqué en masse, c'est qu'ils connaissaient leur infériorité numérique et la forte position des antagonistes. De surcroît, les Trapus avaient une flottille de canots, signalée par les éclaireurs, qui assurait une retraite sur le lac.

– Ça peut durer un mois ! grommela Dick Nightingale. Ces sauvages, sir, sont de damnés couards.

– Je ne crois pas, répondit presque sévèrement Philippe... Ce sont deux races très courageuses.

Au fond, il était aussi impatient que Dick. Il avait disposé sa petite troupe à l'abri d'un tertre. Si les Trapus risquaient une attaque massive, les tirailleurs noirs devaient exécuter des feux de salve indéfinis. C'étaient des tireurs fort médiocres, et Dick lui-même n'avait qu'un coup d'œil incertain.

– Est-ce que nos singes marcheraient ? exclama Dick.

Une trentaine de Goura-Zannkas s'avançaient, en rangs serrés, vers le rivage. Ils poussaient des clameurs épouvantables et ne cessaient d'injurier les Trapus... On pût croire qu'ils allaient bondir à l'assaut. Une nuée de projectiles s'éleva des papyrus. Mais déjà la troupe s'arrêtait, encore hors de portée ! La manœuvre était claire : Warzmaô voulait tenter l'adversaire par l'appât d'une victoire facile... Pour accroître la tentation, il fit reculer le demeurant de ses guerriers.

– Attention ! commanda Philippe... Tenez-vous prêts à tirer !

– Ils ne sortiront pas, allez ! gouailla Dick. Ce sont des guerres de lapins.

Mais Philippe donnait des instructions précises à ses tirailleurs.

Les Goura-Zannkas continuaient à défier l'ennemi. L'avant-garde était maintenant très exposée. Au moins sept cents pas la séparaient du gros de l'expédition et l'échancrure du rivage permettait aux Trapus une attaque de flanc, combinée avec une attaque de face. Comme d'ailleurs ils avaient une grande supériorité numérique sur la masse des Goura-Zannkas, les chances de victoire étaient grandes.

Le cœur de Philippe battait farouchement. Il lui semblait que de la résolution des Trapus allait dépendre le sort de Muriel. Dans sa fièvre, oubliant les horreurs obscures et les périls immondes, il la voyait vivante. Les événements, ainsi qu'en songe, obéissaient aux hasards de l'imagination...

Parmi les papyrus, les herbes et les roches, aucun mouvement ne se décelait – mais les voix rugueuses des Trapus répondaient aux vociférations des Fils des Étoiles. Puis il y eut un bref silence. Au loin, la flottille de canots évoluait sur le lac. Elle approcha. Une chaîne rocheuse la déroba aux regards :

– Des renforts ! remarqua Dick... Ça pourra devenir plus chaud !

Warzmaô était monté sur un tertre. Sans doute hésitait-il : la position de l'avant-garde devenait tragique. Il n'eut pas le temps d'ordonner la retraite. D'effarants mugissements annon-

çaient l'attaque. Elle se déclencha, massive, foudroyante et frénétique. Deux troupes, d'au moins quatre-vingts hommes chacune, arrivaient en bloc... Celle de flanc cherchait évidemment à couper la retraite aux Goura-Zannkas...

– Feu ! ordonna Philippe.

Une nuée de balles décima les Trapus de flanc, dont Philippe visait la première onde : en un moment, il abattit sept ou huit hommes.

Par quelque erreur de leurs batteurs d'estrade, les Trapus ne soupçonnaient pas la présence des Blancs : les précautions prises par Warzmaô les avaient trompés. Aussi braves que des bouledogues devant les armes coutumières, fussent-elles empoisonnées, ils furent troublés par l'intervention des machines tonnantes. Beaucoup se souvenaient du combat de la forêt où, en un instant, les Trapus avaient subi une inconcevable défaite. Le hasard voulut que les tirailleurs fussent admirablement placés, et les Trapus croulaient par grappes...

La troupe de gauche gémit lamentablement. Les Goura-Zannkas d'avant-garde se ruèrent sur la colonne de droite, beaucoup moins exposée au feu que celle de gauche. Warzmaô et ses hommes arrivaient à grande allure. Les Trapus tournoyèrent. L'épouvante mystique les sidéra. Tels les Athéniens à Chéronée, ils connaissaient le vertige de la défaite, ils se laissaient tuer sans résistance. Les massues des Goura-Zannkas les abattaient par douzaines, tandis que la fusillade de Philippe et de ses hommes continuait à remplir d'horreur les âmes obscures...

Bientôt, les Goura-Zannkas ayant partout envahi le terrain, il fallut cesser le feu. Seul, Philippe continuait un tir méthodique. Quelques Trapus tentèrent une suprême résistance : une attaque féroce les écrasa. Et ce fut le massacre incohérent et furieux, la tuerie primitive où le vaincu cède au destin mysté-

rieux des batailles et, attendant la mort, n'essaie plus de se révolter contre elle.

S'il périt trente mille Romains au lac de Trasymène, il périt plus de cent Trapus sur la rive du lac Sauvage… De ceux qui survécurent, les uns se tapirent dans la brousse, les autres se jetèrent dans une douzaine de canots amarrés dans un havre, et sillèrent au large.

On trouva d'autres canots – au nombre d'une douzaine, qui pouvaient contenir chacun dix hommes… Warzmaô résolut de « nettoyer » les îles qu'on voyait au large et où, sans doute, les fuyards chercheraient à se blottir.

Un des canots contenait Philippe, Dick Nightingale et les tirailleurs du camp.

V

Dans la terre profonde

On avait vu débarquer des Trapus dans l'île septentrionale. Philippe y atterrit avec ses hommes et une barque chargée de Goura-Zannkas. Les canots des Trapus, abrités dans une anse, montraient que les ennemis étaient encore dans l'île. Elle n'était pas touffue. Sur un sol rocheux, les herbes poussaient avec peine, entremêlées de lichens ; quelques bouquets de papyrus croissaient au bord de l'eau… Avec Dick et six hommes revêtus d'un ulster imperméable aux sagaies, Philippe entama une reconnaissance. Elle ne révéla aucune présence humaine.

Quand la petite troupe revint dans le havre, le plus âgé des Goura-Zannkas fit des signes à Kouram. À trois reprises, il montra le centre de l'île :

– C'est là *qu'ils* ont disparu ! fit Kouram.

Philippe regarda. Il y avait un roc de granit rouge, où ne poussaient que des lichens barbus et, tout autour, des herbes basses :

– Personne ne peut se cacher par là, objecta-t-il. Tu l'as vu comme moi, Kouram. Si c'est vraiment là qu'ils ont disparu, ils ne peuvent être *sur* la terre.

– Ils sont *sous* la terre, maître.

Il fit un signe au Goura-Zannka, qui inclina gravement la tête.

Un flot obscur de sensations tourbillonna dans le crâne de Philippe. L'esprit de l'homme se nourrit d'analogies : Muriel avait disparu sous terre. Et il parut soudain, étrangement, que c'est sous terre qu'on la retrouverait.

– Comment le sait-il ? demanda Philippe.

Kouram tenta en vain de traduire l'interrogatoire. Mais le vieux guerrier perçut que l'Homme-Fantôme voulait voir. Il jeta un ordre bref, car il commandait l'expédition et, l'œil au guet, les Goura-Zannkas se dirigèrent vers le roc. Philippe suivait avec Dick et ses tirailleurs.

Quand ils furent arrivés, le chef goura-zannka appela l'un de ses hommes. À deux, ils appuyèrent violemment sur une anfractuosité en forme de croissant. Un bloc s'écarta. Philippe vit un trou noir qui s'enfonçait dans la terre. Le vieux guerrier étendit les bras et prononça quelques paroles d'un air grave : il annonçait évidemment la présence des Trapus…

Philippe, Kouram et Dick se regardèrent :

– Que feront les Goura-Zannkas ? demanda Philippe.

Il sembla que le chef eût compris. Il désigna Philippe, Dick, Kouram et les tirailleurs revêtus de l'imperméable… puis il montra ses guerriers. En même temps, il faisait des signes qui marquaient la succession :

– Maître, dit Kouram, il veut que nous marchions d'abord… on dirait qu'il croit que nous sommes invulnérables.

– Nous le sommes presque ! ricana Nightingale.

– Ou qu'il se fie à nos armes.

– Nous marcherons les premiers, dit Philippe… nous devons l'exemple.

Dick haussa insoucieusement l'épaule ; il était fataliste et d'une bravoure presque illimitée.

– Nos tirailleurs sont-ils prêts ? demanda Philippe à Kouram.

– Ils vous suivront ! dit Kouram après avoir jeté un commandement.

Philippe se tourna vers eux. Leur attitude était ferme. Ils avaient la foi. Pour avoir vu la victoire continue des Blancs, ils les estimaient invincibles.

– En avant ! dit Philippe qui s'assura que son couteau de chasse jouait librement dans sa gaine et que les fusils avaient leur charge pleine.

La pente était assez raide mais très praticable. La lanterne électrique de Philippe dardait un cône violet dans les ténèbres. Après trois minutes la descente cessa ; on se trouva dans un couloir presque horizontal, au sol crevassé. Des bêtes obscures s'enfuirent. Le silence était profond…

Philippe, se retournant, vit dans la pénombre des têtes confuses et des yeux scintillants. Quelques guerriers goura-zannkas se baissaient ou collaient l'oreille aux parois. D'autres se couchaient sur la terre :

– Eh bien ? demanda Maranges.

– Ils ont passé par ici, répondit Kouram, qui participait aux investigations. Mais on n'entend rien. Peut-être ont-ils fui… peut-être nous attendent-ils… et qui peut savoir s'ils ne sont pas

en embuscade dans une autre caverne dont nous ne voyons pas l'entrée !

Philippe regarda la pénombre mystérieuse... Des scintillements révélaient des quartz, peut-être des gemmes. Rien n'annonçait la présence de créatures vivantes.

– Avançons !

Warzmaô donnait au même instant un ordre analogue. Deux Fils des Étoiles, habiles à reconnaître les traces des hommes et des bêtes, avaient pris la tête de l'expédition. Ils marchaient lentement, aux écoutes, mais on ne voyait que les parois de pierre, on n'entendait que la marche assourdie des guerriers.

Subitement, on eût dit que des lumières luisaient à la voûte. On se trouvait dans une grande salle naturelle, presque hexagonale, et les lueurs qui rejaillissaient sur le sol n'étaient que la réverbération des rais électriques sur de larges blocs de cristal de roche...

– On croirait que ces blocs ont été polis, remarqua Dick Nightingale.

Bientôt, on discerna une série de fissures, dont chacune était l'ouverture d'un couloir plus ou moins étroit. Philippe compta une dizaine de ces issues et tourna vers les Goura-Zannkas un... visage anxieux.

Le chef secoua la tête mais ne parut pas étonné. Il fit comprendre à Kouram qu'il s'attendait à quelque chose de semblable – sans doute d'après les récits des ancêtres. Évidemment, ni lui, ni aucun de ses guerriers n'était venu jusque-là ; hommes de la lumière, habitants des arbres, ils répugnaient à descendre dans la terre profonde.

– Que faire ? murmura Philippe, plein d'incertitude.

– C'est pire qu'un labyrinthe ! grogna Dick. Avant que nous ayons seulement visité trois de ces damnés trous, les Trapus seront loin… sans compter les pièges… les embuscades…

Un grand découragement envahit Philippe. Tout ce qu'il avait espéré devenait chimérique. Quelle apparence d'ailleurs que Muriel se trouvât dans ces cavernes ?… Et pourquoi serait-elle encore vivante ? N'importe ! L'entraînement des choses commencées hypnotisait le jeune homme.

Il dit à Kouram :

– Si les Goura-Zannkas veulent garder cette salle, nous explorerons les issues.

– Ce sera très dangereux, maître !

– Pas plus dangereux que ce que nous avons déjà fait !

– Beaucoup plus dangereux… Nous serons exposés à tous les pièges des Trapus… Les Trapus sont les seigneurs de la terre profonde.

Mais une impulsion ardente poussait le jeune homme :

– Il le faut ! dit-il.

Fataliste, Kouram baissa la tête :

– Il sera fait comme vous voudrez, maître.

– Nous emmènerons la moitié de nos tirailleurs. Les autres inspireront confiance aux Goura-Zannkas... Dick, vous les commanderez.

– J'aurais préféré vous suivre ! fit Nightingale.

– Il faut un chef ici ! Si les Goura-Zannkas ne voient que des Noirs, ils n'auront pas confiance... ils se retireront !

– Soit ! fit Dick, mais ça m'ennuie...

Kouram réussit d'autant plus facilement à faire comprendre aux Goura-Zannkas le but de Philippe, que le chef nègre avait eu la même pensée. Il offrit deux éclaireurs habiles pour aider aux recherches.

Comme il n'y avait aucune raison de préférer une voie aux autres, Philippe s'engagea au hasard dans une des galeries, suivi de Kouram et de sa petite troupe. Cette galerie rétrécie, basse, se montra bientôt impraticable.

– Les Trapus n'ont pas passé par ici... ou bien, les pierres ont leur secret ! dit Kouram quand ils se trouvèrent arrêtés par l'étroitesse de la fissure.

– Retournons ! dit Philippe, après avoir tâté les parois.

La seconde fissure finissait en cul-de-sac ; la troisième aboutissait à une grotte close que les stalactites et les stalagmites faisaient confusément ressembler à quelque temple sauvage. Mais la quatrième conduisit à une galerie spacieuse qui, après dix minutes de marche, ne semblait pas près de finir.

– Les Trapus ont passé par ici ! déclara Kouram.

Un des éclaireurs goura-zannkas le toucha à l'épaule. Kouram se retourna. L'homme lui montra sa main : la paume était rouge et humide :

– Du sang !... C'est du sang, maître ! fit Kouram.

Le Goura-Zannka lui faisait signe de le suivre. Près de la paroi, il y avait une traînée pourpre.

VI

L'eau souterraine

L'éclaireur goura-zannka marchait vite, sûr maintenant du passage des ennemis de sa race. Dans les ténèbres, la petite troupe suivait les rais violacés de la lanterne électrique.

Au bout de quelques minutes, le couloir fit un coude. En même temps, la voûte s'abaissa et le passage se rétrécit. Bientôt le Goura-Zannka poussa une exclamation. Kouram, qui le suivait de près, leva les bras. Il n'eut pas besoin de s'expliquer : les rais rebondissaient sur une surface luisante...

– L'eau ! dit Philippe avec désespoir.

Kouram lui toucha le bras :

– Un canot, maître.

La nappe d'eau semblait considérable. Elle s'élargissait au-delà du petit havre où aboutissait le couloir. Une voûte riche en cristaux réfléchissait la lumière du fanal et donnait à l'eau souterraine des reflets de diamant, de saphir, de rubis et de topaze...

Anxieux, Philippe examinait le canot. Pourquoi les Trapus l'avaient-ils abandonné. Ne fallait-il pas redouter un piège ? L'embarcation, assez longue, fort étroite, semblait fragile : elle contenait deux pagaies. Il y avait place pour six hommes au plus. Oserait-on se risquer sur ces eaux mystérieuses, dans la nuit souterraine, parmi des ennemis adaptés à la vie des taupes ? C'était une action folle et qui, presque sûrement, abou-

tirait à un désastre. Mais la fièvre de l'aventure, une exaltation étrange tenaient Philippe.

Il dit :

– Cinq hommes veulent-ils me suivre ?

– Maître, c'est la mort, riposta Kouram.

Philippe hésita un moment encore, puis un vertige le saisit :

– Kouram, nous prendrons quatre tirailleurs. Les autres iront rejoindre les Goura-Zannkas.

Kouram ne répliqua point. Il avait dit ce qu'il devait dire.

– C'est bien !

Il désigna quatre tirailleurs qui, du reste, ne bronchèrent pas, pleins d'une confiance fataliste dans le Blanc et peut-être plus rassurés avec Philippe qu'avec les guerriers de Warzmaô.

Philippe examina rapidement le canot et n'y découvrit aucune avarie.

– Embarquons.

Quelques minutes plus tard, le canot sillait sur le lac. Kouram pagayait comme un Océanien : Philippe, qui avait jadis manœuvré des périssoires, se servait convenablement de la rame primitive.

La traversée dura près d'une heure, puis on aperçut un rivage plat et grisâtre, une voûte surbaissée... On ne sait quoi de sinistre émanait à la fois de l'eau et de la pierre.

L'expédition parut misérablement vaine. On débarqua cependant, on avança au hasard. La rive, en somme, n'était qu'une sorte de promontoire : de même qu'à l'autre bord, à droite et à gauche, il n'y avait que la muraille granitique. Et l'on aboutissait de nouveau à un couloir. Avant de s'y engager, Philippe s'arrêta. Aucune logique ne le guidait – et même cette incursion souterraine allait contre toute raison. Il aurait fallu atteindre rapidement les Trapus fugitifs, avec des forces suffisantes pour les combattre. Maintenant, ils avaient l'avantage et sans doute une supériorité écrasante qui leur permettait de choisir le moment où ils anéantiraient la petite troupe...

Mais la force d'inertie poussait Philippe à aller jusqu'au bout. Pendant une dizaine de minutes, il avança péniblement. Par intervalles, le couloir devenait très étroit, si étroit qu'il eût été impossible d'y passer deux de front...

Soudain, Kouram, qui avait pris la tête, s'arrêta. C'était à un tournant. Une lueur semblait filtrer de la muraille granitique :

– Voyez, maître !

Déjà Philippe s'élançait. Tous deux atteignirent en même temps l'endroit d'où jaillissait la grande lumière.

Par une ouverture ovale, aux bords déchiquetés, sorte d'œil-de-bœuf naturel, il apercevait une grotte, pâlement éclairée, et, au milieu de la grotte, une forme féminine assise. Non pas une Négresse, ni une femme de la race des Trapus, mais une Blanche, parée des cheveux d'or de la princesse légendaire... Une joie frénétique saisit Philippe :

– Muriel ! s'écria-t-il.

Il n'avait pu retenir ce cri... La jeune fille tressaillit et leva la tête. Ses grands yeux turquins se fixèrent sur la fenêtre ovale.

– Qui m'appelle ? dit-elle d'une voix basse et pourtant discernable.

– Moi... Philippe...

En deux bonds, elle atteignit l'ouverture :

– Vous ! vous ! gémit-elle.

Pâle, amaigrie, un peu hagarde, elle décelait de longues souffrances.

– Mon père ? demanda-t-elle... Et vous tous ?

– Sains et saufs. Mais vous, Muriel ?

– Ah ! prenez garde. Ils vous guettent... ils vous suivent... ils attendent l'heure où ils pourront vous prendre au piège. Il n'existe pas d'êtres plus opiniâtres.

– Mais vous ? répéta-t-il.

Dans la lueur bleuâtre, elle eut un mélancolique sourire :

– Ils ne m'ont pas *encore* fait de mal !... Leurs actes me sont incompréhensibles. Je suis aux mains de leurs sorciers, Par moments, on dirait qu'ils me rendent un culte... d'autres fois, ils sont menaçants... Je ne sais pas. J'attends quelque chose d'horrible.

Elle passa la main sur son front, ses pupilles se dilatèrent :

– Fuyez ! murmura-t-elle. Ils sont maîtres des souterrains… ils savent certainement que vous êtes ici… Fuyez !

– Il faut que je vous délivre.

– Comment le pourriez-vous ? Cette grotte ne communique avec aucune autre…

– D'où vient la lumière ?

– D'en haut… du ciel… la grotte s'ouvre dans un îlot volcanique, au milieu du lac. Ah ! attendez…

Elle passa de nouveau la main sur son front, d'un geste désolé et craintif :

– Dites ! fit avidement Philippe.

– Je ne dois pas… retournez d'où vous êtes venu. C'est votre seule chance de salut.

– Muriel ! je vous en supplie, parlez !

– Il ne faut pas exposer inutilement votre vie !

– Nous ne retournerons pas en arrière ! Je veux vous délivrer ou mourir… Dites, Muriel !

– Je ne dois pas !

– Je vous jure que nous ne vous abandonnerons point…

– Mon Dieu ! soupira-t-elle. Eh bien ! je crois que votre souterrain communique avec l'îlot, mais vous ne pouvez pas y arriver… *ils y sont !*

Un grondement l'interrompit. Trois silhouettes trapues avaient surgi.

Le premier mouvement de Philippe fut de saisir son fusil, mais déjà les Trapus environnaient Muriel et l'entraînaient. Maranges hésita : dans ce groupe mouvant, il était impossible de viser.

– Ne tirez pas ! cria Muriel d'une voix plaintive. Cela ne servirait qu'à les irriter.

Il comprit l'inutilité et le péril d'une intervention… et un moment plus tard, Muriel avait disparu, la grotte était vide. Il n'y avait plus que l'espérance d'atteindre l'île rocheuse signalée par la jeune fille.

– En route ! cria Philippe, en s'élançant dans le couloir.

Kouram et les tirailleurs le suivirent.

Après dix minutes de course, une lueur se mêla à la lueur de la lampe électrique… La piste cessa d'être horizontale puis une pente assez roide s'éleva devant la petite troupe. Ils la gravirent avec fougue et se retrouvèrent en plein air, dans un cirque aux bords déchiquetés où la lune répercutait sa lumière mélancolique… Par une échancrure on voyait le lac où tremblotait l'image des constellations.

– Voyez ! voyez ! clama Kouram.

Un canot s'éloignait de la rive et, dans ce canot, on apercevait Muriel emmenée par cinq Trapus. Cette fois, l'instinct emporta Philippe. Persuadé que la jeune fille était à jamais perdue s'il ne la délivrait pas maintenant, il épaula… Une détonation retentit ; un Trapu tournoya et laissa tomber sa pagaie… Les quatre autres poussèrent des hurlements frénétiques… Déjà, le

fusil tonnait une seconde fois et frappait un nouveau Trapu à la tête... Les survivants se mirent à pagayer désespérément ; mais, avec une précision merveilleuse, Philippe abattit deux autres hommes. Le dernier se jeta sur Muriel...

Ce fut la minute suprême... La tête du sauvage et celle de la jeune fille étaient si proches que la moindre déviation devait être fatale... Parfois, elles étaient toutes deux dans la ligne de visée.

Philippe, l'œil dilaté, la main tremblante, attendait...

L'homme avait saisi Muriel et semblait vouloir la précipiter dans le lac...

Vigoureuse, habituée aux sports, elle se débattait. Un moment, elle rejeta la brute ; une distance de deux pieds sépara les crânes... Alors une volonté farouche emplissant Maranges, sa main cessa de trembler : le dernier Trapu roula dans le lac...

Les Noirs hurlèrent d'enthousiasme.

Muriel avait saisi une des pagaies et revenait vers l'îlot... Une émotion immense faisait trembler Philippe des pieds à la tête... Quand la jeune fille aborda, des larmes coulaient sur ses joues... Elle vit ces larmes ; une teinte rose envahit son visage pâle :

– Oh ! murmura-t-il... c'est comme si le monde venait de naître.

Il s'inclina, il porta la petite main de la jeune fille à ses lèvres. Elle le regardait gravement, troublée d'une joie si profonde qu'elle en était douloureuse. Et levant ses mains jointes vers le ciel :

– Du fond de l’abîme, j’ai crié vers Toi... et tu m’as exaucée...

Puis elle dit à Philippe :

– Après mon père, vous êtes celui qui m’a donné la vie.

– Oh ! Muriel, chuchota-t-il... il me semble que je serais mort, s’ils vous avaient emportée.

Ils demeurèrent un instant dans un merveilleux silence. Les images s’élevaient en tumulte, avec l’éclat incomparable qu’elles revêtent dans les êtres jeunes. Puis Muriel reprit :

– Il faut partir d’ici. À chaque minute ils peuvent surgir de la terre. Je ne sais par quel miracle vous avez pu traverser les souterrains ni pourquoi j’ai été mal gardée.

Elle considéra le havre où elle avait abordé :

– Hier, il y avait ici plus de trente canots... Où sont-ils ? Il doit s’être passé des choses extraordinaires...

– Nous les avons attaqués et vaincus avec le secours des Goura-Zannkas ! dit Philippe.

– Les Goura-Zannkas ?

– Des Noirs avec qui nous avons fait alliance. Cependant, beaucoup de Trapus ont pu s’enfuir. Peut-être se bat-on ailleurs ?

– Mon père ? demanda anxieusement Muriel.

– Il est au camp.

– Il faut se hâter, Philippe.

– Nous avons laissé Dick Nightingale et une troupe d'hommes dans le souterrain. Ils nous attendent !

– Il ne faut pas retourner sur vos pas !

– Mais comment faire ?

– Aborder le rivage du lac... puis faire avertir nos amis.

– Pourvu qu'ils n'aient pas été surpris par les Trapus !

– Par où êtes-vous entrés sous terre ?

– Par une île au nord... Une pierre fermait l'entrée.

– Je connais l'île... c'est là qu'il faudra les avertir... Sont-ils tous descendus sous terre ?

Le canot se trouva assez spacieux pour contenir Muriel, Philippe et les Noirs. Pendant un quart d'heure on silla en silence. Le lac vivait sa vie sauvage, de-ci de-là quelque bête, montrant une gueule difforme ou un dos écailleux, annonçait l'extermination éternelle de l'être par l'être...

Après une courte hésitation, Philippe avait dirigé l'embarcation vers l'île septentrionale. Si l'on y retrouvait les Goura-Zannkas et la flottille de canots, ce serait une aide immédiate. Peut-être, après tout, les Trapus avaient-ils provisoirement abandonné la lutte. Leur défaite était écrasante. Comme la plupart des sauvages, ils prendraient leur temps avant de chercher une revanche...

Un des Noirs poussa une exclamation. Il montrait le nord-est où l'on discerna un grouillement sombre de canots... Encore les Trapus !

Une sombre inquiétude contracta le cœur de Philippe. L'île septentrionale était à plus de deux milles. Les survenants, plus proches de l'île que Philippe et ses compagnons, auraient-ils le temps de barrer le passage ?

– Vite ! exclama le jeune homme.

Cet ordre était inutile. Les rameurs avaient compris le danger ; ils donnèrent tout leur effort... Pendant deux minutes, il fut impossible d'évaluer les chances des antagonistes. Les canots des Trapus avançaient aussi rapidement que le permettaient leur construction imparfaite et le pagayage. Il s'agissait d'atteindre la pointe méridionale de l'île, avant que les Trapus ne se fussent mis au travers de la route... Deux de leurs canots devançaient vivement les autres.

– Que personne ne tire ! dit Philippe.

Les munitions étaient devenues rares. Sûr de son adresse, Philippe désirait les garder pour lui seul...

– Votre fusil a toute sa charge ? demanda-t-il à Kouram.

Kouram fit un signe affirmatif.

Les deux canots approchaient de la zone inquiétante. L'un d'eux surtout avançait avec une dangereuse vélocité... Alors, lentement, Philippe épaula :

– Un homme de moins ! grommela Kouram.

Il ne se trompait point. La détonation retentit ; un rameur Trapu s'écroula.

Les Noirs se mirent à rire, tandis que Philippe choisissait une autre victime. Une seconde après, un nouveau Trapu lâcha sa pagaie… et presque en même temps, des acclamations furieuses retentissaient dans l'île.

On vit apparaître, sur le roc rouge, la haute silhouette de Warzmaô.

Déconcertés, les Trapus abandonnèrent la lutte. Les deux canots de tête rejoignirent le gros de la flottille qui disparut sur les eaux étoilées.

Dans l'île, on retrouva les guerriers, accrus d'un contingent amené par Warzmaô. On envoya chercher ceux qui étaient dans la contrée souterraine.

– Je crois que cette fois nous sommes sauvés ! fit Kouram.

Philippe le croyait aussi. Quand on aurait rejoint la rive, où attendait une partie des forces goura-zannkas, quand l'expédition des cavernes serait revenue, les Trapus renonceraient presque sûrement à toute poursuite immédiate.

– Pourvu qu'il ne soit rien arrivé à Dick ! songeait Philippe.

Cette inquiétude aussi devait être dissipée. Dick et ses compagnons sortirent du roc rouge.

Alors, la victoire fut éblouissante. Warzmaô et ses guerriers contemplaient avec une admiration mystique la jeune fille lumineuse que le Chef-Fantôme était allé reprendre aux entrailles de la terre. Leur foi dans l'invincibilité des Blancs prit la forme des dogmes… Ils savaient les embûches que les Trapus ont mul-

tipliées dans les pays souterrains depuis les siècles ; ils ne concevaient pas qu'une faible troupe d'hommes eût réussi à leur échapper, en délivrant encore l'étrange créature aux cheveux d'or !

Sur la rive, on retrouva le gros des Goura-Zannkas. Aucune alerte ne les ayant dérangés dans leur tâche, ils avaient rassemblé les blessés et les prisonniers pour un festin solennel... Il y en avait plus de cinquante...

– Ce sera une grande fête ! remarqua Kouram que l'anthropophagie ne choquait point.

– C'est affreux ! gémit Muriel.

– Par Jove ! grommela Dick... ça n'a pas d'importance.

Les guerriers de Warzmaô se mirent en route vers la forêt natale. Rudement menés, les captifs et les blessés suivaient à l'arrière-garde. On emportait les autres, couchés sur des boucliers ou des branches entrecroisées... Ainsi devaient faire les ancêtres des Goura-Zannkas au temps où les rois d'Assyrie faisaient écorcher « comme des arbres » les ennemis vaincus, au temps où les Hyksos envahissaient l'Égypte...

Rien n'avait changé depuis ces âges lointains, et sans doute depuis des âges plus reculés encore. Les Goura-Zannkas avaient les mêmes armes, les mêmes outils, les mêmes rites et les mêmes ennemis. Que de fois, dans la nuit belliqueuse, des guerriers Trapus avaient été amenés comme ceux-ci, pour servir de pâture. Que de fois aussi les Goura-Zannkas battus n'avaient-ils pas été mutilés et suppliciés par les Trapus vainqueurs !

– Oui, murmura Philippe, qui songeait à ces choses, c'est une scène des vieux âges.

Il marchait, pensif, à côté de Muriel, et parfois, leurs regards se croisaient avec une douceur profonde...

– Ces choses finiront un jour ! dit-elle.

– Sans doute ! Mais peut-être par la disparition des Trapus et Goura-Zannkas. Sous les balles, les bombes ou les fléaux des Blancs... Car notre civilisation, Muriel, est la plus homicide qui ait paru sur la terre. Depuis trois siècles, nous avons fait disparaître plus de peuples et de peuplades que ne l'avaient fait tous les peuples conquérants de toute l'Antiquité et du Moyen Âge. La destruction romaine a été un jeu d'enfant à côté de la nôtre. Ne vivez-vous pas, Muriel, sur une terre aussi grande que l'Europe, où vous avez fait disparaître la race rouge !

– Hélas ! soupirait la jeune fille.

L'image de son père lui apparut, si nette et si douce, qu'elle tendit avidement les bras, comme pour une étreinte.

– Sommes-nous loin encore du campement ? demanda-t-elle.

– Deux heures, peut-être.

– S'il avait été attaqué pendant votre absence ? reprit-elle avec épouvante.

– C'est presque impossible... N'est-ce pas, Kouram ?

– Oui, maître. Les Trapus qui nous ont attaqués sur le bord du lac étaient aussi nombreux que les hommes de deux clans. Cela n'arrive presque jamais... L'Aigle Bleu est là-bas, avec plus de guerriers que n'en avait Warzmaô. Et contre la carabine à éléphants, les fusils, la mitrailleuse, que feraient les Trapus ?

Ces paroles rassurèrent un peu Muriel. Et elle parla de sa captivité.

La vie des Trapus était presque semblable à celle des animaux. Ils dormaient beaucoup, même pendant le jour, même lorsqu'ils s'agitaient, ils pouvaient marcher sans répit et sans être arrêtés par les ténèbres. Jamais ils n'avaient abandonné la poursuite de la caravane. Leurs sorciers pratiquaient des sacrifices mystérieux, pour lesquels on immolait des guerriers choisis par le sort. On les endormait à l'aide de plantes, puis on ouvrait les veines de leur cou. Leur sang était recueilli par les chefs. Si les victimes ne succombaient point, on leur faisait grâce de la vie.

– Je ne sais pas encore pourquoi ils m'ont épargnée, dit Muriel. Il m'a semblé que j'étais pour eux une sorte de fétiche dont la présence devait leur donner la victoire sur leurs ennemis.

La lune couleur de sang s'accroissait dans l'occident où elle allait disparaître. Les chacals épiaient la masse des bêtes verticales ; on voyait un moment leur tête fine, leurs oreilles pointues, puis ils s'évaporaient dans les pénombres ; un lion, sur le haut d'un tertre, profila sa stature trapue ; son rugissement emplit l'étendue – puis étonné, il s'effaça...

– Nous approchons dit Philippe.

Muriel était exténuée, mais on commençait d'apercevoir la forêt où les hommes vivaient dans les arbres...

Subitement, la colonne s'arrêta. L'avant-garde se repliait lentement sur le centre. Des éclaireurs accoururent l'un après l'autre.

– Est-ce encore cette vermine ? s'écria Nightingale.

Kouram échangeait des signes avec Warzmaô.

Le jeune chef était monté sur un tertre ; ses yeux jaunes luisaient dans la pénombre.

– Qu'est-ce ? demanda Philippe.

– Ce ne sont pas des Trapus ! dit Kouram. Ce sont des guerriers du clan vaincu par l'Aigle Bleu. Ils ont su que Warzmaô emmenait une partie seulement des Fils des Étoiles, tandis que l'Aigle Bleu prenait une autre direction. Ils doivent avoir envie de prendre leur revanche, maître.

– Je croyais que la moitié de ce clan avait péri.

– Warzmaô n'a pas amené la moitié des Fils des Étoiles et il en ramène moins encore !

– La route est-elle barrée ?

– Oui, maître jusqu'au lac...

Philippe monta à son tour sur le tertre. La lune venait de sombrer dans l'occident. Il ne vit que les formes confuses de la terre et des végétaux... Les Goura-Zannkas eux-mêmes se dissimulaient dans les hautes herbes ou dans les creux du sol.

– Dam'it ! grogna Nightingale. Ce pays est terriblement inconfortable... Je voudrais dormir.

– Peut-être le pourrez-vous ! fit gravement Kouram... Warzmaô attendra le jour avant de reprendre sa marche.

– Et si ces fils de chien attaquent ?

– On vous éveillera !

De-ci de-là on voyait ramper un corps noir à travers les gramens... Warzmaô disposait les sentinelles. Un silence souverain pesait sur la solitude ; les grands fauves avaient cessé la chasse.

Muriel et Philippe s'assirent sur le sol. La brise semblait descendre des étoiles ; et cette nuit carnivore où les bêtes et les hommes s'étaient exterminés, cette nuit pleine de menace et d'horreur, figurait une paix si douce que les jeunes gens oubliaient presque la loi barbare du monde.

– Oh ! Muriel, soupira-t-il, voyez comme la vie semble bonne...

– Elle *est* bonne ! Il faut accepter les épreuves que le Seigneur envoie à ses créatures. Je sens que nous serons sauvés !

Elle baissa la tête, elle éleva vers l'infini l'humble supplication humaine et Philippe attendri, le cœur chaviré d'amour, s'étonnait de cette réalité fabuleuse...

– Est-ce qu'ils attaquent ? balbutia Dick Nightingale qui venait de s'éveiller en sursaut.

L'aube venait. Le fugitif crépuscule tropical avait à peine enchanté le lac et déjà la fournaise rouge du soleil parut entre deux collines...

– Non ! fit Kouram. Ils se sont un peu rapprochés... Ils nous barrent complètement la route. Nous devons les disperser ou battre en retraite.

– Combien sont-ils ?

– Je ne sais pas, maître. Warzmaô a montré deux fois dix fois les doigts des deux mains.

– Alors, ils seraient deux cents ?

– Comment a-t-il pu les compter ? intervint Dick d'une voix maussade.

– Il ne les a pas comptés, je suppose, dit Philippe. Plutôt évalue-t-il leur nombre en défalquant les morts, les blessés et les captifs.

– Morts aussi ! gouailla Nightingale, puisqu'on les a dévorés.

– Warzmaô doit encore avoir soixante-dix à soixante-quinze hommes valides. Vous, maître, Mr Nightingale et les tirailleurs valez bien cent hommes.

– Oh ! bien plus ! exclama Dick avec énergie.

– Mais comment livrer bataille ? reprit le Noir. Ils reculeront, invisibles, jusqu'à la rivière... en nous harcelant. Là, il faudra passer, et ils pourront rester dans les roseaux et nous faire beaucoup de mal.

La menace était énigmatique et angoissante. Le soleil rose, écorné encore, montait vite sur le lac et répandait à flots son énergie salutaire et redoutable. Philippe, Warzmaô, Dick et Kouram essayaient de découvrir les ennemis. Dans ce moment, tous étaient invisibles.

À la longue, deux têtes crépues surgirent furtivement, à la crête d'un monticule. Rassurés par la distance – plus de trois

cents mètres – les deux guerriers se levèrent. C'étaient deux hommes de grande stature. Le plus haut brandit une sagaie et proféra des paroles que les gestes rendaient presque intelligibles aux Blancs.

– Il défie les Goura-Zannkas ! fit Dick.

– C'est le chef, dit Kouram, après avoir échangé des signes avec Warzmaô. Si vous pouvez l'atteindre, maître, les guerriers seront épouvantés.

Philippe avait épaulé. Il hésitait. Il n'avait pas contre ce Noir inconnu les motifs de haine qu'il avait contre les Trapus.

Il résolut de le blesser seulement, mais, concevant qu'il fallait maintenir le prestige, il dit à Kouram :

– Je vais l'atteindre à l'épaule, essayez de faire comprendre à Warzmaô que c'est un avertissement aux ennemis.

Kouram, désappointé, gesticula abondamment. Warzmaô s'étonna... Mais il hurla d'une voix aussi haute que le rugissement des lions :

– La vie des Rhinocéros-Rouges est entre les mains de nos alliés... Leur chef va être blessé...

Ces paroles, dont les Blancs et Kouram devinèrent le sens, firent éclater de rire le chef ennemi... Son rire ne s'acheva point, Philippe venait de tirer, et le grand Nègre, atteint à l'épaule, lâcha sa sagaie...

– Les alliés des Goura-Zannkas sont infaillibles et leurs armes ont la puissance de la foudre ! clama Warzmaô. Si les Goû-Anndas se retirent, leur vie sera épargnée !

Le chef ennemi et son compagnon avaient disparu.

Il y eut un long silence. De-ci, de-là, on voyait ramper un corps sombre dans les hautes herbes... Puis des sifflements s'élevèrent qui se répondaient depuis le lac jusqu'aux premiers baobabs, précurseurs de la forêt.

Enfin, trois coureurs se présentèrent devant Warzmaô, qui se mit à rire et fit signe à Kouram que les ennemis battaient en retraite. Déjà l'avant-garde des Goura-Zannkas se mettait en route.

– Et si c'est un piège ? dit Philippe en regardant Muriel.

– Nous sommes précédés par des guetteurs invisibles, répondit Kouram. À la moindre alerte, les guerriers s'arrêteront...

Philippe donna le signal du départ. Mais la menace n'avait pas disparu. La retraite des Goû-Anndas pouvait finir par des embûches.

On avançait lentement. À plusieurs reprises, la colonne stoppa.

– Les guerriers sont toujours là ! fit Dick.

Après une heure de marche, il y eut une alerte. Les guerriers tenaient leurs sagaies prêtes et l'on avait le sentiment que des ennemis s'étaient portés à l'arrière. Bientôt on en eut la certitude : les Goura-Zannkas étaient cernés !

Cela tournait mal. À cause de Muriel, une violente angoisse s'appesantissait sur Philippe. Néanmoins, la marche continua, marche ralentie, infiniment prudente, protégée par un cercle d'éclaireurs...

Subitement, des cris sauvages s’élevèrent.

– L’attaque ! s’écria Dick Nightingale, prêt à tirer.

Les cris avaient cessé. Une atmosphère orageuse enveloppait les hommes... On entendit, au loin, retentir une trompe.

Alors, une clameur énorme s’éleva. Partout autour de la colonne, on voyait se dresser les éclaireurs.

– Qu’est-ce ? s’écria Philippe. Warzmaô poussait des cris de victoire.

– C’est la trompe géante des Goura-Zannkas ! dit Kouram. Nous sommes sauvés !...

Philippe pâlit et tourna vers Muriel un regard où étincelait la joie de la délivrance... Déjà, on voyait les Goû-Anndas sortir du couvert et fuir éperdument. Un groupe de Goura-Zannkas les poursuivait à coups de sagaies et l’on commença d’apercevoir l’avant-garde de l’Aigle Bleu.

Muriel poussa un grand cri et tendit les bras vers l’occident : Ironcastle arrivait avec sir Georges et le colossal Guthrie.

VII

La mort et la vie

À l'heure où les ombres s'allongent :

Majoresque cadunt altis de montibus umbrae.

Dans la clairière sacrée, les Goura-Zannkas s'assemblaient pour la fête nocturne. Les brasiers étaient prêts. Vingt Trapus et vingt Goû-Anndas trempaient encore dans le lac, afin que leur chair fût plus tendre et plus savoureuse.

C'était un jour de suprême victoire. Les Goura-Zannkas, en moins d'un mois, avaient triomphé des Fils du Rhinocéros-Rouge, des Fils du Lion-Noir et des ennemis millénaires, les Trapus, maîtres des cavernes et des souterrains.

L'Aigle Bleu marcha vers le camp des chefs aux Visages-Incolores.

Là aussi, les bûchers étaient disposés pour la nuit pleine de pièges. L'Aigle Bleu contempla avec admiration la stature immense de Guthrie et il tourna vers Ironcastle une face grave.

Et tout en répétant ses paroles par les gestes, il clamait amicalement :

– Cette nuit sera la plus grande nuit des Goura-Zannkas depuis que Zaouma s'empara de la Forêt... Vingt Trapus et vingt Goû-Anndas donneront leur force et leur courage aux Goura-Zannkas. Ouammhà serait content de partager la chair des vaincus avec les grands Chefs-Fantômes... Car il est leur ami. Et il

sait bien qu'ils sont les maîtres de la mort. Le chef de la Sagesse, le chef Géant, et les chefs qui frappent plus loin que ne vole la voix de la Trompe-Sonore, veulent-ils assister à la grande fête ?

Hareton comprit ce langage. Il répondit du geste et de la voix :

– Nos clans ne mangent pas de la chair humaine et il leur est défendu de la voir manger.

Le visage de l'Aigle Bleu montra un immense étonnement. Il dit :

– Comment cela est-il possible ! Que faites-vous des vaincus ? Votre vie doit être triste !

Il comprit que c'est de là que venait leur visage incolore. Mais parce qu'il faut respecter la force, et qu'il était plein de gratitude, il se borna à dire, peut-être avec une obscure ironie :

– Ouammhà enverra à ses amis des antilopes et des phacochères...

Philippe contemplait dans l'ombre verte, aux reflets tremblants de la rivière, la grâce claire de Muriel. La fille des Angles, sous les cheveux tissés de soleil et de lune, évoquait les déesses blondes, les oréades, les napées ou encore les ondines jaillissant des lacs mystérieux du nord... Il assemblait autour d'elle les beaux désirs de l'homme et les fictions sacrées qui firent de l'humble femelle primitive une créature enchantée.

Leurs yeux se rencontrèrent ; il balbutia :

– Muriel... vous le savez, peut-être... Sans vous, la nuit s'étend sur mon avenir !

– Je suis une pauvre petite chose ! murmura-t-elle. Et je vous dois la vie...

– Alors, fit-il avec inquiétude... si je n'étais pas venu là-bas...

– Oh ! non, Philippe. Il n'était pas nécessaire que vous me sauviez la vie...

Un souffle de création passa sur l'étendue : la rivière semblait sortir de ce jardin du rêve où avaient coulé les premiers fleuves et les arbres venaient de naître sur la terre jaillie des eaux...

Un pas froissa les herbes. Hareton Ironcastle parut sur le rivage et vit leur émotion.

Et la main sur l'épaule de Philippe, il dit :

– Tu pourras te confier en elle, mon fils ! Son cœur est pur, son âme constante et elle craint l'Éternel !...

TROISIÈME PARTIE

I

Le royaume des plantes

– Quel monde étrange ! s'écria Guthrie.

L'expédition avançait lentement dans une savane dont les herbes étaient bleues et violettes. Hautes et drues, ces herbes, au passage de la caravane, faisaient entendre un bruissement euphonique qui rappelait confusément la voix des violons. Par intervalles, un bouquet de palmiers au feuillage indigo ou des banians aux feuilles améthyste... Une vapeur jaune couvrait le soleil et s'harmonisait avec la teinte des feuillages et des herbes.

– Nous sommes entrés dans l'Empire des Plantes ! répéta Hareton, qui observait avidement cette plaine fantastique...

Il avait donné des ordres pour qu'on empêchât les bêtes de paître. Mais ces ordres étaient inutiles. Les chameaux, les chèvres et plus encore les ânes flairaient les gramens bleus et les sainfoins violets avec méfiance. Le gorille manifestait une farouche inquiétude : ses yeux ronds observaient le site avec une vigilance ardente.

– Les bêtes mourront de faim ! grommela sir Georges.

– Pas encore ! répondit Hareton en montrant le fourrage dont étaient chargés les chameaux et les ânes.

– Oui, vous aviez prévu, fit Guthrie, mais il y a là tout au plus un repas du soir et un repas du matin...

– Ce sont des bêtes du désert... en les rationnant, elles ne souffriront guère pendant plusieurs jours.

Guthrie haussa insoucieusement les épaules. Une brise s'était mise à souffler, très douce et très lente ; de toute la plaine montaient des voix frêles, voix de violons minuscules, voix de harpes naïves, voix évanescentes de mandolines qui formaient on ne sait quelle symphonie charmante et confuse.

– On dirait un concert de Trilbys ! remarqua Muriel.

– De Farfadets ! ajouta Maranges.

Quand ils approchaient d'une île de palmiers ou de banians, les voix s'enflaient un peu, pareilles à des orgues voilées.

Les vapeurs jaunes, épaisses au couchant, semblaient prolonger une plaine d'améthystes et de saphirs par une plaine de topazes. De-ci, de-là, une bande de terre nue, une terre pourpre, douée de l'éclat métallique, qui ne produisait pas même de lichens.

Des mouches passaient, énormes, dont les plus grosses atteignaient la taille des mésanges. Leurs essaims roussâtres suivaient la caravane et tournoyaient autour des animaux en bourdonnant comme des coléoptères.

Plusieurs s'abattirent sur les ânes et les chameaux. Elles couraient sur les pelages avec une vitesse fantastique, mais on constata qu'elles étaient inoffensives. Des oiseaux minuscules jaillissaient des herbes, guère plus gros que des carabes ; penchés sur une tige de gramen, quelques-uns pépiaient d'une voix aiguë. Les mouches les poursuivaient. Elles étaient moins agiles. Parfois, cependant, elles s'emparaient d'une des bestioles et disparaissaient avec leur proie, dans la profondeur des hautes herbes.

– C'est affreux ! s'écria Muriel qui venait de voir une mouche saisir un oisillon.

Guthrie se mit à rire :

– C’est bien leur tour ! Depuis le temps que les oiseaux gobent des mouches ! Et ça vaut mieux pour nous que si elles étaient venimeuses…

La plaine s’étendait toujours, brillante et redoutable.

– Nous pouvons braver longtemps la faim ! remarqua sir Georges, mais la soif ?

– Un fleuve passe de l’orient à l’occident, répondit Hareton. Nous devons donc le rencontrer… Nous atteindrons le fleuve cette nuit ou demain… Nos outres sont plus qu’à moitié pleines.

La caravane s’arrêta au milieu du jour sur une de ces bandes de roc rouge d’où les plantes étaient bannies.

– Ici, nous sommes sûrs de ne transgresser aucune des lois mystérieuses ! remarqua Hareton, pendant que les Noirs préparaient le déjeuner.

Grâce à la nuée qui couvrait le soleil, on pouvait se tenir hors de la tente. L’inquiétude planait. Cette terre semblait plus étrange que tout ce qu’ils avaient imaginé.

– Oncle Hareton, fit Guthrie, lorsqu’on eut servi le lunch, si l’on ne peut manger les plantes, que deviendrons-nous ? J’ai l’impression que nous courons un danger pire qu’avec les Trapus.

Il engloutit une vaste tranche de viande fumée et se mit à rire, car rien ne pouvait le dépouiller d’une part de joie.

– Rassurez-vous ! répondit Hareton. Nous trouverons des plantes vertes... ou bien des plantes en partie rouges et vertes... et nos bêtes mangeront. Si toutes les plantes ou les parties des plantes étaient « tabou », comment vivraient les animaux de cette terre ?

– En attendant, nos chameaux, nos ânes et nos chèvres ne peuvent pas brouter une seule tige de cet immense pâturage.

– Oh ! exclama Muriel.

Sa main tendue désignait une étrange créature qui observait visiblement les convives. C'était un crapaud aussi grand qu'un chat, dont les yeux de béryl doré se fixaient sur les voyageurs, un crapaud *velu*. Plus encore que par sa taille et son pelage, les voyageurs étaient fascinés par un troisième œil, qui occupait le haut du crâne et qui pouvait se mouvoir en tous sens...

– Prodigieux ! exclama Philippe.

– Pourquoi ? fit Hareton. Ne trouve-t-on pas un œil rudimentaire, caché il est vrai, chez la plupart des reptiles ? Vraisemblablement, cet œil atrophié fonctionnait chez les reptiles ancestraux ? Et les batraciens sont proches parents des reptiles.

Le crapaud avait bondi, d'un bond aussi ample qu'un bond de lièvre. On le vit disparaître dans une fente de la terre rocheuse :

– Il y a sûrement de l'eau sous terre, remarqua sir Georges, ce qui expliquerait la prospérité des herbes violettes et bleues...

Les oiseaux minuscules passaient par intervalles, avec de petits cris. L'un d'eux s'était posé non loin de Muriel. Hypnotisé par la présence des hommes, il n'entendit pas le vol d'une

mouche géante qui, soudain, se laissa tomber sur lui et s'apprêta à le dévorer.

– Oh ! non... non ! exclama la jeune fille avec horreur.

Elle s'élança, elle effraya l'insecte. Mais l'oisillon, blessé à l'insertion d'une aile où jaillissaient des gouttes de sang, faisait entendre un faible pépiement. Muriel le prit doucement dans sa main...

Dans l'étroite étendue de son corps, la bestiole avait la beauté d'un crépuscule, l'éclat des nuages de béryl, de pourpre, d'améthyste et de topaze... Aucune vanesse n'a les ailes plus finement nuancées, et la tête écarlate, semée de points malachite, semblait d'une matière inconnue, infiniment précieuse :

– Quels brodeurs, quels aquarellistes, quels orfèvres auraient réussi, en si peu d'espace, un tel chef-d'œuvre ?

– Et que la cruelle nature laisse dévorer par des mouches ! dit Philippe...

Toute cette journée la caravane avança vers le sud-ouest. La plaine persistait, interminable, avec ses herbes violettes ou bleues, sous la nuée d'or et d'ambre, et la musique étrange des végétaux frôlés par la brise :

– Affreusement monotone ! déclara Guthrie. Je prends le bleu et le violet en grippe... J'en ai mal au cœur.

– Ce sont des couleurs fatigantes ! approuva sir Georges. Nous devrions avoir des lunettes jaunes ou orangées.

– Mais j'en ai !... et je les oubliais, fit Hareton... Oui, je les oublie depuis le début du voyage... Mon excuse est que nous

avons tous des vues parfaites… pas un myope… pas un presbyte…

– Pas un hypermétrope ! Pas un astigmate !… bouffonna Sydney.

Le soir approchait. On forma de nouveau le campement sur un îlot de terre rouge :

– Ça repose la vue ! dit Philippe.

– Oui, mais… le fleuve ? demanda sir Georges. Je ne vois pas la fin de cette plaine. Demain soir, nos outres seront vides…

– Encore les bêtes ne pourront-elles plus boire qu'une seule fois… à demi-ration ! appuya Guthrie.

– Dieu y pourvoira ! répondit Hareton… Il y a certainement de l'eau sous cette terre.

Il désignait deux crapauds colosses qui disparaissaient dans une fissure du sol.

– Bon ! À la rigueur un chacal y passerait… mais pas un homme ! dit Philippe.

– Surtout pas moi ! gouailla le géant.

C'étaient des hommes aux artères solides et aux âmes confiantes. Malgré la menace de la terre, ils savourèrent le repas du soir. Les Noirs étaient pensifs : une crainte mystérieuse pesait sur leurs imaginations.

Philippe et Muriel s'étaient isolés à l'extrémité du camp. Parmi les vapeurs d'ambre, une lune fabuleuse s'élevait comme une médaille de cuivre et de vermeil. Philippe s'enivrait à la pré-

sence de sa flexible compagne. Dans le visage clair – pulpe de jeune lys, nacre, nuée d'avril – les yeux de saphir, aux reflets de jade, avaient une douceur sensitive. Et les cheveux luisaient comme des froments mûrs.

– Nous serons heureux d'avoir traversé l'épreuve et vu ces terres étranges ! dit-elle. L'avenir est moins redoutable que là-bas... lorsque *vous* poursuiviez les monstres.

– Que je voudrais vous revoir parmi les hommes de nos races !... J'ai besoin de votre sécurité, Muriel.

– Qui sait ! dit-elle d'un air rêveur... La sécurité n'existe point. Cette terre sauvage nous a peut-être évité des maux plus graves. Nous sommes de pauvres petites choses. Philippe... il ne faut qu'un faux pas pour tuer l'homme qui a échappé aux lions... Dieu est partout... et partout, il règle nos destins.

– Vous n'êtes pas musulmane, cependant ! dit-il avec une faible ironie.

– Non... je crois à l'effort : il nous est commandé... et toutefois nous sommes sous la garde du Tout-Puissant.

Elle chanta d'une voix merveilleusement touchante :

For thou hast always been my rock,
A fortress and defence to me !

L'âme saturée d'amour, il oublia les menaces obscures et goûta dans sa plénitude la douceur d'une minute magique.

II

L’eau créatrice

– Les bêtes ont soif ! dit Guthrie... J’ai soif comme elles.

Il n’y avait plus d’eau. Les voyageurs s’étaient partagé le fond des outres. Maintenant, dans la plaine sans bornes, ils avançaient parmi les gramens violets, les arbres bleus et les terres écarlates. Le désert les tenait comme une proie, et le soleil, ayant vaincu les nuées, dardait une lumière féroce qui desséchait le sang des hommes. Il fallait avancer cependant. Les mouches colossales accompagnaient de leur bourdonnement la musique des herbes, qui devenait sinistre. Elle semblait de plus en plus pareille à la vibration des cloches lointaines. Quand la brise soufflait, on entendait les volées du tocsin.

– Je croyais le fleuve plus proche, avoua Hareton.

– Vous croyez donc qu’il y a vraiment un fleuve ? demanda sir Georges.

– Je le crois, oui. On me l’a décrit !

Sir Georges regarde l’horizon à l’aide de sa longue-vue.

– Rien ! dit-il.

On ne voyait plus d’arbres. Les herbes poussaient drues et fortes.

– Il y a de l’eau sous terre !... Et c’est peut-être là qu’il faudrait la chercher, remarqua Philippe.

– Nous perdrions beaucoup de temps, répondit Ironcastle. Je demande quelques heures encore...

– Soit, oncle Hareton, dit Guthrie, mais combien de jours peut-on résister à la soif ?

– C'est très variable. Les chameaux tiennent trois, quatre, cinq jours, on a même dit davantage... Les hommes... deux jours, trois jours... selon le tempérament et l'état de l'atmosphère.

– L'atmosphère est affreusement sèche ! Ma peau commence à se racornir, grogna Guthrie. J'ai peur d'être celui qui résistera le moins longtemps...

Une horreur morne enveloppait la caravane. Le soleil, en s'abaissant, prit la couleur de l'or vierge, puis il grandit et s'orangea. La fin du jour fut proche.

Les bêtes avançaient péniblement, les ânes et les chèvres donnaient des signes de détresse. La crainte et la méfiance dominaient les Noirs, prodromes d'une révolte sourde encore. Cette grande foi que les victoires des Blancs avaient ancrée en eux s'effritait dans ce monde étranger. Surtout le manque d'eau les inquiétait, non seulement parce que c'était un mal redoutable, mais parce qu'ils y percevaient l'impuissance des maîtres.

Hareton fit venir Kouram :

– Que disent les hommes ? demanda-t-il.

– Ils ont peur, maître... C'est le pays de la mort... L'herbe y est l'ennemie des bêtes.

– Dis-leur de ne rien craindre, Kouram ! Nous savons où nous allons.

Les yeux de Kouram, qui ressemblaient un peu à des yeux de buffle, s'abaissèrent vers le sol.

– Irons-nous loin encore ? demanda-t-il avec un frisson.

– Tout va changer, quand nous aurons atteint le fleuve.

L'âme fataliste accepta la parole de maître. Et Kouram alla parler aux Noirs.

Le soleil était prêt à disparaître quand la caravane atteignit un îlot rouge. Tandis qu'on préparait la halte, on vit, à plusieurs reprises, surgir des batraciens géants qui ne tardaient pas à disparaître dans une fissure du sol.

– Ces bêtes ont besoin d'eau ! remarqua Muriel.

– Donc, il y a une nappe souterraine ! conclut sir Georges.

– Cherchons ! fit Guthrie. Ma soif devient intolérable.

Les chèvres bêlaient plaintivement ; les ânes flairaient le sol avec impatience.

Philippe, sir Georges et Sydney examinèrent les fissures. Elles étaient étroites et ne laissaient apercevoir aucune trace d'humidité.

– Il faudrait creuser ! dit Philippe.

– C'est ce que nous allons faire, déclara Guthrie. Cherchons une terre meuble.

Ils finirent par trouver un endroit où l'on pouvait travailler le sol. Guthrie alla chercher l'excavateur. Au bout d'une heure, on avait creusé un trou profond. Très vite, la terre se décela humide, mais cette humidité n'augmentait point, et même elle finit par diminuer.

– C'est étrange ! s'exclama Philippe. Évidemment, l'humidité est due à une infiltration. Le voisinage d'une nappe est probable.

– Le voisinage ! grommela Hareton. Si la nappe est seulement distante de cent mètres, elle est inaccessible à nos faibles forces...

On tenta quelques fouilles horizontales qui ne donnèrent aucun résultat.

– La nuit sera triste ! conclut Sydney. Nous n'avons réussi qu'à augmenter notre soif.

Les voyageurs dormirent mal et se levèrent avant l'aube. Ils sentaient une de ces menaces qu'aucune vaillance ne peut dominer... Le péril était dans chacune de leurs artères. L'atmosphère, comme une pieuvre incommensurable, les buvait goutte à goutte. L'eau mère de vie abandonnait leur sang et se perdait dans l'étendue.

– Ne nous attardons pas ! gémit Guthrie, nous avancerons plus facilement dans la nuit et dans le matin...

– Il est désirable que deux d'entre nous aillent à la découverte ! suggéra sir Georges.

– J'y songeais ! acquiesça Hareton.

– Sir Georges et moi ! s'écria Guthrie.

– Mieux vaudrait sir Georges et Philippe, dit Hareton.

– Pourquoi donc ?

– À cause de votre poids ! fit Hareton avec un pâle sourire. La caravane peut disposer de deux chameaux, mais affaiblis, pour les explorateurs.

– Bon ! maugréa Guthrie.

On répartit sur les autres bêtes la charge des deux chameaux choisis pas Kouram ; c'étaient les plus agiles de la bande :

– Ce seront de bons guides ! affirma le Noir. Ils flairent l'eau de loin.

Dix minutes plus tard, les deux hommes avaient quitté la caravane. Les chameaux allaient bon train, comme s'ils avaient compris qu'on les menait à la découverte de l'eau.

La lune s'orangeait à mesure qu'elle descendait dans l'occident ; elle devenait énorme, mais sa lumière décroissait, tandis que les constellations devenaient plus vivaces... Une légère phosphorescence montait de la terre. L'atmosphère était douce, le carillon des végétaux semblait annoncer quelque cérémonie mystique, au fond de la savane...

– C'est comme si nous étions dans une autre planète ! murmura sir Georges... Ici, je n'ai plus l'impression de *notre* passé ni de *notre* avenir.

– Non ! répondit pensivement Philippe. Nous sommes loin de la Terre Promise.

La lune prit la couleur du cuivre vierge ; il y eut un crépuscule presque imperceptible et le brasier du soleil monta sur la plaine…

Avidement, les voyageurs exploraient l'horizon. Rien. Rien que cet interminable océan d'herbes bleues, indigo et violettes !

– Effrayant ! reprit sir Georges. Un tombeau… végétal…

La soif torturait les deux hommes et augmentait à mesure que l'astre montait dans le firmament. Ils suivaient scrupuleusement la direction du sud-ouest, comme l'avait recommandé Hareton.

C'étaient deux âmes étrangement dissemblables. Sir Georges était de ces Anglais qui peuvent vivre seuls, s'il le faut, avec un chien, dans une terre désertique. Il avait une imagination latente, qui éclatait d'une manière imprévue, tandis que l'imagination de Philippe demeurait toujours active.

La soif ! Elle corrodait la gorge des deux hommes. Philippe, dans un demi-vertige, subissait toute espèce d'images fraîches : sources jaillissant de la terre avec un murmure vivant, alcarazas dans l'ombre du patio, carafes de citronnades couvertes d'une buée…

Il lui arriva de murmurer à mi-voix :

– Des fontaines, des rivières, des fleuves, des lacs !

– Oh ! fit sir Georges, avec un sourire mélancolique, je pense surtout à une bonne taverne !

Les chameaux donnaient des signes de détresse.

– Pourvu qu'ils tiennent ! dit Philippe.

– Ils tiendront ! affirma sir Georges... Ils savent que nous cherchons l'eau... ils comprennent qu'il serait dangereux de s'arrêter.

Le soleil devenait féroce ; les mouches colossales bourdonnaient autour des deux bêtes et des deux hommes avec frénésie.

– Heureux encore qu'elles ne nous attaquent pas ! remarqua Philippe.

– Je soupçonne que nous sommes du poison pour elles ! suggéra le compagnon... nous et les chameaux !

– Alors, pourquoi nous accompagnent-elles ?

– Elles suivent leur instinct de mouches...

Le silence reprit, ce silence que le carillon des herbes rendait fantastique. Rien. Toujours ces herbes, bleues et violettes, avec, de-ci, de-là, une faible oasis d'arbres.

– Que deviennent-ils, là-bas ? murmura Philippe qui, malgré la soif, songeait à Muriel.

Sir Georges secoua la tête. Il semblait impassible, mais, homme d'un climat humide, il souffrait plus que Philippe.

– S'il le faut, ils boiront deux ou trois chèvres, répondit-il enfin... ou même un chameau... Un chameau a généralement une poche d'eau... plus vingt gallons de sang !

L'Anglais abaissa un regard de convoitise sur sa monture :

– Nous, nous ne pouvons pas ! soupira-t-il... Il nous faut atteindre l'eau !...

Un long silence. Les idées se traînaient sèches, dures et misérables dans le cerveau des deux hommes. Et le soleil continuait à les boire...

Soudain, un des chameaux levant sa tête lasse poussa un cri étrange et ridicule... Son compagnon eut un long reniflement... Tous deux accélérèrent leur allure...

– Qu'ont-ils ? grommela Philippe.

– Je n'ose espérer ce que je pense ! répondit sir Georges.

Le terrain se bossuait ; sur une colline basse, on vit des herbes et des arbustes *verts*... Les deux hommes regardaient, éblouis ; l'antique couleur végétale ravissait leur cœur ; il semblait qu'ils rentrassent dans la vie vraie, la vie qu'avaient vécue les ancêtres innombrables...

Maintenant, les chameaux galopaient éperdument. Ils gravirent la colline ; un grand cri rauque, un cri de délivrance jaillit de la poitrine de Philippe.

– L'eau ! l'eau !

Elle était là, la mère souveraine, la mère de tout ce qui vit ; elle était là, l'eau de la genèse, l'eau des origines !...

Un fleuve... Il coule, large et lent, tout enveloppé d'arbres, de roseaux et d'herbes ; il répand dans l'étendue une fécondité indomptable...

Le vertige a saisi les chameaux. Ils galopent comme des méharis de race pure ; en cinq minutes, ils atteignent le bord du fleuve et déjà, penchés, ils boivent inlassablement.

Les hommes ont bondi sur la rive et, plongeant leurs gobelets dans le courant ils étanchent la soif homicide...

– C'est imprudent ! remarqua enfin sir Georges.

– Mais délicieux ! riposta Philippe.

Sir Georges lui offrit une pastille grisâtre :

– Contre les microbes !... Aoh !

L'Anglais se dressa, effaré, tandis que son index montrait un long îlot, à vingt mètres du bord. Une bête extraordinaire venait de surgir. Elle avait la structure des grands crocodiles de l'Égypte ancienne, les vastes et longues mâchoires, les dents monstrueuses, les pattes courtes et la queue musculeuse – mais au lieu d'écailles, un poil long poussait sur tout le corps et sur le crâne, et les yeux, luisants comme des yeux de panthère, ne rappelaient guère les yeux vitreux des reptiles...

Un troisième œil phosphorait au sommet du crâne.

– Quel est ce monstre ! exclama Philippe... Même aux temps préhistoriques, aucun saurien ne lui a ressemblé...

– Du moins, rien ne permet de le prétendre ! Mais notre science est fragmentaire !

La bête épiait les chameaux et les hommes. Ceux-ci, instinctivement, saisirent leurs fusils.

Une espèce d'aboiement les fit se tourner... La tête renversée en arrière, une antilope bleue arrivait à toute vitesse vers le fleuve... Le fauve qui la poursuivait, un fauve flexible, aux poils beige, semés de petites taches en « rose », faisait des bonds de trente pieds. Il avait la taille des grands tigres de Mandchourie.

– C’est pourtant un léopard ! grommela sir Georges.

Distraits par l’arrivée de cette bête formidable ils ne virent pas le crocodile velu plonger dans le fleuve.

– Gare ! fit sir Georges.

L’antilope, et par suite le léopard, accouraient vers le promontoire où se tenaient les deux hommes. Ils reculèrent vers l’amont du fleuve... Déjà les bêtes légères atteignaient la rive. Le léopard précipita sa course et l’antilope allait se jeter dans le fleuve, lorsqu’elle s’arrêta, épouvantée.

À la pointe du promontoire, le saurien velu venait de surgir, ses yeux jaunes fixés sur la bête fugitive. Paralysée par la terreur, celle-ci tournait sa tête fine vers l’espace... Dans sa cervelle obscure, les images pullulèrent : là-bas, les grands herbages, la douceur de se mouvoir et de vivre... Ici, la nuit éternelle...

Le léopard bondit. D’un coup de sa patte musculeuse, il abattit l’antilope.

Mais le saurien velu surgissait...

Malgré le péril, les deux hommes connurent cette curiosité sauvage qui assemblait les Romains dans le cirque.

– Deux brutes magnifiques ! remarqua sir Georges en examinant sa carabine.

Le léopard, une patte posée sur sa victime pantelante, épiait le reptile, qui n’hésita qu’un moment. Ouvrant sa gueule immense, bien piété sur ses pattes courtes, il s’apprêtait à la lutte. Sa masse était trois fois plus considérable que celle du fé-

lin... Ses trois yeux scintillaient. Le léopard poussa un cri grave, qui ressemblait à un rugissement... Il avança de biais, cherchant à surprendre l'adversaire et à bondir sur son dos... Mais celui-ci n'avait rien de la roideur des ancêtres écailleux. Il se tourna, il fonça... L'énorme félin roula sur le sol. Deux pattes pesantes l'y maintinrent... Trop courtes, elles entravaient l'action de la longue gueule... Alors, s'aplatissant, coulant sur les herbes, le léopard réussit à se dégager ; mais, effaré par la prééminence de l'adversaire, il prit la fuite. L'autre, dédaigneux, se mit à dévorer l'antilope vivante et les cris d'agonie de la victime se mêlèrent aux rauquements joyeux du vainqueur...

Tandis qu'il battait en retraite, le léopard aperçut Philippe et sir Georges. Ses yeux d'ambre se fixèrent avidement sur les deux hommes...

– Je vise à la tête ! dit froidement l'Anglais.

– C'est préférable ! acquiesça Maranges... Je fais comme vous.

Le léopard hésitait. La peur, la rage, la faim agitaient sa rude structure. Puis voyant ces silhouettes singulières, les yeux des deux hommes fixés sur lui, les carabines qui semblaient le prolongement de leurs membres, il se mit en quête d'une proie plus timide et mieux connue...

III

La vie ou la mort

La mort planait sur la caravane. De-ci, de-là, un chevrotement, une rauque aspiration des ânes, ou la plainte baroque d'un chameau se mêlaient à l'étrange carillon des plantes. Les grosses mouches continuaient à harceler les animaux... Et les Noirs, malgré la foi qu'ils avaient dans le chef, jetaient autour d'eux des regards troubles, où se décelaient la révolte naissante et des lueurs de folie.

– Mauvais ! dit Kouram, qui venait de haranguer les hommes. Il y a des têtes perdues, maître.

Hareton épiait les mornes silhouettes. Lui-même avait la gorge en feu et le colossal Guthrie souffrait innommablement... Muriel résistait mieux que les hommes.

– Dis-leur d'attendre encore une heure ! reprit Ironcastle. Si rien n'est venu, nous sacrifierons un chameau.

Kouram alla porter aux Noirs la promesse du chef. Parce que l'espérance prenait une forme nette, ces hommes se dressèrent. Le fluide mystérieux des nerfs circula moins lourdement...

Hareton épiait l'horizon... Où étaient-*ils ?* Avaient-ils atteint le fleuve, ou rôdaient-ils, comme la caravane, dans un désert plus abominable de produire des plantes en abondance ?

– C'est dégoûtant ! grommela Guthrie... Je ne sais positivement pas si je pourrai tenir une heure... J'ai des hallucina-

tions, oncle Hareton... Ma tête est pleine de sources, de cascades et de ruisseaux... C'est un supplice ignoble... Une heure !...

Il tira son chronomètre et le considéra d'un air égaré...

Hareton s'était tourné vers la jeune fille.

– Ne craignez rien pour moi, dit Muriel... je puis attendre plus d'une heure s'il le faut...

Mais l'absence de Philippe la remplissait de crainte et d'affliction... Cette terre mystérieuse et hostile l'avait-elle pris au piège ? Malgré ses souffrances, elle songeait à l'homme que son âme fidèle aimait d'un amour qui ne se fanerait point.

Encore une heure. La cruelle lumière éblouissait les bêtes et les hommes ; Guthrie avait l'impression de circuler au travers d'une fournaise immense...

Un Noir se coucha sur le sol, avec des cris plaintifs. Un autre agita son couteau... Tous se mirent à gronder...

Alors, Hareton jeta encore, au travers de l'étendue, un regard désespéré... Rien ! Rien que ces herbes bleues et violettes, ces mouches géantes, cet intolérable bruit de cloches !

– Sommes-nous enfin perdus ?

Et, tourné vers Muriel, le cœur déchiré de remords :

– Quelle démence m'a fait exposer cette jeune vie ?

Pour gagner du temps, il permit la halte et fit dresser les tentes, disant :

– Dans dix minutes, nous égorgerons un chameau.

Sous les tentes promptement dressées, Blancs et Noirs cherchèrent une faible fraîcheur. Hareton, avec mélancolie, désigna les deux hommes qui devaient accomplir le sacrifice... Ils s'avancèrent, armés de couteaux aigus.

– Pas encore ! cria Kouram.

Étendu sur le sol, il y collait l'oreille, attentif...

– J'entends un trot, dit-il, un trot de grandes bêtes...

Tous écoutaient, haletants...

Hareton dit aux sacrificateurs :

– Ne bougez pas avant que je donne le signal.

Ils se tenaient auprès de l'animal condamné. Les lames jetaient des lueurs argentines. Kouram continuait à écouter, le crâne contre la terre. Deux autres Noirs l'imitaient :

– Eh bien, Kouram ? demanda Ironcastle.

– Le trot se rapproche, maître... et je crois que ce sont des chameaux...

Un des Noirs approuva :

– Oui... des chameaux !

Mais l'autre dit à voix basse :

– Peut-être des phacochères...

– D'où viennent les pas, Kouram ?

Kouram montra au sud-ouest une longue bosselure, dont la crête ne devait pas s'élever à plus d'une vingtaine de mètres, mais qui suffisait à rétrécir l'horizon.

– Allons ! dit Guthrie, qui enfourcha le plus grand des caméliens. Si ce sont *eux*... je lèverai les deux bras !

Malgré sa lassitude et sa soif, la bête ne refusa pas le service. Elle partit lentement... Plusieurs Noirs, impatients, suivirent le colosse.

Hareton, qui avait braqué sa longue-vue, la laissa retomber avec inquiétude...

– Pourvu que ce ne soit pas une déception ! grommela-t-il, en épiant les hommes qui tous tournaient les yeux vers le sud-ouest.

Cependant, Guthrie était parvenu au pied de la bosselure. La pente était douce, le chameau la gravit sans effort, précédé par les Noirs...

Hareton et Muriel attendaient ; la détresse et l'espérance oscillaient avec les battements de leurs artères.

Encore quelques pas. Déjà les Noirs sont là-haut, qui s'agitent, qui crient, sans qu'on puisse savoir si c'est de joie ou de désappointement...

Enfin, Guthrie lève les deux bras :

– C'est eux ! crie Hareton d'une voix haletante...

Il avait ressaisi sa longue-vue. Guthrie riait !

– L'eau... Ils ont trouvé l'eau !

Toute la caravane bondissait et les bêtes même. En peu de temps Hareton atteignit et escalada la faible pente.

Là-bas, dans le désert des plantes sonores, deux chameaux accouraient à vive allure. On apercevait distinctement Philippe et sir Georges... Des outres pleines tremblotaient aux flancs des bêtes bossues...

Délirant, Guthrie hurlait un chant de victoire, les Noirs clamaient frénétiquement et tous continuaient leur course.

– Est-ce l'eau, enfin ! rugit Sydney, quand il fut proche.

– C'est l'eau, répondit paisiblement sir Georges en lui tendant une gourde... Là-bas, comme l'avait dit Ironcastle, un grand fleuve coule dans les solitudes...

Guthrie continuait à boire frénétiquement le fluide de vie... Les Noirs hurlaient et bondissaient, riaient comme des enfants. Une joie grave emplissait la poitrine de Hareton :

– Le Seigneur a tourné ses regards sur la prière des humbles, et il n'a pas méprisé leur demande !

Déjà, les rations distribuées, ces hommes revivaient comme des herbes sèches reverdissent dans la pluie ; les bêtes même eurent leur part minime, mais qui suffirait à leur donner la force d'atteindre le fleuve.

Ayant bu, Hareton écoutait sans grand étonnement le récit de Philippe et de sir Georges :

– Samuel, conclut-il, m'avait écrit ces choses ! Cette nuit, la caravane campera au bord du grand fleuve.

Toute détresse avait disparu. La cervelle sauvage des Noirs, où l'avenir ne dessinait que de faibles images, oubliait l'épreuve dans la volupté de revivre : et parce que les Maîtres avaient une fois encore triomphé de l'amère Nature, leur foi devenait inébranlable.

IV

Près de la rive du fleuve

À mille pas du fleuve, la caravane fit halte. La nuit était venue ; une lueur étoilée s'élevait des végétaux et se répandait subtilement dans la solitude.

Six blocs rocheux environnaient le campement de terre rouge, où ne poussaient que des lichens, des mousses et des herbes primitives. Le feu dardait sa lumière scintillante et les bêtes qui passaient dans la pénombre s'arrêtaient à distance pour épier les êtres étranges qui s'agitaient parmi les flammes...

On voyait surgir des batraciens et des sauriens de grande stature, des chacals au poil cuivreux, des hyènes dansantes, des phacochères hérissés, des hippopotames roses, des antilopes furtives ; parfois un rapace aux ailes cotonneuses soubresautait dans la pénombre, et il parut un lion rouge, au bord même du fleuve. Ses yeux demeurèrent quelque temps fixés sur le campement, puis il se mit à rôder.

– Il a le poil d'un renard ! remarqua Sydney, tandis que sir Georges vérifiait son fusil.

– La démarche est singulière ! ajouta Philippe.

Les chameaux, les ânes et les chèvres aspiraient l'odeur de la bête avec inquiétude.

– Il n'est pas aussi grand que le léopard du fleuve.

– Non, acquiesça Philippe, et certainement moins redoutable...

– Alerte ! exclama Guthrie.

Le lion avait disparu ; trois bêtes colossales venaient de surgir dans la pénombre :

– Des sauriens ! fit Hareton avec un mélange de curiosité et d'appréhension.

– Des sauriens velus ! précisa Philippe. Les mêmes que celui de ce matin... Le plus grand est véritablement apocalyptique !

Effectivement, l'un des sauriens avait au moins douze mètres de longueur ; sa masse ne devait pas être inférieure à celle d'un rhinocéros. Ses trois yeux, couleur d'émeraude glacée d'ambre, observaient l'ambiance.

– Sa force doit être effrayante ! dit Philippe.

– À la bonne heure ! grommela Guthrie, en attirant le fusil à éléphants... La nature a bien travaillé.

La bête colossale fit entendre un rauquement bizarre analogue à la rumeur d'une cataracte. Il ne se dirigeait pas du côté des hommes, il flairait l'odeur puissante des chameaux et des chèvres.

– Nous formons un garde-manger bien garni, dit Philippe. Osera-t-il franchir les défilés ?

Des zones séparaient les brasiers, la caravane n'ayant pu réunir assez de bois pour constituer une enceinte continue... Une bête audacieuse pouvait pénétrer dans le camp – mais ni

un lion ni un tigre ne l'eussent vraisemblablement tenté, effrayés par la palpitation des flammes...

La faune fantasmagorique croissait auprès du campement : chacals cuivreux, hyènes, guépards, panthères, oiseaux de nuit, singes verts, chéiroptères aux vols soubresautants, lézards et crapauds géants, serpents de béryl et de saphir. Sur un tertre, deux léopards survinrent ; le lion rampant avait reparu, et de nouveaux sauriens montaient du fleuve... Sur le grouillement ténébreux des corps luisaient les petites lampes des yeux, yeux jaunes, yeux verts, yeux rouges, yeux violescents, dardés sur les brasiers...

Un des léopards, dressant la tête, poussa un rugissement dont la force égalait celui des lions.

Une confuse anxiété croissait dans l'âme des voyageurs. Combien, sans leur redoutable armement, ils se fussent sentis chétifs devant cet enfer de fauves ! Mais le tir infaillible de sir Georges et de Philippe, tant d'armes rapides, et le fusil à éléphants de Guthrie, la mitrailleuse surtout, donnaient une puissance imposante aux bêtes verticales.

– Une vision de saint Jean de Pathmos ! dit Guthrie.

Le saurien géant bâilla ; sa gueule ouverte évoquait une caverne ; ses dents semblaient innombrables, et toute la bête faisait songer à l'ère des reptiles fabuleux. Il était maintenant devant le plus large défilé du camp ; les chameaux ronflaient d'épouvante ; les ânes et les chèvres se réfugiaient auprès des hommes... Attentif, ses gros yeux fixés sur un méhari, le saurien s'allongea. Peut-être hésita-t-il. Ce fut bref. Il pénétra délibérément dans le défilé... Alors, une terreur folle s'empara des bêtes esclaves, terreur comparable aux estampidas qui entraînent les troupes de chevaux dans les savanes. Quelques-unes rompirent

leurs entraves ; trois chameaux fous galopaient vers le groupe des hommes...

Les Noirs se portèrent à leur rencontre :

– Voilà qui pourrait nous mettre en état d'infériorité, grommela Hareton.

– Attention ! cria Guthrie.

Le saurien était dans le camp.

Il se dirigea vers le méhari qu'il avait guetté et qui, pour des raisons mystérieuses, obtenait sa préférence. Ce fut une minute saisissante parce que les autres sauriens se rapprochaient du camp.

– Puisque je suis à droite, dit Philippe à sir Georges, je vise l'œil droit.

– All right ! moi le gauche, acquiesça flegmatiquement le Britannique.

Deux détonations retentirent. Le saurien poussa une clameur de détresse et se mit à tournoyer. Une troisième balle, en crevant l'œil pinéal, l'aveugla définitivement.

Les Noirs dominaient les bêtes furtives et les plaintes furieuses du saurien immobilisaient les fauves autour de l'enceinte... Sur l'étendue bleue, l'antique splendeur des astres tremblotait doucement.

– L'homme est une bête redoutable ! conclut Guthrie.

V

La jeune fille dans la nuit bleue

Pendant deux jours, la caravane avança sans encombre. Hareton relevait chaque matin le point avec minutie et dirigeait la marche en consultant la boussole... Le pays demeurait fertile, peuplé de bêtes innombrables et insolites : hippopotames mauves, girafes démesurées, sauriens velus, araignées grandes comme des oiseaux, insectes inquiétants – (quelques coléoptères atteignaient la taille des tourterelles) – éléphants armés de quadruples défenses, poissons grimpeurs, serpents couleur feu... Les plantes surtout étonnaient. On rencontrait toujours des herbes violettes et bleues, disséminées en îlots, et une flore de mimosées se multipliait à mesure qu'on descendait vers le sud-ouest. Leur variété était inconcevable. Les unes avaient la taille des sensitives, d'autres atteignaient la stature des bouleaux, des frênes, des hêtres, et quelques-unes, colossales, dépassaient en masse et en hauteur les séquoias de Californie.

Hareton avait mis ses compagnons en garde :

– Il faut les respecter... strictement. Toutes sont redoutables.

Paroles qui surexcitaient la curiosité de Guthrie. Seul, il eût sans doute cédé à ses instincts de bravade, mais il obéissait volontiers au chef. Lorsqu'on frôlait une mimosée naine ou géante, les feuilles se crispaient comme des mains et, selon leur taille, émettaient des sons comparables aux sons des cithares, des lyres ou des harpes.

– En quoi sont-elles redoutables ? demandait Sydney avec impatience. À cause de leurs aiguillons ?

– Leurs aiguillons suffiraient déjà. La piqûre en est douloureuse ; elle donne une espèce de folie... Remarquez que nos bêtes évitent tout contact.

– Que faire cependant ? Si elles se multipliaient au point de rendre le passage impraticable ?

– Il semble qu'elles ne l'ont pas voulu, répondit Hareton. Partout, elles laissent des espaces libres... Pourquoi ?

Il consultait les notes de Samuel Darnley.

Le ciel s'assombrit. D'immenses nuages montèrent des profondeurs. Une atmosphère magnétique enveloppa la caravane :

– Nous allons avoir un bel orage ! remarqua sir Georges.

Des vents en spirale s'élevaient dans une lueur de cuivre et de jade ; une vie furibonde s'exalta dans les éléments, et, quand l'immense lueur des foudres emplit l'étendue, on eut le sentiment d'on ne sait quelle obscure volonté du monde minéral qui terrifiait les bêtes et étonnait les hommes. Là-haut, les nuées figuraient une genèse subite, une formidable conscience surgie soudain de l'Inconscient...

Puis l'eau croula, palpitante et féconde, aïeule de tout ce qui croît et meurt.

On avait dressé les tentes ; les bêtes mal abritées piétinaient dans les rafales et bondissaient aux rugissements du tonnerre, comme si d'innombrables lions erraient dans les nimbus.

– Ah ! que j'aime l'orage ! cria Guthrie qui respirait voluptueusement l'air humide. Il me donne dix vies !

– Il doit aussi donner beaucoup de morts ! remarqua sir Georges.

– Tout donne la mort ! Il faut choisir, ami !

– Nous ne choisissons pas ! Nous sommes choisis.

Tout autour du campement, l'estampida emportait les bêtes sauvages. Une troupe de girafes passa comme la foudre, des éléphants montrèrent un moment leur dos rocheux, des lézards géants cherchaient les crevasses, un rhinocéros roula comme une pierre erratique, des phacochères galopaient pesamment, tandis que de fines antilopes filaient, sans l'apercevoir, près d'un lion éperdu...

– Il n'y a plus ni proie, ni chasseur ! dit Philippe, qui se tenait auprès de Muriel.

Déjà, cependant, les météores faiblissaient ; un gouffre perçait le nimbus ; la pluie se déversait en gouttes moins épaisses...

Puis, l'antique fournaise reparut dans les profondeurs du ciel.

– Voilà le Monstre ! grogna Guthrie.

– Le père authentique ! riposta sir Georges.

La fin du drame fut brusque. La terre buvait l'eau et séchait à vue d'œil.

– Nous pouvons nous remettre en route ! dit Hareton.

Il parlait d'une voix languissante et, s'étant levé, il marcha lourdement.

– Le temps demeure trouble ! dit Guthrie. On se sent las !

– Très las, acquiesça sir Georges.

Philippe ne dit rien ; il lui semblait que le poids de son corps avait doublé.

Toutefois, Hareton donna l'ordre du départ. Il se fit à grand-peine. Les hommes traînaient, les bêtes haletaient et tous avançaient avec une lenteur excessive :

– Qu'y a-t-il donc ? demanda Guthrie.

Il articulait mal, d'une voix sombrée, et se mouvait comme un homme engourdi.

Personne ne répondit ; pendant une demi-heure, la caravane continua sa route, pesamment. Elle n'avait pas franchi un kilomètre. Tout autour d'elle, les îlots des mimosées se multipliaient au point de rendre le passage difficile. Lorsque, par inadvertance, on touchait l'une de ces plantes, les feuilles s'agitaient singulièrement, un fluide glacé semblait se répandre dans la chair. Ce phénomène était plus saisissant lorsqu'il s'agissait d'un arbre : les ramures ondulaient comme une portée de serpents.

– Je n'en puis plus ! fit enfin Guthrie, avec une colère molle. C'est comme si je traînais des boulets de plomb... Oncle Hareton, vos notes ne vous renseignent-elles point ? Est-ce un engourdissement ?... Et sont-ce encore ces damnées plantes ?

– Je n’ai pas le sentiment d’un engourdissement, répondit Hareton, d’une voix aussi compacte que celle de Sydney. Non, ce n’est pas un engourdissement... mes idées sont claires... mes sensations normales... Il n’y a que ce poids insupportable. On dirait que la pesanteur a augmenté.

– Oui, acquiesça sir Georges... c’est cela même. Tout reste normal... sauf cette lourdeur.

– Je pèse cinq cents livres ! grommela Guthrie. Vous n’avez pas répondu, oncle Hareton. Sont-ce les plantes... et pourquoi ?

– Je pense que ce sont des plantes, dit Hareton avec un frisson. D’ailleurs, vous le savez bien... Ici, tout dépend d’elles. Je voudrais seulement comprendre *ce quelles veulent...* ou en quoi nous les gênons ?

– Il n’y a plus un seul animal visible, remarqua Philippe.

C’était vrai. On n’apercevait aucun mammifère, aucun oiseau, aucun reptile ; les insectes mêmes avaient disparu. À chaque pas, la pesanteur augmentait...

Ce furent les chameaux qui s’arrêtèrent d’abord. Ils se mirent à pousser des cris discords qui s’éteignirent peu à peu ; puis, ils se couchèrent et ne bougèrent plus. Les ânes ne tardèrent pas à les imiter, tandis que les chèvres continuaient à s’agiter, péniblement.

– Qu’allons-nous devenir ? murmura Hareton.

Sa parole était ralentie comme ses gestes, mais ses nerfs gardaient leur sensibilité et sa pensée ne subissait aucune atteinte... Le géant s’affaissait. Moins atteints, Philippe et sir Georges étaient toutefois paralysés. C’est Muriel qui résistait le

mieux : néanmoins, elle ne pouvait faire un pas sans des efforts extraordinaires.

– Oui, que veulent-*elles* ? dit péniblement Philippe. Que leur avons-nous fait ou que craignent-elles ?

Une terreur mystérieuse planait. Devant la caravane, commençait une forêt de mimosées géantes : elles devaient déjà vivre au temps d'Assyrie et des pâtres chaldéens. Dix civilisations s'étaient écoulées depuis le temps où leur tigelle avait jailli de la planète nourricière.

– Est-ce elles qui nous arrêtent ? se demandait Hareton... Alors peut-être, en retournant en arrière...

Mais ils ne pouvaient plus retourner en arrière. Leurs jambes étaient presque inertes ; lorsqu'ils essayaient de parler, les syllabes sortaient si lentes qu'elles en devenaient incompréhensibles... Toutes les bêtes de la caravane étaient étendues sur le sol ; leurs yeux seuls vivaient et ces yeux exprimaient une épouvante indicible.

Le soir approchait, un soir rouge et funèbre. Avec des efforts inouïs, Muriel s'étant traînée jusqu'aux caisses de provisions, avait rapporté de la viande fumée et des biscuits. Personne n'avait faim. Tous regardaient disparaître le soleil. La nuit tomba. Un croissant rose éclairait faiblement l'étendue... Loin, très loin, les chacals glapissaient.

Alors, ils songèrent qu'ils étaient sans défense ; les fauves pourraient les dévorer vivants... Mais la solitude demeurait complète ; aucune forme animale ne paraissait sur les herbes, sur la rive ni à l'orée de la forêt...

La fatigue, peu à peu, domina toute sensation et toute pensée. Et quand le croissant fut au bas de l'horizon, hommes et bêtes dormaient sous la grâce tremblante des constellations...

Vers le milieu de la nuit, Muriel s'éveilla. La lune avait disparu ; la blancheur des étoiles formait une neige palpitante, et la jeune fille se dressa, péniblement agitée par la fièvre et par une surexcitation fantasmagorique. Elle regarda ses compagnons étendus dans la lueur cendreuse et elle eut soudain un sentiment aigu, à la fois triste et ardent, *qu'il fallait les sauver...* Ce sentiment excluait toute logique ; il existait en elle comme les impulsions des créatures qui ne vivent que par l'instinct, elle ne tentait pas même de raisonner...

En proie à une sorte d'hallucination, et quoique sa fatigue fût encore accablante, elle se mit en route vers la Croix du Sud, mue par une intuition qui prenait sa source dans des propos d'Ironcastle. Par intervalles, elle était contrainte de s'arrêter ; sa tête pesait sur son cou comme un bloc de granit... Souvent elle rampait. Si lasse fût-elle, son exaltation ne l'abandonnait pas ; elle murmurait de temps en temps :

– Il *faut* les sauver !

Au tréfonds, elle concevait l'espoir que, après un certain temps, elle sortirait de la zone dangereuse, oubliant qu'alors elle se trouverait seule, dans un monde carnivore... Car, ici, l'étonnante solitude persistait : aucune bête n'animait la plaine incommensurable.

Muriel s'éloignait progressivement de la forêt des mimosées géantes.

Plusieurs heures passèrent, dures et lentes. La jeune fille n'avait pas franchi plus d'un mille... Brusquement, une impression délicieuse. La pesanteur avait disparu. Muriel retrouvait la

liberté des muscles, la douce sensation d'être maîtresse de son corps... D'instinct, elle se hâta, pour s'éloigner plus rapidement de la zone funeste...

Alors, une autre inquiétude se mit à gronder en elle. Le monde des bêtes était revenu. Les chacals passaient furtifs comme des fantômes ; une hyène boita dans la pénombre ; des crapauds géants sautelaient sur l'herbe humide ; les rapaces nocturnes passaient sur leurs ailes cotonneuses...

Partout la vie subtile, inquiétante, fourmillante, partout cette agitation qui, à travers les temps sans nombre, ne cesse de mêler la croissance opiniâtre et la destruction féroce.

Des souffles, des clameurs obscures, le froissement des herbes, le rire saccadé de l'hyène, le glapissement brusque des chacals, la plainte d'un strix... Pour toute arme, Muriel avait un revolver, mais elle ne songeait pas à reculer. L'exaltation qui l'avait entraînée persistait, et se transformait en une sorte de griserie confuse, due sans doute à l'agilité reconquise.

Parfois, un frisson agitait sa poitrine. Les chacals qui la suivaient avec une prudente effronterie furent le symbole de tout ce qui, sur la terre sauvage, épie la vie pour la détruire et pour la dévorer. La faim éternelle les menait qui, de chaque créature, fait une promesse pour leur ventre.

L'aube approchait lorsqu'une voix aiguë transperça l'espace. Et Muriel vit une forme longue qui se glissait sournoisement parmi les herbes. Ses yeux dardaient deux lueurs d'émeraude... La jeune fille regarda venir cette chose angoissante, cette chair qui voulait sa chair...

Les chacals s'étaient arrêtés, oreilles tendues, pleins à la fois de crainte, de convoitise et d'espérance... Muriel sentit s'appesantir l'immense solitude, toute la cruauté de l'univers...

Le browning au poing, elle murmurait :

– Éternel, tu es ma force et mon bouclier !

Cependant, gêné par le regard de Muriel et sa stature verticale, le félin n'attaquait point. La règle de sa race voulait qu'il agît par surprise avec toute proie capable de se défendre.

Dans la nuit bleue, les yeux humains contenaient les yeux féroces. Muriel était prête au combat... La bête, allongée, glissait sur l'herbe comme un fluide.

VI

Les Hommes-Écailleux

Lorsque, à l'aurore, Hareton ouvrit les yeux, il demeura longtemps dans une sorte de torpeur hallucinée. Un brouillard flottait sur ses yeux. Ses compagnons dormaient encore, ainsi que le gorille...

Des formes vagues s'agitaient dans la tente, comme des ombres sur un mur. Elles se précisèrent. Et Hareton, après un sursaut qui le réveilla complètement, discerna des créatures extraordinaires. Étaient-ce des bêtes ? Étaient-ce des hommes ? Comme des hommes, ils avaient la station verticale, encore que leurs pieds fussent comparables à des pieds de sangliers et leurs jambes à des pattes de lézards. Leurs corps se couvraient de lamelles translucides, mêlées à des poils verdissants, et leur tête ne rappelait exactement aucune tête humaine ou animale : cylindrique, avec une sorte de cône moussu au sommet, elle était couleur malachite. La bouche en triangle semblait avoir trois lèvres, le nez se réduisait à trois trous elliptiques et les yeux s'enfonçaient dans des creux dont les bords étaient dentelés comme des scies. Ces yeux dardaient une phosphorescence variable, aux reflets pourpres, orangés et jaunes. Les mains à quatre griffes, opposables aux trois autres, n'avaient pas de paumes...

Hareton tenta vainement de se dresser. Des lianes fines comme des ficelles et très nombreuses entravaient ses membres. Élastiques, elles se détendaient faiblement lorsque l'Américain faisait un effort. L'étonnement d'Ironcastle ne dura guère. À mesure que l'éclairage de sa mémoire augmentait, il relisait mentalement les notes de Samuel Darnley et il connais-

sait que ces êtres fantastiques étaient ceux qui, dans cette terre, *remplaçaient les hommes.*

D'instinct, il tenta de leur parler :

– Que nous voulez-vous ? dit-il.

Sa voix fit se tourner vers lui les yeux caverneux et des sifflements s'élevèrent, sifflements graves, qui rappelaient ensemble la voix des merles et le son de grosses flûtes traversières.

Les visages étaient mobiles, mais seulement dans un seul sens, de manière à ne former que des plis verticaux... Par suite, leur expression était étrangère à toute expression connue.

Au bruit, Philippe se réveilla, puis sir Georges et Guthrie. Tous trois étaient entravés, comme Ironcastle. Dans les tentes voisines, les lamentations des Noirs s'élevèrent.

– Qu'y a-t-il ? gronda Guthrie, saisi de fureur.

Sa puissante musculature distendait tellement les lianes qu'on pût croire qu'il allait se dégager... Dix Hommes-Écailleux se précipitèrent vers le colosse. Mais les liens ne cédèrent point.

– D'où sortent ces lémures ? hurla-t-il. Par comparaison, les Trapus étaient des créatures célestes.

– Ce sont des hommes, ou presque, dit mélancoliquement Hareton, et qui nous tiennent !

Les Noirs jetaient des clameurs lamentables : on entendait, par coupetées, les grondements du gorille.

– Eux aussi sont prisonniers ?

Soudain, il poussa un cri de détresse presque aussitôt répété par Philippe : Muriel n'était pas dans la tente... L'horreur plana et la sombre épouvante...

– Qu'est-ce que ces lémures veulent ? s'exclama Guthrie après un silence...

Philippe pleurait et des sanglots soulevaient la poitrine d'Ironcastle...

– J'ai tenté Dieu ! gémit-il... Ô Seigneur, que ma faute retombe sur moi seul !

On sut bientôt que les « lémures » étaient de pseudo-humains. Un à un, les voyageurs, le gorille et la plupart des Noirs furent adroitement et méthodiquement chargés sur les chameaux. Les griffes manifestèrent une vigueur et une complication de gestes extraordinaires. Guthrie hurlait des injures. Sir Georges, impassible, grommelait :

– Où nous mènent-ils ? Et sauront-ils faire usage des animaux ?

Alors se produisit leur acte le plus surprenant. Ils délièrent cinq des Noirs, parmi lesquels Kouram, et leur montrèrent les tentes, puis les bêtes.

Kouram comprit. Il demanda à Hareton :

– Maître, faut-il leur obéir ?

À peine si Ironcastle hésita. D'évidence, les Hommes-Écailleux tenaient la vie des prisonniers entre leurs mains et la résistance pouvait déchaîner d'obscures colères... Mieux valait gagner autant de temps que possible...

– Obéis ! dit-il.

Kouram, fataliste, fit démonter les tentes et quand tout fut prêt au départ, il dirigea la caravane, guidé par les gestes des ravisseurs.

L'un d'entre eux, individu plus écailleux et plus vert que tous les autres, semblait le chef. Une cinquantaine de pseudo-humains marchaient sur les flancs de la caravane : une vingtaine la précédaient, et on en comptait environ quarante à l'arrière.

Affolés par l'inquiétude que leur causait le sort de Muriel, Hareton et Maranges observaient imparfaitement les événements ; Guthrie commençait seulement à reprendre son sang-froid. Seul sir Georges avait tout épié avec une attention profonde. L'intelligence des lémures semblait évidente, leur discipline parfaite et leur langage développé : pour leur donner un ordre, le chef ne faisait aucun geste, ses sifflements finement modulés suffisaient à le faire comprendre. Il ne recourait au geste que pour s'adresser à Kouram en qui il avait vite reconnu une autorité supérieure à celle des autres Noirs...

« En outre, songeait le Britannique, il a eu soin de ne faire désentraver aucun Blanc. Il sait donc, d'instinct ou autrement, qu'ils sont différents des Noirs et plus dangereux... »

L'expédition marcha pendant plusieurs heures parallèlement à la forêt. Ensuite, les mimosées s'espacèrent, une sorte de lande apparut où croissaient des pins, des fougères et de longues mousses d'un vert éclatant.

Les Écailleux s'y engagèrent délibérément.

– Où diable nous mènent-ils ? fit Guthrie qui observait maintenant avec autant de minutie que sir Georges.

D'ailleurs, Philippe et Hareton modéraient leur agitation.

– Ils nous mènent chez *eux*, je suppose, répondit l'Anglais. Remarquez qu'ils traitent ici les plantes avec brutalité, tandis que, là-bas, ils se gardaient de frôler les arbres et même les arbustes...

– Il n'y a pas une seule mimosée dans cet endroit, remarqua Hareton... Et la plupart des végétaux semblent d'espèce primitive, cryptogames ou gymnospermes...

– Tout cela ne nous renseigne pas sur notre sort ! grogna Sydney.

– Ils ne nous ont pas tués, repartit tranquillement sir Georges. Ils se donnent la peine de nous emporter et d'emporter nos bêtes...

– Et nos provisions !

– On peut en inférer, sans être trop téméraire qu'ils comptent nous laisser la vie sauve.

– À quel prix !

Et une secousse furieuse agita le grand corps de Guthrie.

– Je suppose que nous serons captifs... et qu'ils comptent nous utiliser...

– Dam'it ! sacra le colosse. Qu'est-ce qui prouve que nous ne ferons pas les frais d'un festin ? Pourquoi *ces* gaillards ne seraient-ils pas des cannibales, comme nos amis les Goura-Zannkas... Alors, nous n'aurons rien perdu pour attendre.

La lande s'élargissait ; les mousses devenaient énormes, une brise les secouait comme de vastes chevelures, les pins n'étaient plus que des arbustes rabougris, tandis que les fougères formaient des boqueteaux arborescents où se réfugiaient d'étranges sarigues, des oiseaux coureurs, velus, de la taille des outardes, et des vers pareils à des fils de fer rouillés.

L'expédition contournait les massifs de fougères, sans que l'ordre de marche fût troublé. Hareton observait maintenant les Écailleux aussi attentivement que sir Georges. Leur armement était bizarre : tous portaient une sorte de harpon hélicoïde, fait de pierre rouge, une plaque taillée en demi-lune et, dans un sac de cuir, des projectiles ronds et hérissés, rouges aussi, qui ressemblaient, par la forme, à des oursins. L'efficacité de ces projectiles devint évidente, au passage d'une troupe de phacochères. Trois phacochères, atteints par des « oursins », roulèrent sur le sol et moururent après une agonie convulsive : ces armes étaient évidemment enduites d'un poison.

– Vous voyez que ce sont des hommes, et même des hommes ingénieux, dit sir Georges à Sydney.

– Qu'est-ce qui empêche qu'il y ait des bêtes aussi ingénieuses que les hommes ? bougonna le géant. C'est tout ce que vous voudrez, mais pas des hommes !

Vers midi, le chef de l'expédition donna le signal de la halte... Elle se fit à l'ombre de fougères aussi hautes que des platanes et dont le feuillage touffu donnait un ombrage presque frais.

Kouram eut alors licence de communiquer avec ses maîtres et avec les Noirs entravés !...

– Est-ce que vous les comprenez, Kouram ? demanda Ironcastle.

– Souvent, maître... Ainsi je sais qu'ils veulent que je vous donne à boire et à manger.

Le Noir parlait d'une voix lasse et triste. Il sentait sur lui une menace plus redoutable que la mort. Et le prestige des Blancs avait disparu. Un autre prestige était venu, innommable, qui déprimait l'âme superstitieuse du guide...

Aidé des compagnons libres, il aida ses maîtres à manger et à boire, puis il s'occupa des Noirs immobilisés.

La halte ne fut pas longue. L'expédition se remit en route et une fois encore le paysage se métamorphosa. Des chaînes rocheuses surgirent du sol ; on avançait à l'ombre, dans un défilé morne, rouge comme du sang frais.

Quand le jour approcha de son déclin, une nouvelle halte fut commandée. Les prisonniers considéraient avec mélancolie l'immense cirque écarlate, enfermé dans de hautes falaises, sans autre issue que le défilé d'où l'on sortait.

– Est-ce que ces lémures habiteraient par ici ? s'écria Guthrie... Je ne vois pas trace de refuge...

– Je suppose qu'ils vivent *dans* le roc, répondit sir Georges.

Les sifflements du chef l'interrompirent. On vit les Écailleux de l'escorte former un cercle autour de la caravane et, comme s'ils sortaient effectivement des rocs, d'autres individus parurent à la base des falaises rouges.

Aux sifflements du chef, d'intenses sifflements répondirent. Les chameaux ayant été déchargés de leurs fardeaux animés et inanimés, Hareton, sir Georges, Philippe, Sydney, Dick

Nightingale et Patrick Jefferson furent déposés en groupe avec les Noirs entravés.

Ensuite, une demi-douzaine d'Écailleux apportèrent du bois sec dont ils firent un bûcher et qu'ils arrosèrent d'une liqueur jaunâtre.

– Ça va mal ! dit tristement Hareton, en voyant des flammes jaillir... Mes amis, à tout hasard, disons-nous adieu !

Les lémures s'éloignaient et chassaient les bêtes de somme à l'autre extrémité du cirque.

– J'ai été coupable envers vous tous ! reprit Ironcastle. Je vous demande pardon.

– Allons, oncle Hareton, exclama Guthrie. Nous sommes des hommes et nous entendons porter la responsabilité de nos actes...

Le feu flambait plus fort ; une odeur aromatique se répandait dans l'atmosphère ; Philippe songeait désespérément à Muriel et à sa sœur Monique.

– C'est une bonne précaution que de se préparer à la mort, dit sir Georges... mais rien n'est perdu.

– Prions ! reprit Hareton.

Les flammes, croissantes, jetaient une lueur orange dans l'ombre des roches ; l'odeur était plus pénétrante ; une langueur étrange s'emparait des Blancs et des Noirs.

Au loin, les Écailleux se livraient à de fantasques évolutions rythmiques, entrecoupées de longues siffleries...

Un à un, les prisonniers s'affaissaient sur le sol et s'immobilisaient.

VII

Muriel dans l'inconnu

La bête n'avait plus qu'un bond à faire pour atteindre Muriel et la horde des chacals, plus proche, attendait le dénouement avec une impatience vorace... La proie était trop grande pour qu'il ne restât pas de la chair, des entrailles et du sang, lorsque le grand fauve serait rassasié : alors, eux auraient leur tour.

Dans cette situation tragique, c'était moins la crainte qui émouvait Muriel qu'une tristesse incommensurable et je ne sais quelle amère humilité. Fille des races dominatrices qui ont asservi la bête et les plantes, elle n'était plus qu'une faible victime, une chair vaincue que convoitaient un félin, une hyène et des chacals... Tout le sens de la vie était renversé, comme si reparaissaient les âges anciens, où le sort de l'homme se confondait avec celui des autres animaux. La brute inconnue feula et Muriel, à la fois résignée et combative, ne perdait pas un seul de ses mouvements. Tentant encore de surprendre la proie, le félin la contourna, puis il se rapprocha tellement que la jeune fille crut qu'il attaquait et se décida à tirer...

Deux détonations retentirent : la bête, blessée et furieuse, bondit sur Muriel et la renversa... Une gueule aux canines aiguës s'ouvrit auprès de la gorge blanche...

Dans ce moment, un cri rauque, une clameur fantastique, qui rappelait à la fois le bruit des torrents et le hurlement du loup, s'éleva sur la plaine. Deux animaux singuliers parurent sur un tertre. Leurs corps squameux avaient quelque analogie de

forme avec le corps des terre-neuve, leurs têtes cubiques étaient presque aussi grosses que des têtes de lions.

Le félin reculait : les chacals et l'hyène battaient en retraite et les bêtes monstrueuses accoururent... Quand elles ne furent plus qu'à quelques coudées, le félin s'enfuit éperdument et Muriel se releva... Un danger plus mystérieux la menaçait. Elle contemplait avec stupeur ces créatures aussi chimériques que les taureaux ailés, les licornes, les faunes et les sirènes : toute résistance paraissant vaine, Muriel se croisa les bras et attendit l'attaque...

Il n'y eut pas d'attaque.

À deux pas de la jeune fille, les bêtes s'arrêtèrent. Presque aussitôt de nouveaux êtres parurent... Mais cette fois, ils appartenaient à l'univers connu : c'étaient trois hommes noirs, de haute stature, *armés de carabines,* et si pareils aux Noirs de la caravane qu'un moment Muriel pensa qu'ils étaient à sa recherche. Rien qu'à leur accoutrement, elle reconnut qu'elle se trompait : on les eût crus vêtus de verre dépoli, mais un verre aussi souple que le lin ou le chanvre. Une manière de justaucorps, une draperie courte, tombant de la taille jusqu'au milieu des cuisses, des chapeaux aux bords plats, une ceinture où l'on discernait un couteau et une hache, tels étaient leurs vêtements et leur attirail. Ils agitèrent leurs mains et l'un d'eux exclama :

– *No fear ! Friends !* (« N'ayez pas peur ! Amis ! »)

Elle attendit, abasourdie, tandis qu'ils descendaient du tertre.

Lorsqu'ils furent proches, celui qui avait parlé et qui ressemblait confusément à Kouram, demanda :

– *American ?*

– Oui, dit-elle, effarée.

L'homme avait des yeux tranquilles et même doux.

– *Me too !* (« Moi aussi ») fit-il.

Il y eut un silence. Les animaux écailleux rôdaient autour de la jeune fille : les Noirs examinaient attentivement Muriel. Tout à coup, elle eut une inspiration, elle murmura :

– Connaissez-vous Mr Samuel Darnley ?

– C'est mon maître.

– Nous sommes à sa recherche.

– Je le pensais, exclama le Noir avec un rire, en frappant ses mains l'une contre l'autre. Alors, Miss… ou Mrs… ?

– Miss Ironcastle.

– Venez… Il est là-bas.

– Loin ?

– Deux heures de marche.

C'était l'une de ces heures où il faut fatalement jouer sa vie. Elle n'hésita pas, elle suivit les Noirs…

Ils la menèrent par une savane, puis ils traversèrent, avec des précautions minutieuses, une forêt où des baobabs et des banians alternaient avec des mimosées. D'ailleurs la marche était facile, les arbres étant espacés ou formant des îlots qu'on contournait.

Une rivière se présenta dont les Noirs suivirent le bord jusqu'à un endroit où d'énormes pierres, peu distantes les unes des autres, permettaient le passage...

– Nous arrivons ! dit celui qui avait accosté Muriel.

Les plantes devinrent rares, une terre rouge s'étendit que bornait une muraille rocheuse...

En ce moment, les bêtes écailleuses firent entendre leurs voix fantasmagoriques.

Un homme de haute taille parut à l'ombre des roches. Son teint basané, au point de paraître noir, rendait saisissantes sa barbe et sa chevelure aussi blondes que les cheveux de Muriel... Ses yeux outremer fixés sur la jeune fille, il exclama, stupéfait :

– Miss Ironcastle !

– Mr Darnley ! cria-t-elle.

Une telle émotion la saisit qu'elle faillit s'évanouir. Samuel Darnley, s'étant avancé vers elle, lui prit les mains et les serra avec attendrissement. Puis, une inquiétude plissa la face hâlée :

– Hareton ? demanda-t-il.

– Il est là-bas... avec l'expédition, gémit-elle... plongé dans un sommeil léthargique... Depuis hier, nous ne pouvions plus avancer...

Darnley secoua la tête et ses sourcils se froncèrent.

– Ce sont *elles !* grommela-t-il. Vous avez pénétré sur une terre momentanément interdite... *Elles* se sont défendues...

– Qui ? demanda Muriel.

– Les mimosées… Il faut les connaître et leur obéir…

Muriel écoutait, craintive, mais non étonnée… Soudain ses yeux se dilatèrent…

Deux autres Noirs venaient de surgir et, en même temps, des créatures indéfinissables. À cause de la stature verticale, elles évoquaient grossièrement des hommes, mais leurs pieds de pachydermes, leurs jambes de sauriens, les écailles dont elles étaient couvertes mêlées à des poils rêches, leur tête pareille à un cylindre d'écorce que surmontait une sorte de cône moussu, leur bouche en triangle, les yeux enfoncés dans des creux et qui dardaient des phosphorescences versicolores ne rappelaient exactement aucune forme animale ni humaine… Malgré tant d'événements et de spectacles extraordinaires, Muriel eut un moment de stupeur.

– Ce sont des hommes ! dit Darnley en réponse au regard de la jeune fille. Ou plutôt ils jouent sur cette terre le rôle d'hommes… Exactement, leurs organismes sont plus différents des nôtres que ceux d'un babouin et peut-être d'un chien… Ne craignez rien, Miss… ce sont mes alliés, parfaitement sûrs, incapables de la moindre trahison. Il faut seulement craindre ceux avec qui je n'ai pu faire encore alliance.

Il s'interrompit, les sourcils froncés :

– Songeons à Ironcastle et à ses amis ! Puisque vous avez pu, malgré tout, sortir du territoire condamné, c'est que l'énergie accélératrice avait déjà diminué. Je pense donc que nos amis sont actuellement éveillés et sur pied… Allons à leur recherche.

Il donna rapidement des ordres aux quatre Nègres, puis il s'adressa aux Hommes-Écailleux, tantôt par des signes, tantôt par d'étranges sifflements auxquels ils répondaient.

En un quart d'heure, l'expédition fut prête, les Noirs armés de fusils, les Écailleux d'une sorte de harpon rouge et d'une plaque en forme de demi-cercle. Un sac de cuir était suspendu à leur taille.

– En route ! ordonna Darnley.

Et tandis que la troupe quittait la terre rouge, il dit à la jeune fille :

– Il n'y a pas lieu d'être inquiet... C'est un fait qu'*Elles* ne sont pas meurtrières... Même lorsque l'accélération ou le sommeil se prolongent, il n'y a pas grand mal. J'ai vu des animaux appesantis ou endormis pendant trois et quatre jours sans souffrir aucun dommage.

– Mais, objecta Muriel, si, pendant leur sommeil, des bêtes carnivores envahissaient le camp ? Vos sauriens sont effroyables et aussi vos léopards géants.

– Ne craignez rien ! Nos amis s'éveilleront automatiquement avant qu'aucun animal ait pénétré jusqu'au camp... La rupture du sommeil suit d'une heure environ la fin de « l'accélération »... et pendant cette heure, toute terre soumise au phénomène est respectée... sauf par ceux qui remplissent le rôle d'hommes et qui obéissent moins à l'instinct... Mais presque toutes les tribus des environs sont parmi mes alliés.

Hommes et pseudo-hommes suivaient la piste. Ils y étaient puissamment aidés par les animaux écailleux.

– Que feraient-*ils ?* demanda Muriel avec tremblement… Je veux dire ceux qui ne sont pas vos alliés…

– Je ne sais pas au juste. Les diverses tribus n'ont pas les mêmes mœurs. Et d'ailleurs, il y a deux races. La moins nombreuse est la plus dangereuse.

Il secoua la tête, une ombre passa sur ses yeux ; mais, avec un sourire :

– Il est presque certain que nous allons retrouver la caravane saine et sauve. Allons !

Muriel ne reconnaissait guère les sites par où elle avait passé ; elle parlait à Darnley de la forêt des mimosées géantes.

– Est-il dangereux d'y pénétrer ? demanda-t-elle.

– Le pays contient plusieurs de ces forêts : si l'on ne commet aucune déprédation ni aucune imprudence… et si l'on ne franchit aucune zone défendue, on peut y circuler.

– Comment reconnaître les zones défendues ?

– On s'en aperçoit, mon enfant… L'accélération est un signe… Dès qu'elle se produit, il faut s'arrêter et attendre… ou tourner l'obstacle. Une angoisse mystérieuse est un autre signe : on étouffe et l'on est saisi de crainte. Parfois, c'est de la fièvre. Elle s'aggrave à mesure qu'on avance dans la région interdite. Il arrive aussi qu'on est simplement *repoussé*…

– Y a-t-il des limites qu'on ne doit jamais franchir ?

– Non. Il y a seulement des actes dont il faut toujours s'abstenir. Vous apprendrez vite à les connaître.

On avait dépassé le tertre où le fauve bleu avait attaqué Muriel. Il fallait désormais suivre une piste inconnue, car la jeune fille ne pouvait qu'imparfaitement renseigner ses compagnons. Les Hommes-Écailleux et les pseudo-chiens s'y employèrent avec un flair surprenant...

À la fin, tous s'arrêtèrent. Puis ils explorèrent en tous sens une bande de terre.

– La caravane s'est arrêtée ici ! fit Darnley. D'ailleurs, voici des preuves.

Il montra les traces laissées par les piquets des tentes, une boîte de conserves qui avait roulé sur le sol, une corde à moitié usée.

L'un des Noirs poussa une exclamation bientôt répétée par les autres ; les Hommes-Écailleux fouillaient la terre.

– Maître, dit celui des Noirs qui parlait anglais... *Eux* venus ici... voyez la trace des pieds.

L'inquiétude roidit la face de Samuel Darnley.

– Pas de traces de lutte ? demanda-t-il.

– Aucune, maître.

Le Noir regarda alternativement Darnley et Muriel.

– Parlez, je vous en supplie ! dit la jeune fille. Samuel eut un geste fataliste ; rien ne servirait de biaiser ; la jeune fille supposerait toujours le pire :

– Oui, parlez, dit-il à son tour.

– *Eux* faire la caravane prisonnière.

– Qui *eux ?*

– Ceux qui sont comme des hommes.

Une peur obscure glaça Muriel et des visions de mort la hantèrent. Samuel la voyait pâlir.

– Je ne crois pas qu'ils les tuent ! dit-il. Du moins *pas avant longtemps...*

Il sembla regretter d'avoir dit ces dernières paroles :

– Ne perdons pas notre temps ! reprit-il. En route !

Les Noirs, les bêtes et les Écailleux suivaient maintenant la piste aussi facilement que si les ravisseurs et les prisonniers eussent été visibles. On passa par la lande des pins, des fougères et des mousses chevelues. Celles-ci devinrent gigantesques et les hautes fougères arborescentes bruissaient au souffle de la brise, abritant une population de didelphes...

Darnley ne parlait guère.

On atteignit ainsi le défilé rouge. Les poursuivants avançaient avec prudence ; souvent l'un ou l'autre Nègre collait son oreille contre le sol. Les Hommes-Écailleux s'arrêtaient par intervalles. Darnley savait qu'ils interrogeaient l'étendue, doués d'une sorte de sens comparable à celui des chéiroptères.

– Croyez-vous que nous approchons ? demanda timidement Muriel.

– Pas encore, fit Samuel. Ils ont des heures d'avance. Nous ne devons pas compter les atteindre avant le crépuscule, s'ils s'arrêtent !

– Et s'ils ne s'arrêtent pas ?

Darnley haussa dubitativement les sourcils.

– Mais, reprit Muriel avec tremblement, espérez-vous délivrer nos amis ?

– Je l'espère fermement.

Voyant le visage éploré de la jeune fille, il jugea bon de donner quelques précisions :

– Selon toute probabilité, c'est la tribu du Cirque Rouge. Elle dispose d'environ cent cinquante combattants... Nous ne sommes que quarante, mais j'ai envoyé chercher du renfort. Donc ne vous inquiétez pas. Ah !...

Un des Noirs venait signaler la première halte des ravisseurs. Le terrain, exploré en tous sens, n'ayant rien révélé de caractéristique, la poursuite continua. On atteignit le défilé rouge où l'on s'arrêta. Les Noirs et Darnley firent un repas sommaire. Muriel avala péniblement quelques bouchées d'une sorte de biscuit. Quant aux Hommes-Écailleux, ils se nourrirent de racines de fougères et d'une pâte mucilagineuse faite avec des lichens.

Dans ce moment, un Écailleux parut jaillir d'une pierre rocheuse et siffla doucement.

– Les renforts arrivent, fit Darnley.

– Mon Dieu ! murmura la jeune fille... ce sera donc un combat ?

– Peut-être pas... Ceux du Cirque Rouge nous connaissent ; ils savent que nous sommes mieux armés qu'eux.

– Ils auront les armes des prisonniers.

– Ils sont incapables de s'en servir.

L'expédition avançait avec des précautions croissantes, précédée par une garde de Noirs, de molosses et de quelques Hommes-Écailleux. Deux heures avant le crépuscule, les éclaireurs se replièrent. Darnley conféra un moment avec eux et revint vers Muriel. Il était très grave.

– Ce sont bien ceux du Cirque Rouge ! dit-il. Nos éclaireurs pensent n'avoir pas été aperçus. D'ailleurs, quoi qu'il arrive, c'est dans le Cirque que se décideront les circonstances. Ils ne peuvent pas l'abandonner, à cause de leurs femmes et de leurs enfants : et c'est là aussi qu'ils se sentent les plus forts ! Prenons nos précautions !

Il tira un flacon de sa poche, versa quelques gouttes dans un gobelet minuscule et dit à Miss Ironcastle :

– C'est un antidote. Prenez !

Muriel avala la liqueur sans hésitation, bientôt imitée par Darnley. Elle put voir que les Noirs et les Hommes-Écailleux faisaient de même.

Les Noirs usaient de gobelets comme Darnley. Les autres se servaient d'une sorte de chalumeau qui contenait le liquide.

– Nous voilà cuirassés ! En route ! fit Darnley. On avançait plus rapidement, sans toutefois omettre les précautions utiles.

Darnley disait :

– Les tribus possèdent toutes l'art de provoquer le sommeil, par l'incinération ou par l'évaporation de certaines substances, mais elles connaissent aussi le remède, c'est celui que nous venons d'employer. Il faut le prendre au moins une demi-heure d'avance pour qu'il ait le temps de produire ses bons effets.

– Quand arriverons-nous ? redemanda Muriel.

– Nous ne sommes pas à trois kilomètres du Cirque Rouge. Permettez que je donne les derniers ordres.

Il fit venir deux des Noirs et des alliés. Pendant quelques minutes, les paroles et les sifflements alternèrent.

– Nous sommes prêts ! dit l'explorateur en revenant à Muriel. Il nous faut maintenant un peu de chance.

... Muriel fut surprise de voir une quinzaine d'Hommes-Écailleux gravir les rochers. À mesure qu'ils atteignaient les cimes, ils disparaissaient.

– Ce sont de véritables techniciens de la Pierre, expliqua Samuel. Ils connaissent les issues du Cirque Rouge.

De nouveau, la marche se ralentit. Hommes et bêtes marchaient dans un profond silence. Darnley s'était rapproché de l'avant-garde, après avoir recommandé à Muriel de le suivre à distance.

Une demi-heure environ se passa, puis des sifflements éclatèrent : Darnley et ses hommes se précipitèrent au trot, Muriel ne put s'empêcher de les imiter.

Le Cirque Rouge fut là. Une fumée s'élevait qui répandait une odeur aromatique. Et l'on voyait plusieurs centaines de créatures affolées qui tourbillonnaient, tandis que, sur le sol, gisait un groupe d'hommes blancs et d'hommes noirs.

– Mon père ! exclama Muriel.

Et plus bas :

– Philippe !

Darnley, ses Noirs et ses alliés barraient la sortie du Cirque. Des Hommes-Écailleux semblaient surgir des rocs ; ils lançaient des projectiles enflammés qui brûlaient vivement, en produisant une fumée verte... Parmi la troupe massée à la sortie du défilé, une vingtaine d'Hommes-Écailleux accomplissaient une besogne identique.

À mesure, la masse tourbillonnante ralentissait son mouvement. On discernait deux espèces d'adultes : les uns, identiques à ceux qui accompagnaient Darnley, étaient vraisemblablement les mâles : les autres, plus trapus et plus bas de stature, avec d'étranges poches de peau sur la poitrine, devaient être les femmes. Enfin des êtres plus grêles, parmi lesquels de tout petits, ne pouvaient être que les enfants.

Un moment, les hommes se massèrent et Darnley les considéra avec une certaine anxiété.

– Ils sont vaincus ! dit-il à Muriel, qui venait de le rejoindre ; dans quelques minutes, ils seront impuissants, mais un

moment de désespoir est possible et coûterait inutilement des existences.

Aucune attaque ne se produisit. Les enfants commençaient à s'ébattre ; puis quelques femmes tombèrent et les hommes se mirent à vaciller.

– Loué soit le Seigneur ! murmura Darnley. Nous les tenons et nous sommes arrivés à temps !

– Mon père et ses amis ? gémit Muriel.

– Rien à craindre. Si même je n'avais pas de quoi les réveiller, il suffirait d'attendre que le narcotique ait cessé d'agir. Mais je suis armé de longue date.

Maintenant, les hommes du Cirque Rouge tombaient l'un après l'autre, si rapidement qu'au bout de dix minutes, aucun d'eux n'était debout.

– Ils en ont pour plusieurs heures, fit encore Darnley.

Déjà Muriel s'était précipitée auprès de son père, qu'elle étreignait convulsivement. Darnley tira d'une de ses poches un flacon translucide, le déboucha et y plongea une fine seringue.

Il fit successivement des piqûres à Ironcastle, à Maranges, Farnham, Guthrie, Dick et Patrick, puis aux Noirs, pendant que ses compagnons dénouaient les entraves.

Muriel attendait, le cœur battant.

Ironcastle s'éveilla d'abord, puis Maranges et sir Georges. Pendant quelques minutes, leur pensée demeura brumeuse et tardive. Enfin, les yeux de Hareton luirent : il vit sa fille et pous-

sa un grand cri de joie ; il vit Darnley et les souvenirs d'antan affluèrent.

– Qu'est-il arrivé ? murmura-t-il. Nous étions captifs.

– Vous être délivrés ! fit Darnley, en lui donnant l'accolade.

À leur tour, Philippe et sir Georges reprenaient conscience. La vue de Muriel éblouit Philippe :

– Sauvée ! vous êtes sauvée !

Guthrie s'éveilla le dernier. Quand son âme jaillit de la brume, il poussa un cri de fureur. La vue d'un groupe d'Hommes-Écailleux étendus sur le sol le fascina. Il se précipita vers eux ; il en éleva deux dans les airs avec un han farouche :

– Arrêtez ! clama Hareton. Ils sont vaincus !

Guthrie, confus, reposa par terre les corps inertes.

– Voici mon ami Darnley, dit Ironcastle. C'est grâce à lui que nous échappons à...

Il s'arrêta, tandis que sir Georges demandait :

– À quel péril nous a-t-on arrachés ? À la mort ?

Darnley se mit à sourire :

– Je l'ignore. En tout cas, pas à une mort immédiate. Au moment où nous sommes intervenus, vous alliez leur servir de proie... d'une façon bien particulière. Ils ne mangent pas la chair... Mais ils boivent le sang. Quand il s'agit de leurs semblables ou d'animaux du pays, il est rare que cela détermine la mort. Mais peut-être auriez-vous été trop affaiblis... et par suite

incapables de vous reconstituer. Sur cette terre, les êtres sont adaptés à des jeûnes très longs et à des pertes de sang considérables.

– Ces brutes sont donc des vampires ! grogna Sydney avec dégoût.

– Pas au sens légendaire, fit Darnley en riant.

ÉPILOGUE

La légende végétale

– Ce poisson ressemble étonnamment à une truite saumonée ! remarqua Guthrie, qui mangeait avec enthousiasme.

– Oui, répondit Darnley, comme chair, c'est incontestable, comme espèce et même comme genre, c'est tout autre chose : il se rapprocherait plutôt des cyprins... Mais, en fait, il n'a pas de place dans les classifications connues.

– Je lui donnerai en toutes circonstances une bonne place dans mon estomac ! se réjouit Guthrie.

Les convives lunchaient dans une salle de granit dont le mobilier était dû au génie des Nègres, des Écailleux et à l'industrie de Darnley. Le confort n'en était pas absent : les sièges étaient rembourrés. Quant aux couteaux, fourchettes, cuillères, assiettes et plats, la caravane, ramenée saine et sauve, avait fourni les compléments utiles.

Par les baies ouvertes, on voyait un site de pierre rouge suivi d'un site de pins, de fougères, de mousses géantes et de lichens monstrueux.

Les voyageurs, rentrés trois ou quatre heures avant l'aube, et affreusement las, avaient dormi comme des ours.

– Pas de mimosées par ici ? fit Hareton.

– Non ! nous sommes *chez nous,* répondit Darnley... Car ces pins, ces fougères, ces mousses, ces lichens sont aussi désarmés que dans nos vieilles patries. La prééminence des végétaux commence aux angiospermes et, comme vous le savez déjà, atteint toute son ampleur chez les mimosées.

Les Noirs apportaient deux cuisses d'antilope rôties, qui obtinrent les égards empressés et irrespectueux de Sydney.

– Est-ce que, demanda sir Georges, les animaux, et cette sorte d'hommes qui nous firent prisonniers, n'ont aucun moyen de défense contre les végétaux ?

– Contre les végétaux supérieurs, du moins ceux qui sont supérieurs *ici,* ils n'ont de ressource que l'éloignement ou une stricte obéissance *aux lois et aux décrets...* Toute licence, comme je l'ai déjà dit, pour les plantes gymnospermes et, *a fortiori,* les cryptogames, mais dès qu'on arrive aux monocotylédones, le danger commence et va s'aggravant ensuite, selon une norme assez irrégulière. J'ignore pourquoi les végétaux tout-puissants sont les mimosées, plutôt que telles plantes gamopétales ! *A priori,* on serait tenté de croire que les plantes inférieures doivent périr. Or, elles demeurent prospères, elles occupent presque autant de territoires que les autres. Je crois en avoir découvert la cause. Les plantes supérieures épuisent la terre ; elles ont besoin d'alterner avec les plantes inférieures. Celles-ci refont un sol propice, tantôt en remplaçant graduellement les plantes dominatrices, tantôt en croissant sur le même terrain. En retour, les plantes dominatrices s'emparent des terrains amendés par les autres. C'est surtout lorsqu'il s'agit de grands arbres, à longue durée, que les végétaux primitifs poussent à l'entour : dans ce cas, leur présence sert à maintenir perpétuellement un sol efficace.

– Ç'aurait été de quoi remplir d'admiration les écrivains qui célébraient les harmonies de la nature, remarqua Philippe.

– Oui, répondit Darnley, et cette fois, ils n'auraient pas eu tort.

– Ce qui m'intéresse le plus, dit Guthrie, en se servant une vaste tranche d'antilope, c'est de savoir les rapports des végétaux avec les animaux... et particulièrement avec les monstres qui faillirent boire notre sang... Après tout, les bêtes ont pu vivre...

– Pour maintes raisons, dont deux majeures. D'abord, sur les territoires à cryptogames et à gymnospermes, hommes et bêtes vivent comme chez nous : ils usent des plantes à leur gré. Ceux qui remplissent le rôle d'hommes pourraient même se livrer à la culture – avec cette restriction que leurs terrains sont toujours sous la menace d'un envahissement par les plantes indomesticables et invincibles.

La seconde raison, c'est que, *en obéissant aux lois*, il ne leur est pas interdit de circuler parmi les plantes supérieures, ni même d'emprunter à celles-ci quelque nourriture... Il y a des périodes où les herbivores peuvent paître les gramens aussi impunément que les mousses, les lichens, les fougères, les jeunes pins. Ils sont avertis, quand ils ne peuvent pas le faire, par le goût même des plantes qui leur cause une invincible répugnance, et, complémentairement, par le poison qu'elles sécrètent in *tempore opportuno.* Enfin, il y a des fruits sacrifiés, j'ignore pour quelle cause : on les reconnaît au contact et à l'odeur... Les grains et les fruits interdits causent immédiatement une impression de malaise et répandent une odeur très acre. Aucune bête ne s'y trompe ! Tout compté, la vie des animaux est moins précaire ici que sous le régime humain. Elle est seulement soumise à d'autres restrictions, compensées par de réels avantages.

– Nous voyons déjà, dit sir Georges, que les *lois* ont d'autant plus de chances d'être observées, que certaines sont intransgressibles sous peine de mort !

– Dans certains milieux, toutes sont intransgressibles, fit Darnley. Partout où pullulent les mimosées, les règles ne supportent aucune dérogation ; même ailleurs, la transgression entraîne un châtiment assez dur et assez rapide pour que les animaux et les Écailleux obéissent... Toucher une mimosée quelconque cause un malaise ou une souffrance ; si la mimosée est de grande taille, elle sait vous tenir à distance, par une force répulsive dont je ne connais pas la nature. Vous avez vu que, à l'aide d'une énergie « accélératrice » (je l'appelle ainsi parce qu'elle ressemble à la pesanteur, et que la pesanteur est certainement causée par une accélération) vous avez vu, dis-je, qu'elles pouvaient rendre tout mouvement impossible. Elles disposent encore, et vous l'avez constaté aussi, de pouvoirs soporifiques. Elles savent parfaitement coordonner leurs énergies : aucune plante isolée, fût-ce une mimosée géante, n'aurait réussi à paralyser votre caravane à distance. Enfin, lorsque les mimosées sont dans le voisinage de plantes angiospermes en danger, elles peuvent souterrainement les secourir, en les chargeant de radiations ou de fluides défensifs.

– Dans le mémoire que vous m'avez envoyé, remarqua Ironcastle, vous dites ne pas savoir si les actes de vos végétaux ressortissent à l'intelligence. Il me semble pourtant que tout cela s'y rattache étroitement ?

– Peut-être oui... et peut-être non. Il y a dans les actes végétaux une logique certaine, mais cette logique correspond si étroitement aux circonstances, elle est tellement identique à elle-même, en qualité et en quantité, lorsqu'il faut parer à des périls identiques, enfin elle est si peu capricieuse, que je ne puis la comparer *en soi* à l'intelligence humaine !

– Alors, ce serait une sorte d'instinct ?

– Non plus. L'instinct est cristallisé ; sa prévoyance aboutit à des actes répétitifs, tandis que les actes des végétaux dominateurs se manifestent suivant la diversité des incidences. Elle *répond* à l'instantané, quel que soit cet instantané, pourvu qu'il soit une menace. En un sens, la réaction végétale ressemble à un phénomène minéral, mais avec une spontanéité et une diversité qui ressemblent à l'intelligence… C'est donc un phénomène inclassable.

– Vous croyez, sans restriction, que le rôle des plantes domine infailliblement celui des animaux et des hommes ?

– J'en suis sûr. Ici tout est asservi aux besoins des plantes souveraines. La résistance animale serait vaine. Je n'ai, pour ma part, découvert aucun moyen d'échapper à la norme…

– Cependant, si une race énergique et créatrice comme la race anglo-saxonne s'établissait ici ?

– Ma conviction est qu'elle devrait se soumettre. D'ailleurs, comme vous avez pu le pressentir, l'observer même partiellement, le règne des plantes supérieures n'a pas le caractère destructeur du règne humain. L'animal n'est pas menacé brutalement, il peut vivre en observant les lois, il n'est contraint à aucun travail.

– Et son évolution ?

– Vous avez vu qu'elle diffère beaucoup de ce qu'elle est ailleurs. Ainsi, les reptiles ne sont pas inférieurs aux mammifères. Ils sont *presque* vivipares, souvent intelligents et souvent velus. Quant aux pseudo-humains, ils présentent quelque analogie avec les marsupiaux… Les femmes possèdent une poche où des enfants achèvent de se développer… Mais cette poche a une

autre origine que la poche des didelphes. Ainsi que vous l'avez constaté, le corps de ces êtres est à la fois écailleux et velu. Ils ont un sens que nous n'avons pas, que j'appellerai le sens spatial, et qui *complète* l'œil. Leur organisme ne comporte pas la parole articulée : mais ils s'expriment parfaitement à l'aide de leurs modulations sifflantes, qui comprennent à la fois la hauteur du son, les harmoniques, certaines alternances, certaines répétitions et aussi, des notes brèves et des notes longues. Le nombre des combinaisons dont ils disposent est, à vrai dire, indéfini et dépasserait les combinaisons de nos syllabes, si c'était nécessaire. Ils ne semblent avoir aucun sens de la beauté plastique : femmes et hommes, si j'ose les appeler ainsi, ne sont séduits, entre eux, que par les qualités sonores.

– Ce serait la musique qui présiderait à la sélection ?

– Une étrange musique qui n'a aucun sens pour nos oreilles... et qui n'en aurait aucun non plus pour celles des oiseaux. Cependant, il doit y avoir là des beautés insoupçonnables pour nous... des rythmes sans analogie avec les nôtres... J'ai essayé de m'en faire une idée... une notion, si vague fût-elle... j'ai dû y renoncer. Il m'a été impossible de découvrir rien qui ressemblât à une mélodie, à une harmonie ou à une mesure. Quant à leur degré de développement social, il ne dépasse pas le stade de la tribu – une tribu composée de plusieurs clans distincts. Je n'ai pu découvrir aucune trace de religiosité. Ils savent fabriquer des armes et des outils, des poisons très subtils, des soporifiques puissants, des *étoffes minérales*, plus analogues à des feutres souples qu'à des tissus ; ils vivent dans les rocs où ils creusent des cités de cavernes, très ramifiées...

– Vous conversez avec eux ?

– Par gestes. Nos sens sont trop obtus pour pouvoir s'adapter à leur langage. J'ai perfectionné un vocabulaire de signes à l'aide duquel nous pouvons échanger toutes les idées

pratiques : il m'a été impossible de dépasser la pré-abstraction, je veux dire l'abstraction qui se rapporte aux événements quotidiens. Pour l'abstraction « idéenne », néant.

– Êtes-vous en sécurité parmi eux ?

– Complètement. Ils ignorent le *crime*, c'est-à-dire l'infraction aux règles de la race ou aux conventions acceptées, d'où une loyauté singulière, aussi sûre, aussi infaillible que l'action de la pesanteur. Toute alliance avec eux est irrévocable.

– Alors, déclara Guthrie, ils valent mieux que nous !

– Moralement, sans aucun doute. Du reste, la moralité générale du terroir est supérieure à la moralité de notre monde... car il y a une sorte de morale automatique dans l'hégémonie mimoséenne, grâce à laquelle toute destruction est limitée au strict nécessaire. Même chez les bêtes carnivores, vous ne rencontrerez nulle part des gaspilleurs de chair. Au reste, beaucoup de carnivores sont simplement des sanguinivores ; ils prennent du sang aux victimes sans les tuer, ni les épuiser.

Il y eut un silence, tandis que les Noirs apportaient des fruits inconnus, qui évoquaient les fraises, mais des fraises grosses comme des oranges.

– En somme, demanda Philippe, vous n'avez pas été malheureux ici ?

– Je n'ai pensé ni au bonheur ni au malheur. Une curiosité permanente tient en éveil ma pensée, mes sentiments et mes impressions. Je ne crois pas que j'aurai jamais le courage de quitter cette terre.

Hareton soupira. En lui aussi s'éveillait une curiosité dévorante, mais ses yeux se tournèrent vers Muriel et vers Philippe : le destin de ces jeunes créatures était ailleurs.

– Vous serez fatalement mes compagnons pendant quatre mois, fit Darnley... la saison des pluies commence dans quelques semaines : elle rendrait votre voyage impraticable.

Hareton, à demi consolé, songea qu'en quatre mois, il pourrait réunir les plus précieuses observations et réaliser d'incomparables expériences.

– D'ailleurs, reprenait Samuel, en s'adressant plutôt à Sydney, sir Georges et Philippe qu'à Hareton, dont il connaissait le désintéressement, vous ne repartirez pas ruinés ! Il y a dans cette terre rouge assez d'or et de pierres précieuses pour faire mille fortunes...

Guthrie aimait trop de choses en ce monde périssable pour être insensible aux richesses ; sir Georges rêvait depuis longtemps de faire restaurer ses châteaux de Hornfield et de Hawktower, menacés d'une ruine prochaine ; Philippe songeait à la fois à Muriel et à Monique, créées pour une vie lumineuse.

– Je vais, fit l'hôte, vous montrer les vains trésors que les convulsions géologiques ont formés dans ce sol...

Il appela l'un des Noirs et ordonna :

– Apporte les boîtes bleues, Darnis.

– Est-ce que, fit Guthrie, ce n'est pas exposer ce brave garçon à la tentation ?

– Si vous le connaissiez, vous n'auriez pas demandé cela. Darnis a l'âme d'un bon chien et l'âme d'un bon Nègre unies

dans une même créature. Il sait d'ailleurs que, si je le ramène un jour en Amérique, – car c'est un Noir de la Floride – il sera aussi riche qu'il le désirera. Cela ne fait pas l'ombre d'un doute dans son esprit. En attendant, il est très content de son sort. Voici les échantillons !

Darnis avait reparu, avec trois cassettes assez spacieuses, qu'il déposa sur la table desservie.

Samuel les ouvrit nonchalamment, et Guthrie, Farnham, Maranges frissonnèrent... En diamants, en saphirs, en émeraudes, en or vierge, les boîtes contenaient d'immenses fortunes. Ces trésors n'avaient rien d'éclatant : les gemmes brutes semblaient des minéraux quelconques, mais Sydney et sir Georges s'y connaissaient, et Philippe ne doutait pas de la compétence de Darnley...

Après un petit saisissement, et tandis que tous les rêves de l'homme éblouissaient son imagination, Guthrie se mit à rire :

– À nous la baguette des fées ! dit-il.

Hareton et Samuel Darnley considéraient ces pierres avec une sincère indifférence.

À propos de cette édition électronique